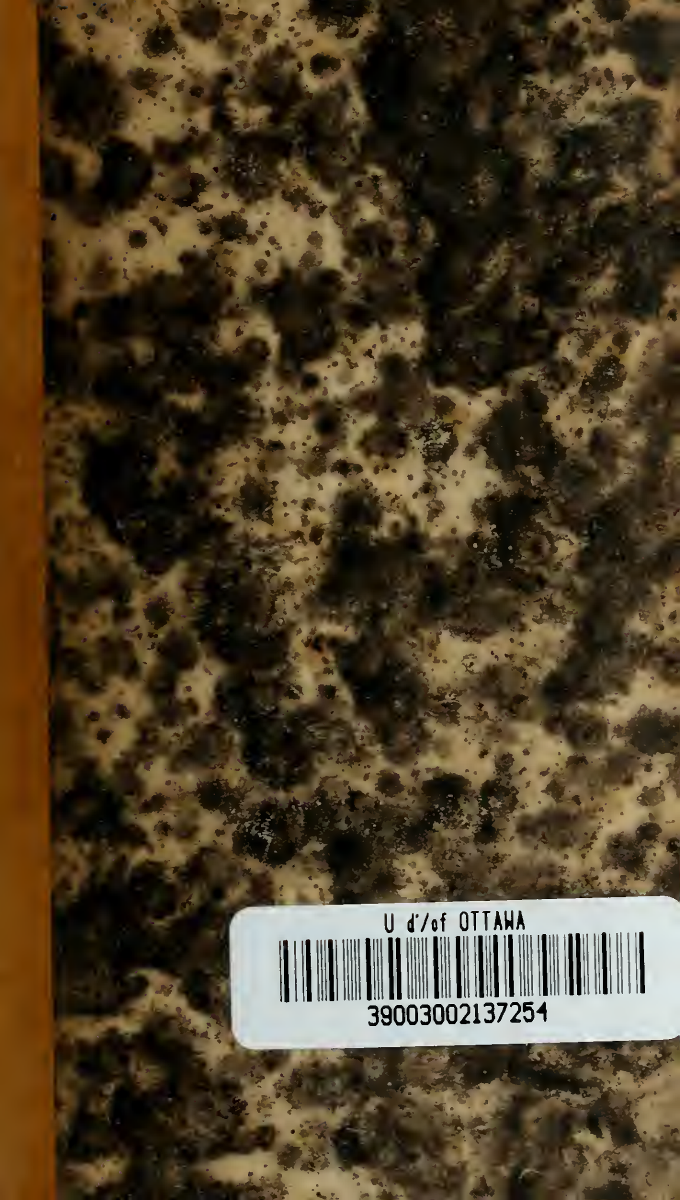
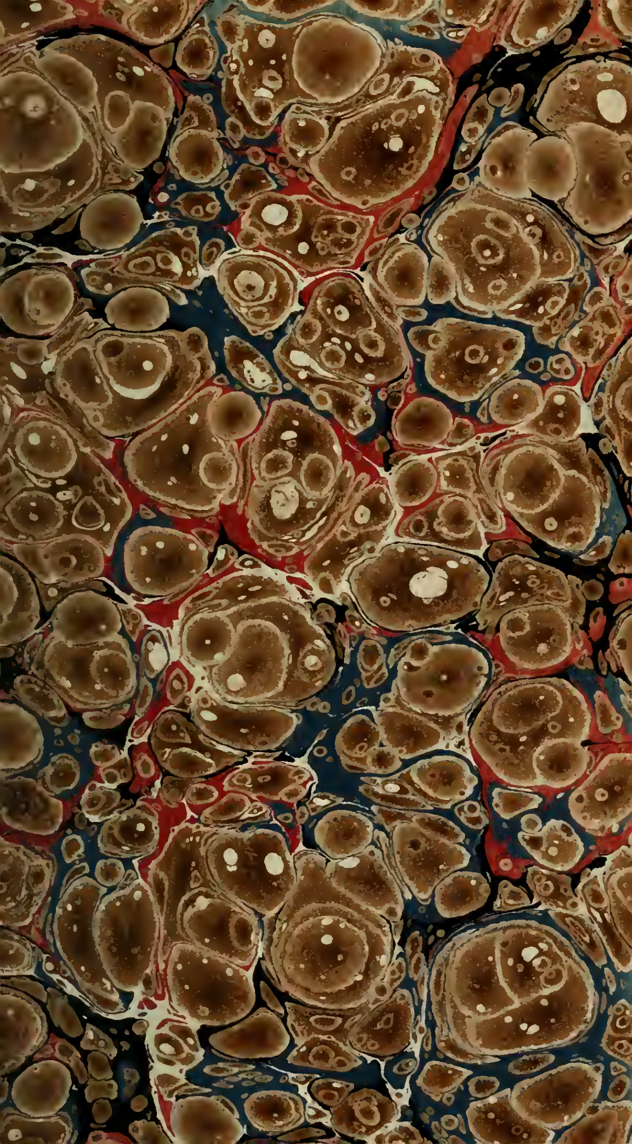
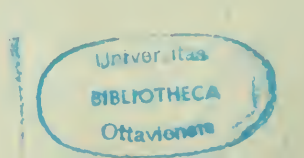

U d'/of OTTAWA
39003002137254





MÉLANGES
LITTÉRAIRES
ET CRITIQUES.

OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

73 volumes in-12, avec figures.

Adelaïde de Méran, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Barons de Felsheim (les) 4 vol.
Beau-Père (le) et le Gendre, 2 vol.
Cent vingt jours (les) 4 vol. in-12, contenant quatre nouvelles qui se vendent séparément: Théodore, M. de Kinglin, Métusko, Adèle et d'Abligny.
Citateur (le) 2 vol.
Enfant du Carnaval (l') 3 vol.
Famille Luceval (la) 4 vol.
Folie Espagnole (la) 4 vol.
Garçon sans Souci (le), 2 vol.
Homme à projets (l'), 4 vol.
Jérôme, 4 vol.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol.
Mon Oncle Thomas, 4 vol.
Monsieur Botte, 4 vol.
Monsieur de Roberville, 4 vol.
Nous le sommes tous, ou l'Égoïsme, 2 vol.
Observateur (l'), ou M. Martin, 2 vol.
Officieux (l'), 2 vol.
Tableaux de Société, 4 vol.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
Une Macédoine, 4 vol.

Imprimerie de Dufey, à Pontoise.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.



In varietate voluptas.

TOME PREMIER.

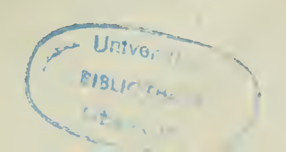
PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN, de PICARD,
et d'ALEXANDRE DUVAL,

Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n° 51.

1822.



AUX DAMES.

J'ai été prêt à saisir l'austère burin de l'Histoire; à chercher les causes qui ont agité tant d'empires; à proposer un remède à tous les maux qui accablent la France, et après avoir fouillé dans les ruines des siècles passés, j'aurais porté mes vues audacieuses jusques dans les siècles à venir. J'ai bientôt senti que la tâche que je voulais m'imposer était au-dessus de mes forces. C'en est fait, je renonce aux méditations profondes, aux aperçus vrais qui en sont le résultat, à l'ambition d'éclairer les hommes, qui auront toujours des passions, et qui seront toujours malheureux par elles; je rentre dans mon obscurité, pour me livrer sans réserve et sans contrainte à mes goûts favoris.

Il en est un, Mesdames, qui n'est

peut-être, comme tant d'autres choses, qu'une heureuse illusion. Mais celle qui fait rêver le bonheur, est le bonheur lui-même, et je le place, moi, à s'occuper de vous, à ne voir que vous, à vivre pour vous.

Il est un âge où les plus doux rapports rapprochent les deux sexes avec une force irrésistible; où on plaît sans effort, sans le savoir, sans y penser même; où des années entières d'une félicité non interrompue, font croire que l'homme est né pour être heureux. Le temps, qui détruit tout, dissipe cette délicieuse chimère. La froideur qu'expriment la figure et l'être tout entier auquel on voudrait plaire, annoncent clairement que le printemps et l'hiver sont inconciliables; mais l'hiver le plus froid offre encore des douceurs.

Qu'un vieillard se garde bien de vouloir cueillir le bouton de rose; il ne s'entr'ouvre que sous l'aile du Zéphire amoureux. Après avoir parcouru une

longue carrière, il faut céder au besoin du repos; mais ce repos a ses charmes. Anacréon, courbé sous le poids des années, comptait les couronnes de myrte qu'il avait méritées; il vivait encore de ses souvenirs. Ses vers heureux attiraient encore la beauté; il la voyait sourire aux accens de son luth; il chantait le bonheur; il était sûr d'être écouté.

Je ne suis pas Anacréon, sans doute; mais si je peux un moment occuper vos loisirs; si un conte moral, critique ou badin, repose sous votre oreiller; si, à votre réveil, vous daignez le relire encore; si votre œil se repose avec complaisance sur les caractères que j'aurai tracés pour vous; si un trait de sentiment vous dispose à aimer; si un être fortuné me doit enfin sa victoire, aurai-je quelque chose à envier au poëte de Théos?

Ce petit ouvrage sera varié, comme vous, Mesdames. On a mal-adroitement confondu votre goût pour la variété

avec l'inconstance. On a raison de changer souvent d'objets, quand on a l'heureux privilége d'embellir tout ce qu'on touche. C'est par cette magie enchanteresse que vous sauvez vos époux, vos amans, de l'ennui qu'amène nécessairement l'uniformité. C'est par d'adroites métamorphoses qu'un même homme trouve en vous la gaîté folâtre et un jugement exquis; des plaisirs vrais, et un repos que vous savez rendre aimable. C'est vous qui couvrez de fleurs la coupe amère du travail, et qui lui faites succéder des jeux, toujours entraînans, parce que vous en êtes l'âme. C'est à la mobilité de vos sensations que vous devez cette expression de physionomie, qui varie comme elles; c'est par elles qu'une seule femme se pare alternativement de la vivacité agaçante de la brune, de la séduisante langueur de la blonde.

On vous accuse d'inconstance! J'ai beaucoup vu, Mesdames, et j'ai sou-

vent remarqué qu'on vous cherche des torts, pour se dissimuler ceux qu'on a. Quelle est la femme qui a trahi un homme aimable, aimant, prévenant, empressé, qui n'a cessé de mettre toute sa félicité dans le bonheur de l'objet qui s'est donné exclusivement à lui? Je n'en connais pas, je le confesse. Mais comme les hommes que je viens de dépeindre sont extrêmement rares, et que votre sexe est confiant, parce qu'il aime de bonne foi, beaucoup de femmes ont dû reculer devant l'idole qu'elles s'étaient faite. L'inconstance n'était pas en elles, mais dans les défauts de celui qui avait surpris leur cœur.

Je m'aperçois que je me jette dans la métaphysique de l'amour. A cet égard, Mesdames, je n'ai rien à vous apprendre; l'homme le plus fin n'est qu'un enfant auprès de vous. La retraite que vous impose l'ordre social, la réserve naturelle à votre sexe, peut-être quelque besoin de dissimuler, vous jettent

nécessairement dans de fréquentes méditations. Et sur quel objet doivent se porter plus naturellement vos réflexions, que sur l'être que vous avez rendu dépositaire de votre bonheur? De là, ces aperçus si fins, si variés, si vrais, et quelquefois si profonds, qui échappent à tous les hommes, trop orgueilleux pour vouloir pénétrer au-delà des surfaces. Voilà ce que la nature vous a donné en compensation de la force qu'elle vous refuse, et ce dont vous avez presque toujours le bon esprit de ne pas tirer vanité.

Je reviens. Je vous ai promis, Mesdames, des contes moraux, critiques, ou badins. Je vous tiendrai parole, et je ferai tous mes efforts pour réussir auprès de vous. Vous trouver encore aimables, c'est éprouver le désir de vous plaire, et je vous proteste que vous n'avez pas d'admirateur plus sincère et plus zélé que moi.

Des contes moraux, ai-je dit? La mo-

rale est le guide d'un grand nombre de vos actions : on la remarque rarement dans votre bouche, parce que vous la faites glisser à la faveur de ce langage qui n'est qu'à vous, et que vous empruntez aux Grâces. Sans doute, je n'en saisirai ni la douceur ni la finesse; mais si quelquefois je rencontre une de vos idées, j'obtiendrai de vous un sourire, et peut-être ne dédaignerez-vous pas de la parer de ce que peut y ajouter une jolie bouche, et une imagination entraînante.

Des contes critiques? J'avoue, Mesdames, qu'il faut être hardi pour vous offrir ce genre d'hommages. Qui sait, comme vous, saisir un ridicule, et en faire justice? Nous ne voyons que les masses, nous autres hommes; votre œil perçant saisit tous les détails, toutes les nuances, et ne fait grâce à rien. Votre critique est d'autant plus puissante, qu'elle est dépouillée d'amertume; et nous, censeurs mal-adroits, nous croyons

que frapper fort, c'est frapper juste. Au reste, repoussant toute personnalité, et généralisant mes tableaux, je les mets sous votre protection spéciale, et dans l'impossibilité où je me sens de vous égaler, je me recommande à votre indulgence.

Que vous dirai-je sur le conte badin? Cette dénomination seule ne suffit-elle pas pour vous inspirer de la défiance? Hé! que craignez-vous? Le rire est si rare aujourd'hui! heureuse celle qui peut s'y livrer, fût-ce même en cachette; plus heureux celui qui fait naître la gaîté.

Il m'arrivera peut-être encore de m'adresser uniquement à votre raison. Alors j'éloignerai les images gracieuses, ces tableaux rians, à la faveur desquels on fait passer le précepte. Je vous estime assez pour vous croire capables d'entendre et de parler toutes les langues, et celle de la raison ne peut vous être étrangère, à vous,

Mesdames, qui savez la rendre si aimable.

Permettez-moi de finir par un court apologue, que sans doute vous venez de m'inspirer.

LES DIEUX ET LA RAISON.

Les hommes ne faisaient que des sottises, et les dieux ne cessaient de les punir. Jupiter se lassa de lancer la foudre, car on se fatigue enfin de tout, et les hommes, encouragés par son silence, ajoutaient une extravagance à une folie, un excès à un autre.

Le maître de l'Olympe assembla toute sa cour. « Apprenez-moi donc, leur dit- » il, comment je changerai cette en- » geance de là-bas, sur qui les châti- » mens et les bienfaits sont également » impuissans ». Il arriva là ce qu'on a toujours vu dans les assemblées délibérantes : on parla beaucoup, et on ne s'entendit sur rien. Minerve enfin proposa de créer la Raison, et d'un regard

Jupiter la tira du néant. Son air sévère, son ton tranchant, ses argumens interminables, effrayèrent tout, jusqu'à son créateur. « Ah! s'écria-t-il, comment » établirons-nous le culte d'une telle » divinité? Faisons-en, répondirent à-» la-fois tous les dieux, l'apanage de la » femme. Il n'y a que ce moyen de ren-» dre la Raison douce, aimable, péné-» trante et persuasive ».

MÉLANGES
LITTÉRAIRES
ET CRITIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Un mot sur Paris.

Après trente ans de désirs inutiles, me voilà arrivé dans cette ville, à laquelle, dit-on, aucune autre ne ressemble, et à laquelle, je crois, on serait fâché que d'autres ressemblassent. Une étendue immense; ainsi des lieues à parcourir pour peu qu'on ait une affaire ou deux à traiter dans sa journée. Pour parler à deux particuliers, on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du fau-

bourg Saint-Jacques; si on ne trouve pas son homme, on est libre de recommencer le lendemain, et cet exercice ne laisse pas d'être fatigant pour quelqu'un qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas; à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine; à recevoir dans ses souliers le trop-plein d'un porteur d'eau; à être arrêté par des femmes très-prévenantes, par des garçons fripiers, par des distributeurs d'adresses; à être éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet, relevé par un homme obligeant, qui vous vole votre montre ou votre mouchoir, etc.....

Il est vrai qu'on peut éviter ces petits inconvéniens, en prenant une voiture de place. Mais il faut examiner soigneusement l'intérieur, avant de s'y asseoir avec un habit propre, et toute l'attention possible n'empêche pas qu'après y être entré seul, on n'en sorte accompagné d'une manière fort désagréable. Si vous avez pris la voiture à l'heure,

le cocher ne connaît plus son payé; il est trop sec ou trop humide, il faut aller au pas. Le drôle vous jette dans des rues étroites, où il espère bien être arrêté par quelqu'embarras. Alors il tempête, il jure, il querelle le charretier, le conducteur de la modeste vinaigrette, l'épicier qui a laissé une caisse de savon en dehors de sa boutique. L'heure s'écoule, et c'est ce qu'il veut. La vôtre se passe, vous ne trouvez pas votre homme, et, instruit par une fâcheuse expérience, vous prenez le lendemain un fiacre à la course. Oh, alors le cocher fouette ses haridelles, et il parvient à les mettre au trot; il fouette sans relâche, pour entretenir leur ardeur du moment; il cherche le chemin le plus court; pour ne pas faire quatre pas de trop, il rase les bornes au détour de chaque rue, et la tête d'un de ses chevaux entre par la fenêtre dans la boutique d'une marchande de modes, dont le vitrage excède la saillie permise

par la voirie. Les petites demoiselles, qui ne sont pas fâchées d'avoir un prétexte de se montrer aux amateurs, jettent le ruban, la gaze, le tulle, et accourent sur le seuil de la porte. Là, elles se grouppent avec art; elles rient, elles folâtrent, elles font valoir leurs grâces, ingénues..... ou non, et les badauds, qui regardaient bêtement un carreau de vître cassé, s'arrêtent au moins pour quelque chose.

Qui paiera ce carreau? Le cocher n'a pas étrenné encore, et il ne possède pas un sou. Vous ne voulez pas tripler le prix d'une course qui n'est pas terminée; vous croyez l'achever à pied : pas du tout. On mène le cocher chez le commissaire de police, et on vous prie poliment de l'accompagner, parce que votre témoignage est essentiel dans une affaire de cette importance. Vous résistez, on se fâche. Vous croyez échapper aisément à la marchande de modes et à ses petites demoiselles; un monsieur,

qui protége la boutique, s'attache à vous, et déclare qu'il ne vous quittera pas que vous n'ayez comparu pardevant M. le commissaire. Vous le suivez, pour en finir, et vous ne finissez rien. Le cabinet du commissaire est encombré de gens de toute espèce. Là, est un locataire, surpris en enlevant furtivement ses meubles; ici, attend une mère, qui vient réclamer pour sa fille des honoraires qu'on lui refuse, et qu'elle a bien gagnés. Près du bureau de monsieur, est un filou qu'on interroge, et dont on écrit les réponses. Votre tour ne viendra pas de deux heures, et vous n'avez pas un instant à perdre. Vous payez le carreau; vous courez vous jeter dans une autre voiture; vous promettez un ample pour-boire au cocher, s'il fait diligence; il part comme le vent. A la descente d'un pont, les chevaux n'ont pas la force de retenir la voiture; elle va plus vîte qu'eux; le train de devant tombe avec violence sur les jar-

rets des chevaux; le timon se dresse; les ventrières, les traits cassent; les harnois sont enlevés à dix pieds de terre, les chevaux s'échappent; ils renversent une femme grosse, un président en la cour de cassation, un jeune abbé étranger aux choses de ce monde, et qui marchait les yeux élevés vers le ciel. Le mot terrible *commissaire*, retentit de toutes parts à votre oreille; vous vous esquivez par une portière, et vous continuez votre route à pied. L'homme chez qui vous allez, demeure à la chaussée d'Antin, et dans ce quartier-là on ne trouve pas de décrotteurs, parce que tout le monde y est opulent, et que le banqueroutier a son carrosse, comme l'honnête homme. Un laquais vous toise de la tête aux pieds; vous êtes crotté, vous ne pouvez être qu'un ouvrier, qui apporte un mémoire à M. le comte, et M. le comte n'aime pas les mémoires; vous êtes éconduit. Vous êtes, dites-vous, un ami de mon-

sieur : monsieur n'a pas d'amis qui aille à pied, et, il y a deux ans, monsieur le comte n'était qu'un petit avocat sans causes. Mais monsieur le comte a une très-jolie figure, et la femme d'un ministre s'est chargée de sa fortune.

Pour éviter ces désagrémens interminables, et me faire honneur ainsi qu'à mes compatriotes, j'ai pris un carrosse de remise. J'ai mis une livrée sur le corps de mon cocher, d'après l'usage adopté ici par beaucoup de gens dont les ancêtres n'avaient pas plus de bannières que les miens; je suis toujours mis avec élégance, et à l'aide de cette métamorphose, je passe partout, je suis reçu, fêté partout. On me croit riche, et ici, comme ailleurs, cela suffit. Tant d'individus sont intéressés à ne pas s'informer de ce que l'homme opulent était la veille! *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.*

Il est d'un homme prudent d'étudier le sol inconnu qu'il habite : je notifie

à mon cocher que je veux voir tous les quartiers de Paris. A une rue spacieuse, et qui n'offre aux regards que des hôtels magnifiques, aboutissent des ruelles dans lesquelles le soleil ne pénètre jamais, où on respire un air épais et infect. Ces ruelles sont les asiles de l'indigence. L'insalubrité du domicile, et les atteintes continuelles de la misère, frappent ses tristes habitans d'une vieillesse prématurée. Leur pâleur, leur débilité annoncent leur état déplorable; ils sont nés, ils ont végété, ils meurent sans qu'on s'occupe d'eux. A quatre pas de là on célèbre un mariage, lien dont l'infortune, abusée un moment, ne connaît bientôt que les dégoûts. La jeune et brillante épouse est chargée d'or, de diamans, qui ne satisfont que sa vanité; dix tables, inutiles, sont servies avec somptuosité, et des laquais gaspillent ce qui ferait exister, pendant plusieurs jours, la mère de la ruelle voisine, qui n'a pas de pain à donner aux aînés de

ses enfans, et dont le sein desséché ne peut rafraîchir les lèvres, les entrailles brûlantes du malheureux qui vient de naître.

Je ferme les yeux, et je m'éloigne de ce contraste, qui révolte, qui soulève le cœur. Je passe dans un autre quartier. Ce que les naturalistes ont rassemblé de plus rare et de plus précieux, ce que la botanique a ravi aux climats lointains, et ce qu'à force d'art elle contraint la nature à produire, sont cachés dans la partie la plus sale de la ville. Là, on a rassemblé ce que le vice et la misère ont de plus repoussant. En face du palais illustré par Buffon, est l'hospice où on reçoit les victimes du libertinage de leurs pères, et de l'indifférence de leurs mères coupables. Un peu plus loin est la superbe basilique de Sainte-Geneviève. C'est à travers cette sentine qu'il faut passer pour aller rendre hommage aux mânes des grands hommes qui ont illustré leur patrie.

Je rétrograde, et je dirige ma course vers ces quais et ces trottoirs, qu'admirent, dit-on, les étrangers. Les quais sont obstrués par une foule de misérables qui manquent d'ouvrage, ou qui promènent leur insouciante paresse; qui ne savent s'ils dîneront, et qui regardent tranquillement l'escamoteur et l'âne savant. Dites-leur un mot; promettez-leur le pillage et l'impunité, ils retrouveront leur activité, et ils bouleverseront la ville.

Pour les éviter, vous vous jetez sur les trottoirs : la marchande de pommes, de citrons, d'amadou, de vieux chapeaux, le décrotteur, le crieur de guenilles, vous barrent sans cesse le chemin.

J'arrive au palais des rois. En face de la magnifique colonnade de Perrault, est la dégoûtante église de Saint-Germain de l'Auxerrois. J'entre dans les cours : ici, l'herbe croît; là, sont des décombres. Je vais plus loin : des maisons abandonnées, des maisons qu'on

vient d'abattre, des débris amoncelés, annoncent un plan noble, immense, qui atteste à-la-fois et le génie qui fait concevoir, et l'impuissance qui empêche d'exécuter.

Je me fais conduire aux promenades publiques. J'y vois une multitude de femmes qui sont immobiles, et qui ne sont là que pour critiquer un sexe et inspirer des désirs à l'autre. Des hommes, pressés les uns contre les autres, viennent les passer en revue, et les fixent avec une effronterie qui fait croire qu'ils n'ont pas de mœurs, ou qu'ils ne leur en supposent pas.

Ah, me dis-je, ce n'est ni dans les rues, ni dans les lieux publics qu'on peut connaître les habitans de cette ville; c'est dans l'intérieur des familles qu'il faut étudier l'esprit, les goûts, les habitudes des Parisiens.

Tout cela varie ici, selon les différens quartiers. Tel qui passe pour un homme charmant à la Chaussée-d'An-

tin, serait complètement ridicule au Marais, et l'habitant du Marais n'oserait paraître à la Chaussée-d'Antin. La marchande de la rue Saint-Denis ne ressemble en rien à la marchande du Palais-Royal ; la dévote et la femme mondaine n'ont entre elles aucune espèce de rapport. Les habitués des spectacles du boulevard sont d'un autre siècle que les amateurs du *Misanthrope*, d'*Athalie* et de *Mérope* : le Palais-Royal seul est un monde à part. Je vais essayer de saisir les traits caractéristiques, et même les nuances qui séparent ces différens peuples.

Tout est léger, frivole et brillant à la Chaussée-d'Antin. On y est riche, peu occupé, et on n'y connaît qu'une passion, la manie d'éblouir. L'homme désœuvré s'ennuie souvent. De là vient la nécessité de s'étourdir sur le fardeau de la vie, et de faire une affaire importante de la moindre futilité. Le début d'une actrice, une pièce tombée,

un bonnet d'un goût nouveau, sont des événemens. On donne là de grands dîners, où on s'ennuie à périr, uniquement pour représenter. On n'a rien dit à table, et on redoute le moment où il faudra la quitter, parce qu'on sent qu'on n'aura pas plus à dire. S'il se trouve dans le cercle un homme de quelque mérite, si une dame a un talent quelconque, on se hâte de les mettre en scène; il faut monter une conversation, n'importe comment. La maîtresse de la maison est obligée, par état, de parler de tout. Si elle est jolie, elle a le droit de déraisonner à l'heure; si elle est vieille ou laide, elle fait apporter des cartes. Les cartes sauvent son amour-propre blessé de l'espèce d'abandon où on la laisse. Avec des cartes, elle gagne minuit, et on a passé chez elle une soirée *délicieuse*.

Pendant qu'elle s'est ennuyée, qu'on s'est ennuyé à d'autres tables, des conversations particulières, et plus ou moins

animées, se sont engagées dans les petits coins du salon. C'est là qu'on forme une liaison, ou qu'on prépare une rupture; c'est là qu'une femme, qui veut finir honnêtement avec un homme, lui propose un excellent parti. Il ne s'informe pas si la demoiselle est jolie ou non, spirituelle ou stupide, aimable ou maussade, si elle a des qualités, des talens; la dot est *de tant*, cela suffit, parce que dans ce pays-là, le mariage n'est pas un lien, ce n'est pas même une union, c'est une affaire.

Aussi n'y élève-t-on pas les demoiselles pour en faire des mères de famille. Elles apportent une fortune, et elles doivent jouir des agrémens de la vie. Cependant, comme il faut que le mari qui se soucie le moins de sa femme, puisse l'avouer, sans se rendre ridicule, ces demoiselles-là savent danser, chanter, pincer de la harpe, instrument très-favorable au développement du bras, du pied et de la jambe.

Elles affectent de ne chanter que de l'italien qu'elles n'entendent pas; elles ont fait une étude approfondie de la gavotte, et elles la dansent avec l'expression touchante des filles de l'Opéra. Elles dédaignent les ouvrages utiles, et brodent fort bien un bas de robe et de chemise; elles nouent avec grâce une bourse qu'elles donnent en minaudant à un homme *charmant*, qui la reçoit comme une faveur insigne, et qui court en faire hommage à sa maîtresse du jour.

Vous allez dîner au Marais le lendemain. Vous ne savez plus où vous en êtes. Les convives se présentent sans trop de façons, mais avec cordialité. Le dernier arrive à quatre heures, bien juste, et à peine est-il entré, que la soupe est sur la table. On ne traite là que les gens qu'on connaît bien; aussi on ne cherche pas, au milieu de vingt étrangers, une figure qui plaise; on est sûr d'être placé à côté d'un ami; si par

hasard il n'est pas encore le vôtre, vous êtes admis dans la maison, et c'est pour lui la meilleure recommandation. Vous reconnaissez de suite le mari, au ton affectueux qui règne entre lui et sa femme; vous reconnaissez la mère de famille, à l'air décent et réservé de sa fille. Elle ne dit pas de naiseries, elle ne rit pas aux éclats, sans savoir de quoi elle rit; elle répond avec bon sens et modestie à ce que vous lui dites. Elle danse assez mal, parce que danser n'est pour elle qu'un plaisir; elle chante sans goût, mais elle chante sans se faire prier. Un coup d'œil de sa mère l'arrête au milieu de son air; il est temps de servir le café et la liqueur; ces petits soins la regardent. Elle n'est étrangère à aucune partie de l'économie domestique; elle ne sait que le français, mais elle le sait bien. Elle a lu de bons livres, et n'en parle jamais.

Les mœurs sont sévères dans ce quartier-là. Une demoiselle qui se marie,

quitte sa mère pour la première fois. On ne l'a confiée ni à une femme de chambre, ni à une de ces amies de salon, qu'on connaît à peu près, ni à un homme, quel qu'il soit, son père excepté; jamais un mot équivoque n'a blessé son oreille; c'est une vierge qui se donne dans toute sa pureté. L'homme qui l'épouse se marie réellement; il est certain de n'éprouver jamais de regrets... autant qu'on peut être sûr de cela.

Je vais acheter rue Saint-Denis. Aucun luxe extérieur n'annonce les richesses dont la boutique est fournie. La marchande et sa fille sont mises avec simplicité; le tablier annonce leur profession, dont elles ne rougissent pas. Elles sont affables, et non causeuses. Elles ne jurent pas sur leur conscience, parce que leur probité est connue, et qu'elles en ont hérité de leurs pères.

Je vais de là au Palais-Royal. Tout y est riche, jusqu'à l'enseigne. On semble tendre des piéges aux passans pour les

forcer d'entrer. Des comptoirs en bois d'acajou, des tabourets couverts en velours, une arrière-boutique richement décorée, une marchande mise avec la plus grande élégance, et qui vous étourdit de son babil, qu'elle croit annoncer l'usage du monde; les vitraux surchargés de marchandises, le fond de la boutique dégarni, voilà ce que remarque l'observateur. On n'a pas ce que vous demandez; on vous dit qu'on l'envoie prendre au magasin; on va le chercher dans la boutique voisine. On vous proteste, on vous jure sur l'honneur qu'on ne peut rien rabattre du prix demandé, avec un ton d'assurance, un air aisé, qui indiquent l'habitude des grandes affaires, et au moment où vous êtes attrapé, un huissier vient saisir ce qu'il y a dans la boutique, tout, excepté la marchande, qui n'est bonne à rien.

Le Palais-Royal est le rendez-vous des habitans de tous les quartiers, et de ces cosmopolites dont Paris abonde.

L'oisif, l'intrigant, l'escroc, l'honnête homme, le filou, se coudoient, se heurtent, se saluent, s'injurient. Les femmes décentes ne passent là que par curiosité, et malheur à elles, si elles sont incertaines de la route qu'elles doivent suivre, si elles ralentissent leur marche : on les accoste, on leur parle avec effronterie ; elles fuient, et l'insolent rit de ce qu'il appelle de la pruderie.

On trouve là tous les moyens imaginables de se ruiner. Ce qui peut flatter le goût, les passions, et même l'esprit, y est étalé avec profusion. Bijoutiers, tailleurs, selliers, libraires, restaurateurs, limonadiers, et jusqu'au monstre appelé la Vénus Hottentote, semblent se disputer et s'arracher les passans. Enfin des maisons de jeu sont là pour vider la bourse de celui qui s'est refusé une boîte d'or, qui a résisté au sourire à demi libertin de la marchande de modes, au fumet qui s'échappe des cuisines souterraines du restaurateur. C'est

dans ces maisons qu'on va perdre et l'argent qu'on a, et celui qu'on a volé à son père, ou qu'on a reçu en dépôt. C'est en sortant de ces maisons que la dupe, à qui il reste quelque sentiment d'honneur, va se brûler la cervelle, ou se précipiter du haut des ponts.

Dès que la nuit commence à déployer ses voiles, la scène change, et ce lieu, pour l'homme sensé, devient une véritable caverne. Les vices, comprimés par la clarté du jour, se montrent dans toute leur difformité. Le champagne agit sur les uns, les liqueurs fortes sur les autres. Les propos dissolus frappent l'oreille à chaque pas. Des grouppes de filles, jolies, très-jolies, presque nues, attaquent à-la-fois vos sens et votre santé. Vous céderiez à l'appât, si le langage le plus abject n'annonçait l'origine la plus vile et la plus profonde dépravation. Pour vous séduire plus sûrement, elles s'arrêtent devant les boutiques les mieux éclairées; la jeune marchande, sa fille

innocente encore, ont sous leurs yeux les tableaux les plus licencieux, et l'habitude de ce spectacle doit amener insensiblement au mépris des mœurs.

La femme qui se respecte se garde bien de traverser ce cloaque, lorsque les réverbères sont allumés; elle se croirait perdue de réputation, si on l'y rencontrait avec sa fille. Il en est cependant qui sont accidentellement forcées d'y passer; mais elles courent, les yeux baissés, honteuses de se trouver là.

Sans doute il y a un grand nombre d'exceptions à faire aux tableaux que je viens de tracer. Il n'est pas une rue de Paris où on ne trouve des mœurs, de la probité, de la vertu, et même de la vertu aimable; mais j'ai généralisé mes idées, j'ai peint des masses, et je crois ne pas m'être éloigné de la vérité.

Il me reste à parler de la dévote du jour, et de la femme mondaine; des différentes classes de spectateurs qui fréquentent tel ou tel théâtre, de l'in-

fluence de l'habitude sur leurs goûts, du bien et du mal qui résultent pour eux de la fréquentation des spectacles.

Il y a trente ans, une femme jeune, jolie, opulente, considérée par l'importance qu'avait son mari dans l'état, était entourée de toutes les illusions. Nouvelle Psyché, les plaisirs volaient au-devant d'elle; ils se paraient, pour lui plaire, des prestiges de la variété; son hôtel était peuplé de courtisans soumis; le goût dirigeait les fêtes qu'ils offraient à leur divinité. Ivre de sa beauté, qu'on célébrait sans cesse, des hommages qu'on lui prodiguait, était-il difficile à l'amour adroit de lui faire entendre son langage? et quel séducteur plus dangereux que l'homme aimable qui aime passionnément, et qui sait que toujours parler à une femme d'elle est le plus sûr moyen de se faire écouter?

Cependant cette femme si admirée, si vantée, qui donnait le ton partout, dont les décisions étaient adoptées avec

empressement, qui était applaudie, même avant d'avoir parlé, cette femme perdait tous les jours quelque chose des agrémens de la jeunesse, et le nombre de ses adorateurs diminuait insensiblement. Vive, légère, folâtre, étourdie, un peu caustique même, elle n'avait pu avoir que des amans. L'amitié lui était inconnue, et elle n'avait rien de ce qui peut l'inspirer.

L'amour se cache encor sous les rides naissantes,

a dit le Gentil-Bernard. Mais les hommes, qui préfèrent les fruits de l'été aux fleurs du printemps, ne plaisaient pas à la dame. Cependant il fallait remplir un cœur qui avait toujours été agité, occupé, et pour qui le vide était un état insupportable. On se dépouillait de ses diamans, on renonçait au rouge, on adoptait les couleurs sombres; on couvrait d'un triple fichu des charmes dont on regrettait la puissance évanouie. On prenait un maintien réservé, un langage

modeste; on se liait avec un prélat, si on n'avait que trente-six ans, avec un chanoine quand on passait la quarantaine. On paraissait à l'église escortée de deux laquais, dont l'un portait le livre doré sur tranche et relié en maroquin, aux armoiries de madame, dans un sac de velours cramoisi, à cordons, à glands, à crépines d'or. Le second domestique portait un coussin, plus riche encore, sur lequel madame voulait bien s'agenouiller devant l'Être des êtres. Le suisse de la paroisse, qui recevait des étrennes, était toujours là à propos. Il faisait ouvrir les rangs d'autorité, et madame traversait pompeusement la nef, garnie de bonnes gens qui venaient adorer un Dieu pauvre comme eux. Madame enfin s'était faite dévote pour être quelque chose.

Aujourd'hui la dévote est une femme de bonne foi, qui va prier parce que son cœur est persuadé. Elle prend la première chaise qui se présente. Cachée

sous un chapeau très-simple, elle n'observe personne; elle n'attire pas un regard. Si vous parlez religion devant elle, elle se tait, parce qu'elle ne sait que croire. Elle remplit les devoirs qu'elle s'est imposés, sans publicité, sans ostentation. Les affections douces, qui remplissent son cœur, se répandent sur ce qui l'environne. Bonne épouse, meilleure mère, excellente amie, elle est chérie autant qu'elle aime. On désirerait seulement qu'elle passât moins de temps à l'église; mais elle est si affable au retour, que le reproche expire sur les lèvres.

Elle élève sa fille, non dans ses principes, elle n'en a pas, mais dans sa croyance. La jeune personne aime sa mère, et elle se soumet, pour elle, à des privations, à un genre de vie qui lui paraissent pénibles, et peut-être un peu ridicules. L'amour se fait entendre enfin. Les pratiques religieuses deviennent excessivement fatigantes; la na-

ture parle plus haut que les tables de Moïse. Le papa approuve l'inclination de sa fille; elle échappe à sa mère, qui se console en pensant que les plaisirs frivoles du monde ne rempliront pas son cœur, et que tôt ou tard ses yeux se tourneront vers l'éternité..... Ainsi soit-il.

La femme mondaine ne paraît à l'église que pour satisfaire sa curiosité, ou quelquefois une sensation plus vive. Un *Te Deum*, un mariage, un prédicateur à la mode, peuvent l'attirer. Elle entre, parée de tout ce que l'art a pu ajouter à la nature. Elle traverse le temple d'un air de triomphe; il lui semble qu'on n'y doit plus reconnaître d'autre divinité qu'elle. Ses beaux yeux errent de tous les côtés, et cherchent partout des cœurs à soumettre. L'amant du jour paraît; on le salue d'un air gracieux; mais on veut voir si on ne découvrira pas l'amant du lendemain. On est complètement étrangère à ce qui se fait à l'autel, à ce qui se dit dans la chaire. On sort, parce que

tout le monde se retire; on a fortement scandalisé la bonne dévote; mais elle a a prié pour la femme mondaine, après avoir réprimé quelques petits mouvemens de colère, et avoir répété plusieurs fois : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

CHAPITRE II.

Les Spectacles.

Les spectacles sont la plus grande affaire des habitans de Paris. Il en est qui sacrifient leurs intérêts les plus directs à ce genre d'amusement. Le cri des anciens Romains : *Des spectacles et du pain*, est aussi celui des Parisiens.

Chaque théâtre a ses habitués, et les pièces qu'on y joue, les acteurs qui les représentent sont incontestablement les meilleurs de l'Europe. Pour certaines gens, Jocrisse est fort au-dessus du Misanthrope, et Brunet très-supérieur à Talma. On vous débite ces choses-là avec un ton de persuasion qui ferait mourir de rire, s'il n'excitait une sorte de pitié.

Les gens du peuple se sont exclusivement emparés des théâtres du Bou-

levard. On leur présente tous les jours, sous des noms et des habits différens, un tyran, un niais, une princesse innocente et persécutée, un enfant qu'on s'arrache, et qu'on craint à chaque instant de voir écarteler, le tout accompagné d'une musique pillée partout, et de ballets insignifians. C'est pour aller voir cela que l'ouvrier perd le quart de sa journée, qu'il en dépense un autre quart; sa femme et ses enfans s'arrangent du reste comme ils le peuvent.

Des dames, qui n'avaient pas de chemises il y a dix ans; des hommes, qui du derrière d'un carrosse ont passé dedans, vont faire là leur éducation, et leur présence donne beaucoup de relief au théâtre qu'ils veulent bien en honorer. Quelques personnes instruites y paraissent de loin en loin, comme un soleil pur dans les jours nébuleux de l'automne. Elles courent se décrasser le lendemain chez Corneille, Racine et Voltaire.

Le premier théâtre de Paris est celui qu'on nomme *Académie royale de musique*, quoique les acteurs qui l'exploitent ne soient pas plus *académiciens* que leurs confrères des autres spectacles. Aussi le public, qui aime à faire justice de tous les abus, s'obstine à nommer tout simplement celui-ci : *l'Opéra.*

Louis XIV, qui avait sur toutes choses des idées grandes ou extraordinaires, décida qu'un gentilhomme pourrait être membre de son *Académie de musique*, sans déroger. Ainsi il fut convenu, à la cour seulement, qu'il y avait de la noblesse à réciter les vers de Quinault, et que ceux qui débitaient les belles scènes de Molière étaient nécessairement des *vilains*, et de plus des excommuniés.

L'Opéra est essentiellement le spectacle des étrangers, parce que tout y parle aux yeux et aux sens, et qu'il est inutile d'entendre ce qu'on y dit. Voilà sans doute pourquoi les mamans, qui

sont très-prudentes à Paris, ne balancent point à mener là, le soir, de petites filles qui ont été en conférence, le matin, avec un vicaire de leur paroisse. Cependant, malgré la difficulté d'entendre, trente vers de Quinault se gravent plus aisément dans leur mémoire que deux lignes de la prose de monsieur l'archevèque. Mais aussi une pause de madame Gardel les ramène nécessairement au chapitre de l'incarnation; ainsi on trouve des compensations partout.

L'Opéra-Comique a ses partisans, quoiqu'il soit singulièrement déchu. Grétry et Daleyrac sont morts. Elleviou, Gavaudan, mesdames Saint-Aubin, Dugazon et Gonthier, sont retirés de la scène. Aussi les acteurs qui chantent encore, mais qui *disent* faiblement, ne se soucient pas de pièces *écrites*. Ils aiment les canevas *à imbroglio*, des situations qui favorisent la médiocrité. Le public siffle tout cela; mais qu'im-

porte? des niaiseries, ou plus *d'ariettes*. Il faut que l'amateur opte, et il veut des *ariettes*, n'importe à quel prix. Il applaudira bientôt ce qu'il siffle aujourd'hui.

Le théâtre Français a perdu beaucoup de son ancien lustre. Il est cependant encore le premier de l'Europe. Ce spectacle est celui de tous les vieux amis de la littérature, et des jeunes gens qui veulent se former le goût. Les imbéciles y vont comme ailleurs, mais c'est par ton. Ils veulent persuader qu'ils entendent Corneille et Molière; et comme les imbéciles forment partout la grande majorité, c'est sur l'orgueil de l'ineptie que sont fondées les recettes du théâtre Français.

Parlerai-je du solitaire et triste Odéon? Un homme d'un mérite très-distingué espère faire contracter aux habitans du faubourg Saint-Germain l'habitude de prendre leurs billets.......... au bureau. *Amen*.

Rappellerai-je ce qu'était, à sa naissance, le gai, le malin Vaudeville? Cet enfant promettait; il a vieilli trop tôt.

Que dire des phantasmagories, des escamoteurs, qui prennent le titre de physiciens, des ombres chinoises, des marionnettes, des théâtres sous toile, des tréteaux en plein vent, des chiens qui dansent, des chanteuses qu'accompagne un orgue de Barbarie, des aveugles qui font crier un détestable violon, et que vous payez bien vîte, pour qu'ils aillent plus vîte écorcher les oreilles du voisin? Que dire de tout cela? répéter et appliquer aux Parisiens le cri des Romains : *Des spectacles et du pain.*

Il est aisé de critiquer; il faut savoir louer ce qui mérite de l'être. Arrêtons-nous au *Panorama.* C'est là que le spectateur est placé au centre d'une vaste cité, devenue célèbre par les dévastateurs de la terre; c'est là que l'illusion est complète, et qu'à chaque seconde les objets paraissent plus vrais; c'est là

que le voyageur retrouve l'auberge qu'il a habitée, la maison de son ami, le moindre point où il s'est arrêté; c'est là que, fidèle imitateur de la nature, le peintre semble avoir épié le moment où elle se pare de ses plus belles couleurs. Rendons hommages à M. Prévost, inventeur d'un nouveau genre qui sortit parfait de ses mains.

J'ai dîné aujourd'hui chez le restaurateur. Rien de plus ennuyant pour moi que de dîner seul. Mais les dîners en ville, et leur somptuosité, sont un poison lent auquel je veux échapper. En quittant la table, j'ai été me promener aux Tuileries, dans les allées qui bordent la terrasse du côté de la rivière; ce n'est que là qu'on peut marcher librement à six heures du soir. A quelques pas de moi était un homme qui répétait, avec un soin tout particulier, un *trait*, une *roulade*, une *gargouillade*...... Je ne sais pas trop comment cela s'appelle. Malheureusement pour

moi, il a tourné la tête, et il m'a abordé avec empressement. Cela ne doit pas étonner : on tient beaucoup ici aux amis de vingt-quatre heures, et nous avons passé une journée ensemble au château de campagne de mon banquier. Il est bon que vous sachiez que tout banquier doit avoir un palais à la ville, et un château à la campagne. Ceux qui lui confient leurs fonds ne s'en trouvent pas mieux; mais qu'importe?

« Comment, mon cher ami, vous êtes » encore à Paris, et je ne vous ai pas vu » depuis huit jours »! J'allais répondre d'une manière obligeante; il ne m'en a pas donné le temps. « Avez-vous vu ce » qu'il y a de remarquable à Paris? — » Mais...... à peu près, monsieur....... — » Nos cercles brillans? — Et assez tris- » tes. — Les bibliothèques publiques? » — Sans exception, et je suis sorti en- » chanté des richesses qu'elles renfer- » ment, et de l'ordre qui y règne. — » Les monumens? — J'ai même été

» chercher le portail Saint-Gervais dans
» son coin. — Les spectacles? — J'ai vu
» les Français, l'Opéra, le Vaudeville,
» le...... — Ta, ta, ta! Et l'opéra *Buffa*,
» monsieur, l'opéra *Buffa*, le spectacle
» par excellence, celui qui ravit, en-
» chante, entraîne tout Paris, vous ne
» l'avez pas vu, puisque vous ne le pla-
» cez pas avant tous les autres. — Je
» ne sais pas l'italien. — Ni nous non
» plus, monsieur; mais nous courons à
» l'opéra *Buffa;* nous y avons notre loge
» à l'année. Un homme qui a de l'aisance
» ne peut se passer d'y avoir une loge,
» et de paraître s'y amuser beaucoup,
» à peine de passer pour avoir l'oreille
» béotienne. Je veux que vous puissiez
» dire en province ce que c'est que l'o-
» péra *Buffa*. Je vais vous y conduire.
» — J'y consens ».

Nous arrivons à l'opéra *Buffa;* nous nous plaçons. L'assemblée est nombreuse. « Je remarque, monsieur, beau-
» coup de personnes, très-décemment

» mises, mais qui ne me paraissent pas
» dans une situation à louer des loges
» à l'année. — Oh, monsieur, une de
» nos jouissances est d'envoyer notre
» loge à des amis avides de musique
» italienne, et qui ne peuvent payer ce
» plaisir-là, qui est vraiment impayable.
» — Il me semble, monsieur, que la
» plupart des loges sont aujourd'hui
» données aux amis? — J'en conviens,
» et je m'en étonne, car la pièce qu'on
» va jouer est admirable. Au reste, il
» résulte un grand bien de notre com-
» plaisance : le goût de l'italien se ré-
» pand dans toutes les classes. Nos jeu-
» nes demoiselles ne chantent plus que
» de l'italien; beaucoup d'entre elles
» s'essaient à le parler. A la vérité, les
» gens du pays n'entendent pas un mot
» de ce qu'elles disent, ni de ce qu'elles
» chantent; mais l'émulation existe, et
» c'est beaucoup. Et puis, comptez-vous
» pour rien la satisfaction d'écorcher
» une langue étrangère devant quel-

» qu'un qui ne la sait pas? On écoute la
» jeune demoiselle; on l'admire comme
» faisait ce paysan de son curé en chaire:
» Ce sermon est si beau que je n'y com-
» prends rien. — Ni la jeune demoiselle
» non plus, peut-être? — Cela se peut;
» mais elle profitera, et en attendant
» elle chante de l'italien...... — Comme
» nos sœurs grises chantent du latin. —
» C'est cela, c'est cela précisément. J'ad-
» mire votre pénétration, et je suis sûr
» qu'à l'aide de quelques explications,
» je vous ferai suivre l'action qu'on va
» représenter. — Et vous dites ne pas
» savoir l'italien! — Oh, j'en sais quel-
» ques mots; d'ailleurs j'ai la traduction
» de la pièce dans ma poche. Tenez,
» voyez-vous les deux textes en regard?
» Vous jugez qu'on a toujours l'air de
» lire l'italien; mais on a un œil sur le
» texte français. — Voilà donc pourquoi
» tous ceux qui tiennent une brochure
» paraissent loucher. — Vous y êtes,
» vous y êtes. Tout le monde ici doit

» savoir l'italien, ou paraître le savoir.
» On semble avoir oublié le français à
» la porte. — Aussi je remarque que
» personne ne parle. — Ou si bas, si
» bas, que les plus proches voisins puis-
» sent supposer qu'on s'exprime dans
» la langue chérie. — J'avais cru la
» langue de Racine très-supérieure à
» un idiôme formé des débris du latin
» et de la langue romance? — Plus bas,
» plus bas, je vous en supplie; vous me
» feriez passer pour un profane. Racine,
» monsieur, a tiré le meilleur parti pos-
» sible d'une langue barbare. Mais l'ita-
» lien! il n'y a que des voyelles dans
» cette langue-là; les consonnes en sont
» bannies. Oh, les voyelles, monsieur,
» les voyelles! vous ne soupçonnez pas
» le charme des voyelles. Vous allez en
» juger. — C'est une manie que cela. —
» C'est ce que prétendent ceux qui ne
» sont au courant de rien. — Mais il
» faut à Paris être homme à la mode,
» d'abord. — Vous y êtes, vous y êtes.

» Le maître d'orchestre se place. Je vous » en prie, ayez l'air enchanté. Applau- » dissez donc! — Avant qu'on ait com- » mencé? — Eh, sans doute. Il en est » de l'italien comme de la foi : avec ces » deux choses-là on transporte les mon- » tagnes ».

L'ouverture commence. J'avoue que je suis étonné de l'accord parfait, de la justesse, du goût, du brillant qui règnent dans l'exécution. Eh, je commence à prendre une certaine opinion de la musique italienne. Voyons les acteurs.

« Eh, mon Dieu, monsieur, qu'est-ce » donc que cette monotone et fatigante » répétition des mêmes notes? — C'est » du récitatif, monsieur. — Ne pourrait- » on pas le supprimer? — Non, mon- » sieur, c'est le dialogue de la pièce. — » Ne pourrait-on pas le parler? — Non, » monsieur, les chanteurs italiens chan- » tent, et ne parlent jamais. — Ce dia- » logue est insoutenable. — En Italie,

» on ne l'écoute pas. — C'est bien la
» peine de le faire!

» Prêtez-moi votre brochure..... Mais
» ce poëme est détestable. — En Italie,
» on n'écoute pas le poëme. — Cette
» actrice me paraît avoir un bien mé-
» diocre talent. — C'est la *quarta-dona*,
» et en Italie, on n'écoute pas la *quarta-*
» *dona*. — Et que diable y écoute-t-on?
» — Les loges y sont profondes. On y
» cause, on y joue, et on ne se montre
» sur le devant que lorsqu'on entend la
» ritournelle de la *prima-dona*, ou du
» *soprano* en faveur. — Les Italiens sont
» plus heureux que moi, qui suis con-
» damné à tout entendre. Pourquoi cette
» salle n'est-elle pas construite à l'ita-
» lienne!

» M. de Surville, disait un homme de
» la loge à droite, me tourmentait de-
» puis un mois pour que je vinsse ici.
» J'ai cédé à ses instances, mais je n'y
» serai pas repris. Oh, le *miserabile!*
» me dit mon *Cicero*, peut-il *parlater*

» ainsi! Ne pas sentir la faveur spéciale
» que lui a faite M. de Surville! Il sem-
» blerait que M. de Surville ne sait que
» faire de sa loge.

» Madame la comtesse aura beau dire,
» s'écrie une jeune femme de la loge à
» gauche, elle ne me persuadera jamais
» que ce soit là un spectacle. Vive, vive
» l'Opéra-Comique! Oh, quelle *abomi-*
» *nazione!* crie mon *Cicero*. Faites donc
» goûter, par anticipation, à ces gens-là
» les plaisirs *del cielo* »! La dame entendit l'exclamation, et partit d'un éclat de rire. Mon *Cicero* entra dans une véritable fureur; il se contint cependant, par ménagement pour le beau sexe. Mais comment ne se serait-il pas courroucé? Cet éclat de rire lui a fait perdre un *bémol* délicieux qu'il attendait depuis quinze mesures.

J'étais entièrement de l'avis de la dame et du monsieur; mais je ne disais mot, de peur de blesser mon ami à l'endroit sensible. Cependant l'ennui me gagnait

peu à peu. Je le combattais, mais en vain. J'avais une réplétion de voyelles et de musique !.....

« Pour Dieu, monsieur, ne bâillez pas » dans le temple d'Euterpe ! Quelle opi- » nion aurait-on de moi, si on voyait » bâiller dans ma loge ?..... Tenez, voilà » un ouvrage composé par un homme » que je protége. Il est du même *for-* » *mat* que la pièce qu'on représente; le » public s'y trompera. Prenez, lisez; c'est » ce qu'un sourd peut faire de mieux.

» — Vous protégez cet homme, et sa » brochure n'est pas coupée ! — Oh, un » de mes amis m'a dit que cet auteur a » du mérite; il est inutile que je lise son » ouvrage. Coupez-le; cela vous fera pas- » ser un moment ».

Essai sur la musique. Encore de la musique ! J'aimerais autant un traité d'algèbre : je n'entends pas plus à l'un qu'à l'autre. Dès la quatrième page, je m'endors profondément. Mon homme me pousse avec force. « Sortons, mon-

» sieur; feignez d'être indisposé. Je n'ai » que ce moyen-là de sauver ma répu- » tation..... Soyez donc indisposé..... plus » que cela; que j'aie l'air de ne sacrifier » qu'à l'humanité souffrante le *finale* » admirable qui va commencer. — Oh, » monsieur, que je suis aise d'être de- » hors! — Gardez-vous bien de le dire..... » Des sels, mesdames, des sels, de l'é- » ther, des gouttes...... ». Les ouvreuses se rassemblent autour de nous; toutes me présentent un flacon; toutes vantent leur remède, et sollicitent la préférence. Le chirurgien de service accourt; il veut absolument me saigner........ J'ai appris dans les rues à recevoir et à donner des coups de coude. J'en alonge à droite et à gauche, par-devant, par-derrière. On crie que j'ai le transport au cerveau; mais on se range; je m'enfuis; je rentre chez moi; je ferme ma porte à double tour.

CHAPITRE III.

Le Voyageur.

Je n'aime pas les dîners en ville. Cependant il est des gens si affables qu'il m'est impossible de les refuser. Un homme, qui me témoigna beaucoup d'affection, me promit de me donner quelqu'un dont la conversation m'intéresserait infailliblement : je me laissai entraîner.

Je trouvai là une espèce de philosophe qui prétend avoir pénétré en Afrique, sept cents lieues au-delà du point où s'est arrêté Le Vaillant. Là, il a trouvé, dit-il, un peuple immense, opulent, civilisé, et dont les annales datent de dix-huit mille ans. Cela ne me parut pas vraisemblable, d'après cent raisons qu'il est inutile de déduire ici. Cependant le

sage doute, et ne nie pas légèrement. De ce qu'une chose nous paraît inconcevable, il ne s'ensuit pas qu'elle n'existe point.

Si on disait à des Lapons, qu'avec certaines marques tracées sur des chiffons pilés, on peut peindre la pensée, lui donner l'existence; causer avec ceux qui ont vécu des milliers d'années avant nous, transmettre nos idées d'une extrémité du globe à l'autre, et les faire passer à la postérité la plus reculée, ces gens-là concevraient-ils l'écriture?

Et si on parvenait à leur communiquer quelques lumières, concevraient-ils qu'on ait brûlé des fourbes, des charlatans, des physiciens comme sorciers?

Que de grands hommes aient été persécutés pour avoir trouvé les antipodes, et le mouvement de la terre?

Que certains hommes persécuteraient encore, s'ils en avaient la puissance, pour des choses qu'ils n'entendent pas?

Doutons, lorsque mon philosophe

m'assure que dans l'empire qu'il a parcouru, il a trouvé le peuple désabusé de mille préjugés adoptés, il y a huit ou dix mille ans, par les personnes de la condition la plus élevée; que l'artisan, le porte-faix sont familiarisés avec les idées du beau et du vrai; qu'ils savent, par exemple :

Que le plus fort agent de la nature, est le feu.

Que nous sommes environnés de feu, en une quantité suffisante pour causer à chaque instant un embrasement universel.

Que le froid n'étant que le sentiment produit en nous par la diminution de la chaleur, l'eau bouillante, très-chaude à l'égard du corps humain, est froide relativement au fer fondu.

Que le froid absolu, les ténèbres, l'opacité, le néant, sont des mots purement négatifs; le froid n'étant qu'une moindre chaleur; les ténèbres, une moindre lumière; l'opacité, un composé

de corps diaphanes; le néant, l'absence de toutes choses.

Que sans l'air les corps sonores ne rendraient aucun son.

Que nous nageons dans l'atmosphère, comme les poissons dans l'eau.

Que sans la pression de l'atmosphère, on ne pourrait tirer de l'eau avec une pompe, un enfant ne pourrait teter, un homme ne pourrait humer un œuf frais.

Que l'air coopère tellement aux opérations de nos sens, que sur les montagnes élevées, où il est plus raréfié, les sensations de l'ouïe et de l'odorat sont très-affaiblies.

Que l'eau, ainsi que l'air, est un fluide transparent, qui n'a ni odeur, ni couleur, ni saveur, dont l'état naturel est d'être glace, et qui ne devient liquide que par l'action du soleil ou du feu central.

Que l'eau est, ainsi que l'air, l'aliment de tous les végétaux, et que la terre n'en est que la matrice.

Que l'eau contient de la terre, du feu et de l'air; que la terre contient de l'air, de l'eau et du feu; que le feu contient de la terre, de l'air et de l'eau; que de leurs combinaisons différentes résultent des pierres, du bois, de la chair, des os, des fruits, et qu'ainsi la division des élémens, admise en Europe, peut n'être qu'une chimère.

Que la cause de la diminution des eaux est leur *solidification* (1).

Que la corruption, la pourriture ne peuvent produire aucun être vivant.

Qu'elles n'engendrent pas plus les insectes et la vermine, qu'une charogne n'engendre des corbeaux.

Que la terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, chaque point du globe parcourt en une heure un espace de trois cent cinquante lieues.

---

(1) L'eau se solidifie en passant dans les végétaux, dans les animaux qu'elle nourrit, et dont elle devient partie intégrante *(Morel de Vindé)*.

Que la vitesse du boulet de canon, qui parcourt six cents pieds dans une seconde, est moindre de plus de moitié que celle du mouvement diurnal de la terre, et que ce boulet, qui parcourrait 3,456 lieues dans un jour, serait environ 25 ans à arriver au soleil.

Que toutes ces vîtesses n'ont rien de comparable à celle de la lumière, qui parcourt 66,000 lieues en une seconde, et nous arrive du soleil en sept à huit minutes (1).

Qu'un des plus étonnans phénomènes de la lumière, c'est qu'elle se réfléchit de dessus les corps, sans toucher à leur surface (2).

Que l'oreille a 10,000 fois plus de finesse pour distinguer les sons, que la vue n'en a pour discerner les couleurs et les objets.

Que..... « Ah, monsieur, vous allez me

---

(1) Huygens.

(2) Newton.

» faire un cours de physique complet! Il
» est inconcevable qu'un menuisier, un
» cordonnier sachent toutes ces choses-
» là. — Je vais vous étonner bien da-
» vantage. Dans ce pays-là un enfant de
» dix ans, qui joue avec son microscope,
» découvre des animaux vingt-sept mil-
» lions de fois plus petits que les plus
» petits animaux sensibles à la vue (1).

» Il sait qu'il n'y a que certaines par-
» ties du corps qui puissent nous pro-
» curer des plaisirs, et que toutes, à
» l'exception des ongles et des cheveux,
» font éprouver de la douleur.

» Il a remarqué qu'une balle, poussée
» contre une autre, lui communique le
» mouvement qu'elle perd par la résis-
» tance qu'elle éprouve.

» Qu'une balle d'ivoire, ou de toute
» autre matière élastique, qui tombe sur
» une enclume, s'applatit, ainsi que le
» plan sur lequel elle tombe, et qu'en

(1) Linnée.

» se séparant, par l'effet de l'élasticité » réciproque des deux corps, chacun » d'eux reprend aussitôt sa forme pre- » mière.

» Qu'une cloche s'alonge alternati- » vement à l'endroit frappé par le bat- » tant, et se rétablit aussitôt dans son » premier état.

» Que les hommes ont comme les » femmes vingt-quatre côtes, quoiqu'il » dût leur en manquer une.

» Que dans les animaux l'agilité dimi- » nue en proportion de leur plus grande » force.

» Qu'un fil de soie, de grosseur par- » faitement égale dans toute sa longueur, » soutiendrait un poids immense sans » pouvoir se rompre, puisqu'il n'y au- » rait aucune raison pour qu'il cédât à » un endroit plutôt qu'à un autre. C'est » ainsi que des nerfs, des fibres résistent » à des efforts prodigieux.

» Qu'une flèche, qu'on décoche d'un » arc, ne se détache de la corde que

» lorsque celle-ci est remise dans son
» état naturel.

» Que six personnes peuvent s'arran-
» ger autour d'une table de 720 façons
» différentes; huit, de 5,040; neuf, de
» 362,880; et dix de 3,628,800 maniè-
» res, sans que la même figure soit ja-
» mais répetée. — Tudieu, monsieur,
» quels enfans que vos enfans! quels
» hommes que vos tisserands et vos
» menuisiers! Et quand ont-ils trouvé
» le temps de labourer ou d'apprendre
» un métier? — Dans un climat heu-
» reux la terre produit d'elle-même, et
» on n'use presque pas de vêtemens.
» Aussi dans le pays dont je vous parle
» les ouvriers ont peu à faire, et ils sont
» rangés dans la classe où nous mettons
» ici les amateurs de musique et de pein-
» ture. — A la bonne heure. Mais comme
» il faut qu'ici le très-grand nombre tra-
» vaille pour vivre, je ne vous conseille
» pas de publier la relation de votre
» voyage, qui ne servirait qu'à jeter les

» uns dans le découragement, et à augmenter la paresse des autres. Permettez-moi maintenant de vous proposer quelques doutes sur les habitans de votre pays, réel ou imaginaire. Avez-vous réfléchi que pour qu'ils sachent tant de choses, il faut qu'ils soient mathématiciens, physiciens, astronomes, anatomistes, observateurs surtout, et que la durée de la vie suffit à peine à de semblables études? — Et vous, monsieur, pensez-vous à la perte énorme de temps que fait ici l'homme studieux? Le sommeil, les besoins physiques, la conversation, l'amour, l'ambition, l'avarice, absorbent les quatre cinquièmes de son existence. — C'est-à-dire que ces gens de là-bas ne dorment, ne mangent, ni ne causent; qu'ils ne sont pas amoureux, qu'ils ne prétendent à rien, et qu'ils ne font aucun cas de l'or? — Ils aiment avec passion; mais la beauté ayant aussi le goût de l'étude, chaque

» enfant devient le disciple de celle que
» dès ses premières années il adopte
» pour sa petite femme; ils croissent,
» ils s'instruisent ensemble; ils s'épou-
» sent enfin sans qu'il soit question de
» dot, parce qu'on prie l'ami à qui on
» a fait une paire de bottines, de faire
» en échange une tunique ou un schall.
» — Et, sans doute, on ne connaît pas
» d'époux infidèles dans ce pays privi-
» légié? — C'est de quoi je ne peux
» vous répondre. Mais ici j'ai remarqué
» en général que le penchant à la ga-
» lanterie vient de l'imagination exaltée
» par l'oisiveté. Enfin, pour répondre à
» toutes vos questions, je vous dirai que
» le travail n'est pas nécessaire où on
» trouve tout sous la main; qu'il est au
» contraire le délassement de l'étude,
» dont les jouissances intimes ne per-
» mettent pas aux passions violentes de
» se développer.

» J'ajouterai que dans ce bon pays-là
» on ne connaît pas le luxe, parce qu'il

» ne peut s'élever de fortunes colossales
» où chacun est dans l'abondance de
» toutes choses, et que les grandes for-
» tunes, qui vous éblouissent ici, ne
» peuvent se faire qu'aux dépens du
» faible, que le sort condamne à l'indi-
» gence. Cependant, comme un faquin
» ne doit pas jouir des égards dus à un
» homme de mérite; qu'une femme igno-
» rante, jouissant et abusant de sa per-
» sonne, ne doit pas être confondue
» avec l'épouse éclairée, tendre et bonne
» mère; qu'on est bien aise partout,
» même au milieu de la confusion des
» rangs, de savoir à qui on parle, cha-
» cun porte, dans ce pays-là, un signe
» qui indique sa profession honorable
» ou ignoble. — Ah, monsieur, qu'on
» ferait bien de suivre cet exemple à
» Paris! Le marchand n'y serait pas pris
» pour le banquier; le banquier pour le
» gentilhomme opulent; le gentilhomme
» pour le grand seigneur; la femme de
» chambre pour sa maîtresse; la coutu-

» rière pour celle qu'elle habille; la fille
» publique pour une excellence ».

Déjà je sentais de la reconnaissance pour l'homme qui m'avait, en quelque sorte, forcé d'aller dîner chez lui. La conversation était attachante, et si on me faisait des contes, du moins ils étaient amusans et instructifs. Je désirais apprendre encore quelques particularités sur des gens qui préfèrent l'étude au cabaret, au mélodrame, à *Jocrisse*, aux conversations oiseuses, aux jeux de *siam*, du *tonneau* et de la *brisque*. Je désirais surtout savoir si ceux qui savent tant de choses, se connaissent un peu eux-mêmes.

Je priai mon philosophe de satisfaire ma curiosité. Enthousiaste, comme tous les voyageurs, toujours pleins d'admiration pour les peuples qu'ils ont visités, il n'avait rien oublié de ce qu'il avait vu ou entendu, ou cru voir et entendre. Il me parla avec un extrême plaisir des connaissances métaphysi-

ques, communes dans ce pays-là à l'homme en place et à son surbordonné; au propriétaire et à ses journaliers; à la dame de distinction et à sa blanchisseuse.

Mon philosophe va répéter ce qu'il a recueilli sur cette matière, et il se substitue à un habitant de son bon pays.

« Les cinq sens ne sont, rigoureusement parlant, qu'un seul sens, dont le *toucher* est le mobile.

« *La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat,* ne sont que des modifications de la sensation générale du *toucher,* parce que nous ne pouvons éprouver de sensations que par les objets extérieurs, et que ces objets *touchent* nécessairement quelque partie de notre individu, soit directement, soit par l'entremise de quelque fluide intermédiaire.

» Ce qu'on appelle notre intelligence, n'est que la manière dont nos organes sont frappés par les objets extérieurs. Des organes déliés, sensibles à toutes

les impressions, font un homme d'esprit. Un sot a des organes épais et lourds. L'enfant n'acquiert de perceptions qu'à mesure que ses organes se développent; le vieillard les perd à mesure que ses organes s'affaiblissent : donc nous ne sommes rien que par nos organes, et l'intelligence n'est qu'un *toucher* abstrait.

» Rien ne parvient à ce qu'on désigne par le mot *ame*, qu'au moyen de l'intervention des sens.

» Rien aussi ne parvenant à l'ame sans être altéré par l'entremise des sens, nous ne pouvons, toujours incertains, juger de rien qu'avec une extrême circonspection.

» En effet, si tous les sentimens viennent de l'ame, c'est par les organes que passent tous les objets qui les excitent, et il n'y a point de relation entre les opérations des sens. Ils ne peuvent se prêter aucun secours. L'un d'eux ne peut s'apercevoir des erreurs de l'autre. Souvent même, ils se contrarient : la

peinture, par exemple, qui est plate au *toucher*, présente des reliefs à la *vue*. L'ame est trompée par les sens, lorsqu'elle juge ronde une tour carrée, vue d'une certaine distance; lorsqu'elle nie l'existence d'une chose qui par son extrême petitesse échappe à la vue; lorsque deux rangs d'arbres parallèles et de même hauteur, semblent se réunir à l'extrémité d'une avenue, et que la lune paraît assise sur leur cime.

» Les sens, à leur tour, sont trompés par l'ame, d'où naissent les passions. Ainsi l'amour trouve, dans l'objet qui l'attache, des agrémens qui n'existent pas pour d'autres yeux; la haine crée dans un autre objet une laideur, une difformité imaginaires; la jalousie prodigue à une rivale mille défauts, qui se multiplient dans la proportion des avantages qu'obtient cette rivale. Enfin, la disposition triste ou gaie de l'ame, pare ou enlaidit tous les objets, qui pourtant n'ont pas changé.

» Les premiers mouvemens des passions sont dans la nature; elles sont toutes bonnes par leur essence; mais l'action des sens sur l'ame, et de l'ame sur les sens, produit l'abus.

» Qu'est-ce que l'ame, qui n'est rien que par les organes, et qui est souvent trompée par eux?

» D'après l'action, et la réaction continuelle des sens sur l'ame, et de l'ame sur les sens, qui semblent concourir à un même résultat, et qui se trompent mutuellement, bien des gens ne savent pas comment l'ame, qui est *incontestablement* un pur esprit, peut agir sur la matière, et la matière sur un esprit. Il en est qui demandent comment la matière organisée peut concevoir l'existence de quelque chose qui ne soit pas matière. Ceux qui ne conçoivent pas que cela puisse être, ont le bon esprit de se taire.

» Rien ne vient de rien. Toute naissance n'est donc qu'une nouvelle mo-

dification de la matière, qui sort d'un état insensible, après avoir péri en apparence : il ne naît rien qui n'ait déjà existé sous une forme quelconque.

» Les sensations ne sont pas dans les objets qui les occasionnent, mais en nous. L'harmonie n'est pas dans le *piano*, mais dans l'ouïe. L'amour n'est pas dans l'objet qui l'inspire, puisqu'il peut y être indifférent.

» Les objets de plaisir et de douleur sont toujours les mêmes, et ne prennent l'un ou l'autre caractère que selon les diverses manières de voir et de sentir, et des aspects différens sous lesquels ils se présentent. La mort, considérée par un être comme le plus grand des maux, est un bien aux yeux de celui qui se la donne.

» L'homme ne peut que modifier. Il ne saurait rien créer, parce qu'il est subordonné à la nature qui crée; que ses idées ne peuvent s'étendre au-delà du cercle que lui a tracé la nature;

que

que hors de ce cercle, rien n'existe pour lui.

» Le temps n'est ni un corps, ni une substance, mais la suite des choses que nous concevons. Si rien n'existait, il n'y aurait pas de temps.

» On ne connaît rien du mouvement, que l'espace parcouru, et le temps employé à le parcourir.

» Les causes du mouvement et toutes les causes nous seront toujours inconnues. Ce que nous appelons cause est le premier effet qui nous frappe. Nous ne sommes sensibles qu'aux effets, qui seuls peuvent agir sur nos sens. Nos sens n'ont nulle analogie avec les causes.

» Le plus grand phénomène de la nature est le mouvement, sans lequel l'univers serait engourdi, et plongé dans une espèce de léthargie éternelle.

» On apprend à voir et à entendre par le *toucher* et l'habitude; mais il est très-difficile d'apprendre à bien voir et à bien entendre.

» En effet, les couleurs ne sont pas dans les objets. Rien, dans la nature, n'est coloré que les rayons du soleil. Ces rayons pénètrent tous les corps, qui les réfléchissent d'après leur contexture, la qualité de leurs pores, et le lieu d'où ils sont fixés par l'organe de la vue. Ce qui, vu de près, nous paraît d'un vert foncé, est d'un bleu-clair dans l'éloignement, parce qu'alors l'action de la lumière est moindre pour nous, et lorsque le soleil se retire, les couleurs disparaissent avec lui. Par conséquent le ciel n'est pas bleu, la neige n'est pas blanche, l'encre n'est pas noire.

» Sans être savant, chacun raisonne assez pour sentir que ce n'est qu'à l'aide d'un système qu'on peut deviner quelque chose de la marche de la nature; qu'un système, lié dans ses parties, doit être pour nous la vérité, puisque nous ne pouvons aller au-delà; que ce système peut seul nous donner quelqu'idée des mondes, de la manière dont ils se

meuvent, dont ils se soutiennent dans l'espace sans point d'appui, et comment ils suivent une route régulière, au lieu de se précipiter les uns sur les autres. Nous avons tous une notion superficielle, mais suffisante, de la théorie de *Newton*.

»Quelque sensibles que soient, dans les opérations de l'art, les effets de l'action sur la matière, nous ne les confondons point avec les grands ressorts employés par la nature, que nous ne pouvons que soupçonner. Nous ne connaissons rien de plus probable que l'attraction; et si nous réfléchissons sur l'imperfection des instrumens à l'aide desquels nous établissons nos conjectures, et sur les bornes de notre intelligence, nous nous étonnerons plutôt de ce que nous avons découvert, que de ce qui nous reste caché».

Je fus assez étonné qu'on connût *Newton* dans le pays dont me parlait mon philosophe. «Le mot *Newton*, me

» répondit-il, étant, pour le genre hu-
» main, le synonyme du mot *vérité*, il
» doit être connu partout.

» Mais, disais-je encore, dans un pays
» où tout le monde est si savant, les
» académiciens doivent être innombra-
» bles. — Il n'y a pas là d'académiciens.
» Si tous les hommes étaient ici préci-
» sément de la même taille, nous n'au-
» rions ni géans, ni nains. Si toutes les
» femmes avaient la même physiono-
» mie, nous n'aurions pas l'idée de la
» beauté et de la laideur. Il ne peut y
» avoir de distinction où il n'y a rien à
» comparer. C'est à l'ignorance et à la
» sottise que l'homme de génie doit ici
» sa réputation. — Il est fâcheux qu'il
» faille deux cent mille sots pour faire
» distinguer un homme de mérite. Mais
» s'il n'y a pas là d'académies, il ne doit
» pas y avoir d'*Almanach des Muses*,
» ni de *Mercure de France*, espèces de
» petits magasins où chacun se présente,
» et desquels on extrait parfois un aca-

» démicien; par conséquent, pas de jour-
» nalistes qui sachent tout, à ce qu'ils
» pensent, qui parlent de tout, qui ju-
» gent de tout; pas de public qui les croie
» sur parole; pas d'émulation, de tra-
» casseries entre les gens de lettres; pas
» de coteries, de petites persécutions;
» rien qui réveille, qui occupe les oisifs.
» La vie doit être là d'une fatigante uni-
» formité. — Entendons-nous. Si ce
» peuple-là ne connaît pas les abus de
» la littérature, il n'est pas étranger à la
» chose ».

On était au dessert, et je crus m'apercevoir qu'on étouffait autour de moi des éclats de rire, dont je ne démêlais pas la cause. Je cherchais à lire dans tous les yeux, et on cessa de se contraindre. Je crus d'abord qu'on se moquait de moi, et je commençais à avoir de l'humeur, lorsque j'aperçus sous la serviette de mon philosophe un assez gros manuscrit, dans lequel il avait probablement lu, à la dérobée, les belles

choses qu'il venait de me débiter. « Mes-
» dames, m'écriai-je, vous avez tort de
» vous railler de monsieur. Il n'est pas
» obligé de savoir son ouvrage par
» cœur ». On rit plus fort que jamais. Je plaignis mon philosophe, et je me tus.

Cet accès de rire se calma à la fin, et mon voyageur reprit la parole.

« Vous voulez savoir, me dit-il, quelle
» est la littérature du peuple chez qui
» j'ai voyagé : je vais vous satisfaire.

» La culture des lettres est considérée
» là, en général, comme une occupation
» futile, qui détourne les hommes de
» choses profitables à eux et au public.
» On n'accorde d'estime, en ce pays,
» qu'aux productions du génie, dont
» l'objet est d'une utilité réelle : aussi la
» presse n'y gémit pas sous une multi-
» tude d'ouvrages insignifians. Un jeune
» homme n'y prend pas son enthousias-
» me, sa vanité, sa paresse même pour
» du talent. S'il s'abusait à cet égard, il
» n'en serait pas moins obligé de con-

» sulter long-temps ses forces, avant
» que de se présenter dans la carrière.
» On exige d'abord de lui qu'il choisisse
» une profession ; qu'il l'étudie exclusi-
» vement ; qu'il en sache tout ce que ses
» facultés morales lui permettent d'en
» apprendre : il est libre ensuite de faire
» des vers, s'il le veut.

» En conséquence, la littérature n'est
» point là un état. On est jurisconsulte,
» ingénieur, artisan, médecin, moisson-
» neur, architecte, et on se délasse en
» jetant ses idées sur le papier, comme
» une mère de famille trace ici un des-
» sin à broder, sans être peintre ; com-
» me un homme de mérite parle un
» instant *pompons*, sans être marchande
» de modes.

» Il résulte de là, que le public n'est
» jamais fatigué des ridicules préten-
» tions de certains auteurs ; que l'hom-
» me de lettres n'est dans la dépen-
» dance de personne, parce qu'on le
» considère en raison de sa profession,

» de la manière dont il l'exerce, et non » de ses vers; qu'il n'a pas besoin d'être » protégé; qu'il n'est pas obligé d'être » le complaisant de son protecteur, » parce qu'il a des moyens d'existence » honnêtes et assurés.

» Je vous parle de poésie, pour me » faire mieux entendre, car ici le mot » *auteur* signifie généralement poëte. » Faute d'imagination, nous mettons » en vers toute idée commune ou re- » battue, qui ne peut passer qu'à la » faveur de la rime et de la mesure. Un » ouvrage neuf, fortement pensé, et il » faut penser avant d'écrire, doit être » écrit en prose. *La Rochefoucault,* » *Montesquieu, Buffon, Jean-Jacques,* » n'ont pas écrit en vers. Dans le pays » dont je vous parle, on recherche les » ouvrages qui satisfont l'esprit, le cœur, » la raison, et on y fait peu de cas des » écrivains qui croient rendre leurs » idées plus brillantes en perdant beau- » coup de temps à trouver et à accou-

» pler des rimes, qui, très-souvent, al-
» tèrent, ou détruisent le naturel, la
» justesse, le sens, et la vérité. L'inver-
» sion, qui fait en partie le mérite de la
» poésie, semble à ces gens-là aussi éloi-
» gnée de la vérïtable construction, qu'un
» bâtiment dont les caves seraient sous le
» toit, et le grenier dans les fondations.

» Ils regardent la rime comme un jeu
» séduisant, un abus de l'esprit; le vers,
» comme une parure de la pensée, et
» non un moyen de mieux dire, puis-
» qu'il n'offre jamais le langage de la
» nature. Ils prétendent que le vernis
» éclatant de la rime fait passer le mau-
» vais, peut affaiblir le bon, et ne laisse
» souvent dans la mémoire que des
» mots. Ils se plaignent de la surabon-
» dance d'épithètes oiseuses, qui embar-
» rassent la pensée, et ne sont que de
» l'affectation et de l'enflure. Un poëte
» veut-il parler du haut d'un rocher ? il
» ne manquera pas d'écrire :

» De ce roc orgueilleux, l'inébranlable cime.....

» Il est monté sur des échasses, et » n'en marche pas mieux.

» Pour lire la prose, disent-ils, il ne » faut que du sentiment. Pour se plaire » à la lecture des vers, il faut de l'habi- » tude : donc la poésie n'est pas natu- » relle.

» Ils trouvent que le mérite de la prose » est dans le fond des choses, et le mé- » rite des vers dans l'harmonie; qu'ainsi » il faut plus de pensées et d'esprit dans » la prose que dans les vers, dont le » brillant couvre la médiocrité.

» Ils appuient cette opinion en dé- » montrant que la versification la plus » brillante et la plus exacte est remplie » d'équivoques, de fautes de langue, de » construction et de sens. Ils ont mis » en prose quelques vers de leurs meil- » leurs poëtes; il n'en est rien resté du » tout.

» Alors, ils ont proclamé la poésie un » art purement mécanique dans l'arran- » gement des parties. La disposition pé-

» nible : des mots, pour arriver à la cé-
» sure et à la rime, leur paraît une tâ-
» che de manœuvre qui replâtre une
» masure.

» Quelques jeunes gens, qui croyaient
» avoir reçu du ciel ce qu'on appelle
» ici le feu poétique, le feu divin, s'é-
» taient érigés en défenseurs de la rime
» et de la mesure. Ils ont bientôt senti
» qu'il est plus difficile et plus sensé de
» nourrir l'esprit de choses, que de frap-
» per l'oreille de sons. Peu de temps
» après, on a vu éclore des ouvrages
» excellens en tout genre, par la jus-
» tesse, la netteté, la précision des pen-
» sées, par le *nombre* et l'énergie du
» style ».

A mesure que mon philosophe parlait, je sentais diminuer de l'estime que j'avais conçue pour les habitans du fond de l'Afrique. Quel peuple en effet que celui qui proscrit les vers, ce doux amusement de nos loisirs, soit qu'on en fasse, soit qu'on en lise! Si cette

manière de voir se propageait ici, que deviendraient ces jolies dames, dont toute la réputation est dans l'*Almanach des Muses?* que deviendraient tant de jeunes auteurs, dont tout le mérite consiste à faire marcher deux à deux *flamme* et *âme*, *rose* et *éclose*, *aurore* et *adore*, *pleurs* et *douleurs;* qui n'ont pas d'état, qui n'en veulent pas avoir, et pour qui toutes les portes sont ouvertes, parce qu'ils ont toujours un madrigal en poche? Je me déclarai le partisan zélé de la rime et de la mesure, et je soutins que la poésie est utile à tous, depuis le chiffonnier, qui fournit la matière première, jusqu'au relieur, qui la décore de maroquin et de dorure.

« Ma foi, me dit mon philosophe, » le maroquin et la dorure pourraient » bien être ce qu'il y a de mieux dans » tout cela. Ne vous passionnez pas, et » traitons cette affaire de sang froid. » Ouvrons, au hasard, celui qu'on re- » connaît en France pour le plus pur

» des poëtes, et mettons en prose quel-
» ques-uns de ses vers.

« Quelle Jérusalem nouvelle
» Sort du fond des déserts, brillante de clartés,
» Et porte sur son front une marque immortelle !
» Peuples de la terre, chantez !
» Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.

» Voilà sans doute de très-beaux vers. » Ils séduisent, ils entraînent, quand on » ne les examine point. Examinons-les.

» *Quelle nouvelle Jérusalem, bril-* » *lante de clartés, sort du fond du dé-* » *sert, et porte une marque immortelle* » *sur son front ! Chantez, peuples de la* » *terre. Jérusalem renaît plus brillante,* » *plus belle.*

» Je n'ai pas changé un mot, et je » vous demande si cette prose vaut celle » de Massillon et de Bossuet? Non, sans » doute, puisqu'ici l'expression est tou- » jours vicieuse. Qu'est-ce que cette » *marque immortelle ?* Sans la gêne im- » posée par la mesure et la rime, Ra- » cine eût écrit : *Et porte sur son front* » *le sceau de son immortalité.* Poursui-

» vons : *Peuples de la terre, chantez.*
» Chantez! quoi? Tous les peuples ont-
» ils lieu de se réjouir de la résurrec-
» tion de Jérusalem? Ici, on entonnera
» un hymne d'alégresse; là, on chan-
» tera d'une voix plaintive. Finissons.
» *Jérusalem renaît plus brillante et plus*
» *belle.* Plus belle que qui? Tout com-
» paratif exige un *que*, qui amène la
» comparaison. Ici le sens n'est pas ter-
» miné; et Racine eût dit en prose :
» *Plus brillante et plus belle qu'elle ne*
» *le fut jamais*, ce qui ne serait pas de
» la prose admirable. Racine n'eût pas
» répété en prose le mot *brillante* dans
» cinq demi-lignes; il n'eût pas mis au
» pluriel le mot *clartés*, qui doit être
» au singulier ».

Je ne savais trop que répondre, et, pour me tirer d'embarras, je me rejetai sur les journalistes africains, s'il y en a.

« Il y en a, me dit mon homme; mais
» ils sont soumis à un tribunal qui juge
» leurs critiques, et qui les condamne

» à une réparation authentique envers » l'auteur qu'ils ont blessé par les traits » de l'envie et de la malignité. — Ce » tribunal-là doit avoir de l'occupation, » ou le métier de journaliste ne doit pas » valoir grand'chose en Afrique. — Aussi » n'est-il pas exercé, comme ici, par » des hommes de *génie*. Les journalis- » tes africains font un journal, parce » qu'ils ne peuvent faire autre chose. » Ainsi la modération qu'on leur im- » pose ne leur coûte rien. Comment » être insolent envers un auteur, quand » on se sent incapable d'écrire quatre » pages de son ouvrage? — Ces journa- » listes-là se rendent donc justice? — » Très-certainement. — C'est incroya- » ble. — Et pourquoi? — C'est que je » ne peux concevoir un homme sans » amour-propre. — Ils ont celui qu'ils » doivent avoir; mais ils se gardent bien » de confondre un amour-propre légi- » time avec la morgue, l'orgueil et l'im- » pertinence ».

Je rêvais à ce que je venais d'entendre, lorsqu'on passa au salon. Un cercle nombreux se forma autour de moi, et un éclat de rire général me tira de ma rêverie. « Vous êtes *mystifié* », me dit une jolie petite dame, plus franche ou plus maligne que les autres.

Un *mystificateur* est un homme sans profession, qui fait métier de dîner en ville, et d'amuser vingt personnes qui le connaissent, aux dépens de la vingt et unième, qui ne le connaît pas. Il débite toutes les sottises qui lui passent par la tête, et son talent consiste à conserver un sérieux imperturbable. On vit de cela à Paris, comme d'autre chose.

Je sentis quelque vanité de ce que, pour fixer mon attention, il avait fallu parler pendant deux heures de choses raisonnables, et je me retirai plus satisfait de moi, que la compagnie ne l'avait été de mon *mystificateur*.

CHAPITRE IV.

Un dîner chez de bonnes gens.

Et moi aussi j'aime les bonnes gens; mais ils ont leurs petits défauts, et souvent on les aperçoit trop tard.

Un bon homme, plein de cordialité et de franchise, et à qui j'ai remis, il y a huit jours, une lettre de recommandation, me rencontre au haut de la montagne Sainte-Geneviève. « C'est au-» jourd'hui le Mardi-Gras, et vous le » ferez avec nous. Je sais que vous n'ai-» mez ni les grands dîners, ni les dîners » de sept heures. Nous nous mettons à » table à quatre, et vous ne trouverez » que des mets simples offerts par un » bon cœur. Si vous me refusez, vous » me désobligerez beaucoup ».

En effet, comment refuser un homme

qui s'explique ainsi, et dont les yeux expriment déjà la peine que lui causera un refus? J'accepte, et la sérénité reparaît sur son front. J'entre chez lui ; madame me présente d'un air ouvert ses deux grosses joues; mademoiselle me salue avec un ton affectueux ; me voilà déjà à mon aise; on se met à table; on mange, on boit, on ne dit pas un mot pendant le premier service. Madame m'adresse enfin la parole.

« Encore cette aile de poulet, mon- » sieur. — Non, madame, je vous re- » mercie ». Et l'aile et une cuisse tombent sur mon assiette. « Monsieur, un peu » de ces épinards. — Non, madame, je » vous remercie ». Et je suis forcé de laisser aller la cuiller, à peine de me colorer les doigts. « Monsieur laisse tout » ce qu'on lui sert. Louison, vos épi- » nards sont détestables. Où prenez-vous » donc votre crême »? Et madame m'envoie une livre et demie d'une *charlotte* qui a fort bonne mine.

Pendant ce dialogue, monsieur me verse du Bordeaux, du Frontignan, du muscat. Je bois pour ne pas refuser tout le monde; je mange la *charlotte*, pour mettre fin aux importunités de madame, et à peine ai-je avalé le dernier morceau, que je me sens suffoqué.

« La *charlotte* est pesante, monsieur; » un doigt de vin pour la faire couler ». J'éprouve le besoin de délayer; je bois, je bois, et en posant mon verre, je trouve devant moi une ample provision de macarons, de massepains, qui font, dit-on, trouver le vin délicieux. On voit que j'en ai jusqu'à la gorge, et on n'a pas de pitié de moi. J'aimerais autant subir la question ordinaire et extraordinaire.

Pour m'achever, on veut me faire chanter au dessert. Je ne peux ni parler, ni souffler. Je me défends; on insiste. On loue en moi un talent que je n'ai jamais eu. On oppose à ma résistance la complaisance de madame celle-ci, de

mademoiselle celle-là, qui ne se font jamais prier. J'invite une de ces dames à acquitter ma dette; la dame commence aussitôt une romance. Elle tient beaucoup à ce genre-là, et elle a cinquante ans. Elle roule des yeux un peu échauffés; elle croit ses accens très-tendres; moi je les trouve très-aigres, tremblotàns, et quelquefois faux. « Oh, monsieur, nous ne vous tenons pas quitte.
» Vous nous avez procuré le plaisir d'entendre madame; nous vous en remercions, mais vous chanterez ». Il y a de quoi se donner au diable.

Je chante, aux risques et périls de mes voisines. J'arrive péniblement à la fin de mon dernier couplet, et je me promets bien d'éviter les dìners de bonnes gens.

Vis-à-vis de moi était placé un monsieur très-communicatif. Il parlait toujours; il parlait de tout; il déraisonnait souvent; mais comme il avait la réputation d'ètre très-plaisant, on riait de tout

ce qu'il disait; on riait même avant qu'il parlât. J'ouvrais les yeux et les oreilles; je cherchais un sens à tout cela; je n'en trouvais point, et je m'efforçais de rire pour ne pas me singulariser.

Je m'étonnais, à part moi, qu'on eût fait chanter tout le monde, et qu'on n'eût excepté que la demoiselle de la maison. Je ne tardai pas à avoir le mot de l'énigme.

Il est une politesse naturelle à toutes les classes de la société; le vernis en est plus ou moins brillant, et c'est ce qui constitue essentiellement la différence d'un quartier à un autre. La dame de la maison sentait probablement qu'un étranger qui ne chante plus, n'a rien à dire à des convives qu'il ne connaît pas, et qu'un homme de province qui ne parle pas est bientôt jugé : il passe pour un sot. A ce premier objet de charité chrétienne, se joignait un but auquel madame me conduisit avec assez d'adresse. Elle commença par me faire

quelques questions sur ma petite ville. « *L'endroit* est-il beau, monsieur? — » Je le croyais, madame, avant d'avoir » vu la capitale. — Les dames y sont-elles » aimables? — On les oublie, mesda- » mes, quand on est auprès de vous ». Bien répondu, pour un provincial, semble me dire un sourire général d'approbation.

« Cultive-t-on les arts dans votre » *endroit*, monsieur? — Peu, madame. » — Il n'y a peut-être pas de maîtres? » — Pardonnez-moi, madame; l'orga- » niste de la paroisse montre le serpent » aux chantres, le violon aux jeunes » gens, et la musique vocale aux de- » moiselles. — Il est difficile d'exceller » dans tous les genres. — Oh, madame! » il n'excelle en rien, ni nous non plus. » — Nous avons ici des maîtres par- » faits ». En disant ces mots, madame s'inclina, d'un air de bienveillance, vers un jeune homme assis au bout de la table. « Monsieur est le maître de

» chant de ma fille, et on veut bien » croire que depuis quelque temps elle » a fait des progrès sensibles. La nature, » reprend le *professeur*, avait tout fait » pour mademoiselle; je n'ai eu que des » conseils à lui donner ». L'organiste de mon *endroit* n'aurait pas mieux répondu.

La musique continue d'être l'objet de la conversation. L'un vante la voix de la demoiselle, l'autre sa méthode; peu d'actrices de l'Opéra ont ce timbre, cette netteté, ce goût, cette précision. « Vous êtes bien bons, répétait sans » cesse la maman. Allons, allons, il y a » du vrai dans tout cela, reprenait le » papa, en souriant avec complaisance.

» Monsieur, vint me dire à l'oreille le » plaisant, vous ne pouvez vous dispen- » ser de prier mademoiselle de se faire » entendre ». Bon, dis-je en moi-même, on a gardé la demoiselle pour me dédommager de la romance et des mauvaises chansons bachiques. J'entendrai sans doute ici quelque chose de gai,

d'aimable, de dansant, qui me mettra en belle humeur. Imbécile que je suis! je présente modestement ma requête.

« Monsieur, ma fille ne chante qu'ac-
» compagnée. — Maman, je suis très-
» enrhumée. — Cela est vrai, ma fille;
» mais monsieur te saura plus gré de ta
» complaisance. — Mais, papa........ —
» Monsieur jugera de ce qu'est ta voix,
» lorsqu'elle a toute son étendue. —
» Mais, papa..... — Fais cela pour moi,
» ma fille, je t'en prie ».

A l'instant madame recule son fauteuil. Je lui présente la main; on passe dans sa chambre à coucher, qui ressemble un peu à un salon, quand les rideaux de l'alcove sont tirés. Madame tire sa fille à part, et lui parle d'un air et d'un ton très-sérieux. Le papa se joint à elles, et la conversation paraît devenir plus imposante. On met de part et d'autre la même importance à ce qu'on dit, à ce qu'on répond. La jeune personne semble vouloir s'excuser..... Ah, mon

mon Dieu! aurait-elle fait quelque étourderie? On lui propose peut-être un mariage qui lui déplaît.

Elle paraît poussée à bout ; elle hausse le ton. « Tu sais bien, maman, que » ce morceau-là n'est pas à ma voix. — » Vous me désobligerez beaucoup, ma » fille, si vous ne le chantez pas ». Ah ! il s'agit du choix d'un morceau.

« Nous y voilà encore pris. — Vous » deviez le prévoir. — M. Belval nous » fait payer ses dîners un peu cher. — Il » aime à entendre sa fille, et il s'ima- » gine que tout le monde partage son » plaisir. — Il n'a que ce travers-là ; » il faut le lui passer. Allons, mon ami, » exécutons-nous ». Les deux interlocuteurs ne se doutaient pas que je fusse derrière eux.

Le plus morose de ces messieurs change tout-à-coup de physionomie. Il prend un air riant, et de la manière la plus aimable il propose à la demoiselle de la conduire au piano. Elle se dé-

fend ; il prie, il presse ; il sera trop heureux d'entendre ces sons enchanteurs. Mademoiselle se rend.

J'écoute. Mademoiselle n'est pas enrhumée du tout, et elle a en effet une voix superbe ; mais je ne distingue pas une parole. Il est peut-être d'usage à Paris de s'en passer quand on chante..... Diable ! cet air est bien triste, il est bien long !... Ah ! il va jusqu'au *re* d'en haut, et il faut que la voix de mademoiselle se déploie : on la comble d'éloges et d'applaudissemens.

« Ma fille, encore un morceau de *Di-*
» *don*. — Mais, papa..... — Ma fille, je
» t'en prie ». Et la demoiselle commence.

Je suis bien sûr, par exemple, qu'il y a des paroles dans l'opéra de *Didon* : je l'ai vu jouer dans la plus belle grange de mon *endroit*. A la vérité, on avait coupé le rôle d'Enée, parce que la troupe n'était pas complète ; mais enfin *Didon* parlait en chantant.

« *Didon* ne parle pas à Paris ; c'est

» singulier. J'avais toujours cru que la
» musique ne devait servir qu'à faire
» valoir des paroles : une chanson ba-
» chique, sans paroles, ne serait pas
» d'un grand effet. — Hé! il y a des pa-
» roles, monsieur; mais il est du bon
» genre de ne pas articuler ».

Didon m'ennuie aujourd'hui, et j'ai des raison de la haïr depuis long-temps: elle m'a valu plus de deux cents coups d'étrivières au collége. Je m'étends, je bâille.... «Etouffez donc cela, monsieur.
» Si le père et la mère de la demoiselle
» vous voyaient, ils ne dormiraient pas
» de la nuit». Je reviens à moi; *j'avale mes bâillemens;* je promène ma vue sur l'assemblée, L'un bâille derrière son mouchoir, l'autre derrière une prise de tabac, et les applaudissemens recommencent avec fureur.

Après *Didon*, viennent *Dardanus* et *Ariane* pour achever ce pauvre Mardi-Gras. Je ne pouvais plus résister à l'ennui qui m'accablait. La jeune personne,

elle-même, paraissait confuse de l'opiniâtre tenacité à laquelle on la contraignait. Je m'évadai, pendant qu'elle se préparait, avec de l'eau sucrée, à faire de nouveaux efforts.

En regagnant mon hôtel garni, je riais de cette petite conspiration de famille. Et j'avais bien voulu croire que madame, en me parlant *musique*, n'avait pensé qu'à me faire briller !

J'ai ouï dire à ma mère qu'il y a dans ce monde bien des choses dont il faut se garder. J'ajoute à la longue liste qu'elle ma laissée : défiez-vous *des dîners des bonnes gens et des talens de la demoiselle de la maison.*

CHAPITRE V.

Les Gobe-Mouches.

On appelle *gobe-mouches*, à Paris, des gens qui s'occupent de tout, excepté de leurs affaires; qui attachent de l'importance à tout, et qu'une niaiserie arrête pendant une demi-journée.

Il y a des *gobe-mouches* de toutes les classes et de tous les âges, depuis celui qui regarde filer sur la rivière un train de bois, un chien qui se noie, jusqu'à celui qui va à la messe de la cour, et qui ne pense pendant huit jours qu'à trouver la signification d'un coup-d'œil que, par hasard, le souverain a laissé tomber sur lui.

Je n'avais aucune idée de ces messieurs-là, et j'étais sorti, uniquement pour sortir, pour marcher, pour regarder......... quoi ? Je n'en savais rien.

J'étais déjà, sans le savoir, un peu *gobe-mouche* moi-même.

Je m'arrête en face de la grille du Palais de la Justice, près de deux hommes qui parlaient trop haut pour qu'il y eût de l'indiscrétion à écouter, et avec assez de chaleur pour piquer ma curiosité.

« Vous êtes huissier audiencier ? —
» Oui, monsieur. — Vous devez savoir
» ce qu'on fera aujourd'hui au Palais.
» — Oh, aujourd'hui toutes les causes
» sont intéressantes. — En vérité ? —
» Les meilleurs avocats plaideront. —
» Diable ! — Et ils seront courts. —
» Tant pis. — Pourquoi tant pis ? —
» C'est qu'il faut nécessairement que je
» passe trois heures ici. — Vous êtes
» donc jurisconsulte ? — Non. — Et que
» faites-vous à l'audience ? — J'écoute.
» — Et vous comprenez ? — Pas tou-
» jours. — Et quand vous n'entendez-
» pas ? — Je reste. J'ai tous les jours
» trois heures à passer ici ».

Ce monsieur-là porte un habit *habillé*, fait en 1763 ; vingt à trente cheveux sont enfermés dans un *crapaud;* il a un chapeau à trois cornes; celle de devant est courte et évasée, et la forme, très-applatie, s'élève cependant de deux doigts au-dessus des bords. Il porte à la main une longue canne à *bec de corbin*, des gants qui ont été blancs, et sa figure exprime la parfaite impassibilité de son âme.

Ma foi, je vais suivre cet homme-là. Qu'importe que je me promène dans la grande salle ou ailleurs ? Mon homme voit passer quelques juges, quelques avocats, quelques avoués. Il se glisse parmi eux, il entre avec eux; il cherche une place sur les banquettes de l'intérieur de l'enceinte; il n'en trouve pas. Il regarde l'huissier de service; l'huissier de service se souvient de l'avoir vu, il ne sait où. Il le prend pour un plaideur, pour un juré, pour un témoin, n'importe pour quoi. Il fait serrer les

rangs; mon homme s'assied, et moi aussi.

« Quelle cause va-t-on appeler? dit-» il à sa voisine. — Je ne sais pas, mon-» sieur. — La chose vous est donc in-» différente? — Oui, monsieur. — Ah, » madame a, comme moi, trois heures » à passer ici? — Oui, monsieur ».

La plaidoirie commence. Il est question d'un chien, qui a poursuivi un chat; le chat s'est réfugié dans la boutique d'un faïencier; il a sauté sur les rayons; il en a fait tomber des piles d'assiettes, des carafes, des cristaux, et le chien, outré de ne pouvoir joindre le chat, qui va toujours grimpant et cassant, a mordu à la jambe le faïencier, qui voulait le chasser à coups de bâton.

L'avocat du plaignant prouve que le maître du chien doit payer le chirurgien, et la maîtresse du chat, la faïence et les cristaux. L'avocat adverse prouve qu'un rat sorti de chez la voisine, a provoqué le chat; que, par la force

d'un instinct naturel et par conséquent insurmontable, le chien s'est mis aux trousses du chat, qui était à celles du rat, et il conclut à ce que la dame de chez qui le rat s'est échappé, soit condamnée aux frais. L'avocat de la dame prouve que sa partie n'a rien négligé pour le maintien de la tranquillité, puisqu'elle a pris de la mort aux rats chez son apothicaire, et il conclut à ce que l'apothicaire, qui a vendu une drogue usée, éventée, sans vertu aucune, ainsi qu'il arrive souvent, soit condamné aux dépens. L'avocat de l'apothicaire prend à partie le droguiste en gros. L'avocat du droguiste interpelle Noé, que rien n'obligeait à recevoir dans l'arche des rats, des souris, des cousins, des moustiques, des maringouins, etc, etc, etc.

Ces avocats, qui, de la boutique d'un faïencier de la place Maubert, étaient remontés au déluge, m'amusaient singulrièement........ Mon homme tire sa

montre: « Les trois heures sont écou-» lées, dit-il ». Il se lève, et je cède à l'envie de savoir où il va promener son apathie et sa nullité. Je sors après lui.

Il traverse le Pont-au-Change, suit le quai de l'École, prend la colonnade du Louvre, et entre sur la place du Carrousel. « Rangez-vous, rangez-vous, » disait-il. Cette ligne est réservée aux » grenadiers à cheval; celle-ci à l'artil-» lerie légère; celle-là aux chasseurs à » pied. Hé, rangez-vous, vous-même, » lui dit un soldat, qui avait le fusil sur » l'épaule, et qui ne paraissait pas très-» poli. — Monsieur le soldat, je suis » un habitué aux revues. — Et moi je » suis factionnaire. — J'aime beaucoup » à voir des évolutions militaires. — Et » moi à exécuter ma consigne. Rangez-» vous donc, sacrebleu ».

Mon homme recule de quarante pas. « Il est bien extraordinaire, me dit-il, » qu'on traite ainsi un amateur. Qu'en » pensez-vous, monsieur? — Qu'on ne

» juge pas du mérite sur la mine. —
» Vous connaissez les hommes et je vous
» estime. Venez avec moi; il n'est que
» midi, et j'ai plus de temps qu'il n'en
» faut, pour vous convaincre de la con-
» sidération dont je jouis ailleurs».

Nous prenons la rue Saint-Nicaise, pour nous tirer de la foule des gobe-mouches nos confrères. « Un moment,
» un moment, me dit mon guide. Vous
» ne voyez donc pas ce qui se passe là-
» haut » ?

Encore un chat, car vous saurez que les chats ont le privilége d'occuper les gobe-mouches; un chat était placé sur un toit, les griffes et le museau tournés vers une lucarne, d'où le menaçait un chien aboyant et trépignant de colère.
» Voyons, me dit mon homme, ce que
» ceci deviendra. — Hé, que vous im-
» porte? — Monsieur, un observateur
» tire parti de tout, et je vous dirai
» dans un moment quel est l'âge du
» chien. — Comment cela? — Si le chien

» est vieux, il se bornera à des démons-
» trations antipathiques ; s'il est jeune,
» la chaleur et la force du sang l'em-
» porteront sur l'éloignement naturel
» qu'ont ces animaux pour les toits ».
A peine avait-il fini de parler qu'un serin s'échappe d'une croisée voisine, et vient se poser entre le chat et le chien. Une femme en grand deuil paraît à la fenêtre ; elle jette les hauts cris ; elle sanglotte, elle se désespère ; elle est prête à se précipiter. « Ho, l'indigne !
» nous dit une fruitière, qui tenait sa
» boutique dans la rue ; il y a huit jours,
» elle a enterré son mari, et ne lui a
» pas donné une larme ». Mon compagnon commençait une dissertation sur les raisons que peut avoir une femme de préférer un serin à un mari, lorsque le chat saute sur le serin, et le chien sur la couverture. Le chat, effrayé des mouvemens du chien, fait un bond de côté et retombe à faux ; il perd l'équilibre ; le chien croit le tenir, et le serin,

le chat et le chien roulent le long du toit, et tombent dans la rue. Le chien renverse l'étal de la fruitière, le chat s'accroche aux épaules de mon compagnon, et lui déchire son col et son *crapaud*; le serin rentre chez sa maîtresse, qui referme sa croisée avec des marques de la joie la plus vive. La fruitière jure et menace; mon camarade rajuste son col, et me prie d'arranger un peu son *crapaud*. « Je vous assure me dit-il » du ton le plus calme, que ce chien-là » n'a pas plus de trois ans ».

Nous passons avec peine à travers deux cents personnes, qui s'étaient rassemblées en un instant, et nous allions sortir de la rue Saint-Nicaise, quand mon guide fut arrêté par un autre genre de spectacle. C'était une femme qui battait son mari. Il était ivre et voulait retourner au cabaret. «Remarquez bien me » dit mon compagnon, que, même dans » l'état d'ivresse, cet homme conserve le » sentiment de sa force; il rit des talo-

» ches que lui applique sa femme. Voyez » au contraire combien la femme abuse » de ses avantages. Je trouve ici un ta- » bleau en petit de la société humaine. » La véritable puissance tolère ce qui ne » la menace pas trop directement, et le » faible est presque toujours cruel, quand » il peut l'être avec impunité : il a à se » venger de tant de privations, de mar- » ques de soumission, d'obéissance pas- » sive » !...... Pendant ce beau discours notre ivrogne marchait vers le cabaret, sa femme frappait, et de manière que le mari, fatigué, exaspéré, la prend sous son bras, et lui donne quelques tapes sur le derrière des jupons, qui se trouve devant lui. Les yeux et les mains de la femme, qui sont sur le dos du mari, agissent en même temps. Elle saisit une paire de ciseaux, pendant à sa ceinture, et coupe celle du pantalon. Le pantalon tombe sur les jarrets du malheureux : Oh, le vilain ! s'écrient à-la-fois toutes les femmes, et en effet le monsieur était

plus digne de pitié que d'envie. Les huées se dirigent contre lui ; pour échapper à ce charivari, il est obligé de lâcher sa femme et de tenir sa culotte à deux mains, et la femme, en relevant son bonnet, tombé dans le ruisseau, disait avec le genre de dignité qui lui est propre : « On a raison de dire que ce que » femme veut, Dieu le veut. Tu n'iras » pas au cabaret aujourd'hui ».

Après bien des efforts, nous parvenons encore à nous tirer de la foule, et nous entrons aux Tuilleries. Nous marchons vers un grouppe, qui s'étend circulairement dans une contre-allée. On nous aperçoit. Un monsieur, haut comme un échalas, et gros comme un muids, se détache et vient au-devant de nous. Son triple menton joue sur sa poitrine, et ses courtes jambes ploient sous le poids de son corps. « Hé, arrivez-donc, monsieur Michaud. On traite ici des questions importantes, sur lesquelles on » discute depuis ce matin. Venez prononcer ».

M. Michaud se redresse, et s'approche d'un air d'importance. « Voyons mes-
» sieurs, de quoi s'agit-il ? — M. Dupont
» soutient qu'il fait chaud, et M. Julien
» qu'il fait froid. Il ne fait ni chaud, ni
» froid, répond M. Michaud. — Mais
» cela n'est pas possible. — Comme il
» est vrai que lorsque je me place sur le
» seuil d'une porte, je ne suis ni dedans
» ni dehors. - Bravo, bravo, M. Michaud !
» que pensez-vous de cet hiver-ci ? Nos-
» tradamus assure, dans sa millième cen-
» turie, que nous aurons cette année des
» cerises au mois d'avril et des pêches
» au mois de mai. — Il est au moins cer-
» tain, messieurs, que si nous n'en avons
» pas alors, nous en aurons plus tard.
» — Bravo, bravo, M. Michaud. Depuis
» une heure il s'est élevé un brouillard.
» — Je le vois bien, messieurs. — M. La-
» mothe croit qu'il pleut ; M. Jourdain
» croit qu'il ne pleut pas. Qu'en pensez-
» vous, M. Michaud ? — Messieurs, il
» pleut ou il ne pleut pas ; cette vérité

» est incontestable. Il ne pleut pas, donc » il pleut. — Bravo, bravo, M. Michaud».

M. Michaud me regarde d'un air qui veut dire : Ne suis-je pas un petit Salomon ? Je reçois le prix de ma sagesse dans les marques de déférence dont vous me voyez comblé.

Nous passons plus loin ; nous rencontrons un autre grouppe. Celui-ci est composé de septuagénaires, d'octogénaires, qui n'ont plus de la vie que l'espoir du lendemain, et qui citent à tous propos des centenaires, pour se persuader qu'ils le deviendront à leur tour. Ils voudraient se lever, pour saluer M. Michaud ; ils se bornent à une simple inclination de tête. M. Michaud s'assied au milieu du cercle. « L'espèce humaine, » M. Michaud, a bien dégénéré. — Pas » tant, messieurs, pas tant. — Les jeu» nes gens d'aujourd'hui sont loin d'ê» tre ce que nous avons été. — Le » croyez - vous, messieurs ? — Et les » femmes n'ont plus de sensibilité. —

» Cela pourrait bien être, car elles ré-
» pondent à peine aux choses flatteuses
» que je leur adresse. – Et nous ne con-
» cevons pas comment on fait encore
» des enfans à Paris. A propos de cela,
» est-il bien constant, M. Michaud, que
» Mathusalem ait vécu neuf cents ans ?
» — Oui, messieurs, car cela est impri-
» mé. Au reste, que vous importe ? vous
» êtes encore gais et robustes. — Hé,
» hé, M. Michaud ! — Et vous irez aussi
» loin que lui. — Hé, hé, M. Michaud !
» — J'en suis sûr. Vous avez, vous,
» monsieur, soixante-seize ans, et vous
» faites tous les jours le tour des Tuile-
» ries. — Oui, avec deux bras. — Vous
» en avez, vous, monsieur, soixante-
» dix-neuf, et vous lisez sans lunettes.
» Je ne vois rien d'étonnant à cela,
» m'écriai-je. Si ma grand'mère vivait
» encore, elle aurait cent vingt-six ans.
» — En vérité, monsieur !

» Ah, me dit M. Michaud, je vois là-
» bas les cordons-bleus, les soutiens,

les aigles de l'ordre. — De quel ordre, » M. Michaud? — Des gobe-mouches, » monsieur. — Il existe un ordre des » gobe-mouches ! — Et j'ai l'honneur » d'en être le grand-maître. Venez, venez, monsieur; c'est ici que vous entendrez des raisonnemens d'une profondeur que vous admirerez, des conceptions d'une force !..... — Allons, allons, M. Michaud, vous devez à tous » vos sujets une portion égale de vos » soins et de votre affection ».

Je marche sur les pas de M. Michaud. « Voyez, me dit-il, cet homme, qui trace » sur le sable, avec le bout de sa canne, » la situation des lieux et la marche des » armées; il a un mérite transcendant: » c'est lui qui me supplée dans les grandes occasions. Remarquez la respectueuse attention avec laquelle on l'écoute ». Nous approchons.

L'attention de ces messieurs est en effet si profonde, qu'ils ne s'aperçoivent pas que M. Michaud est auprès d'eux.

« Mes amis, leur disait le suppléant, il
» est évident que le grand Mogol a dé-
» claré la guerre aux Groënlandois. —
» Mais la chose n'est pas impossible. —
» Elle est même vraisemblable. — Il y a
» peut-être, entre ces puissances, des
» contestations sur la pêche de la ba-
» leine ? — C'est cela, messieurs, c'est
» cela. Les dames de l'empire du Mogol
» viennent d'adopter les corps baleinés,
» et le grand Mogol veut des baleines.
» — Et les Groëenlandois lui en refu-
» sent? — Mais ils vont être châtiés. Le
» grand Mogol a déjà embarqué douze
» cent mille hommes sur trois cents vais-
» seaux de transport. — Diable ! — La
» flotte a passé à dix lieues au large de
» l'île de Corse, dont les habitans lui
» ont paru fort affables. — On assure
» qu'il lui faudra trois semaines pour dé-
» bouquer du détroit de *Le Maire*. —
» Tant mieux, tant mieux ; qui va *piano*,
» va *sano*. --Et qui va *sano*, va *longtano*.
» Messieurs, messieurs, dit M. Mi-

» chaud, j'admire votre pénétration et » votre sagacité; mais je vous invite à » lever la séance, et à vous répandre » dans les cafés. De quoi parlerons-nous » demain, si nous n'apprenons pas de » nouvelles aujourd'hui » ?

Le grand-maître a ordonné, et le groupe se divise et se disperse; M. Michaud me conduit au café de la Régence. Il s'assied, et appuie ses deux mains sur le bec à corbin de sa canne; il appuie son menton sur ses deux mains; il se recueille, il prête l'oreille.... « Pas de nou» velles! s'écrie-t-il avec amertume; pas » la moindre anecdocte! — M. Michaud, » ma correspondance est très-étendue, » et j'oubliais de vous dire que j'ai re» çu mon courrier ce matin. — A la » bonne heure. Parlez, monsieur... parlez » donc ».

Je tire une lettre de ma poche. « Le » mont Vésuve vient de s'élancer dans » le mont Etna. Cet événement a gonflé » la Sicile au point qu'elle a crevé sur

» ses flancs, et s'est délayée dans la mer.
» — Monsieur, voilà de quoi occuper furieusement les naturalistes. — La reine de Taïti vient d'épouser le grand Lama. — Monsieur, voilà de quoi occuper furieusement les politiques. Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt! j'aurais chargé nos messieurs de colporter ces nouvelles dans tout Paris. Quel malheur, si nous étions prévenus! Je vous dois cependant de la reconnaissance, et je vais vous en donner une marque éclatante ».

Il tire un papier de sa poche et me le présente. « Qu'est-ce que cela, M. Michaud? — C'est un diplôme de gobe-mouche. Il n'y manque que le nom du récipiendaire; vous y mettrez le vôtre, et ce sera une affaire finie. — Ah, monsieur, que de prérogatives! — Lisez, monsieur, lisez ».

J'ai le droit de m'insinuer partout; de tout regarder, de tout écouter, sans rien voir et sans rien entendre; de juger les

ouvrages nouveaux, une pièce nouvelle d'après les journaux. Je peux faire sortir des armées de dessous la terre, les diriger à mon gré; les faire combattre sans armes, subsister sans vivres; les caserner dans une ruche; emmagasiner des boulets rouges; fabriquer de la poudre avec de la neige séchée au four, et par l'effet immédiat de ma seule volonté, tout créer, tout détruire, sans m'embarrasser de choquer le bon sens, de contredire l'évidence, et de soumettre mes idées aux froids calculs du raisonnement, dont je suis dispensé pour le présent et l'avenir.

« Ne pourrai-je pas, monsieur, faire
» admettre dans l'ordre quelques dames
» de mes amies? — Elles n'y seront pas
» isolées, monsieur; nous avons déjà
» beaucoup de dames, et de classes très-
» distinguées. — En effet, M. Michaud,
» celle qui se croit des charmes qu'elle
» n'a pas est gobe-mouchette. Celle qui
» parle toujours, uniquement pour par-

» ler, et qui croit qu'on l'écoute, gobe-
» mouchette. La prude qui s'imagine
» qu'on croit à sa vertu, gobe-mouchette.
» Celle qui croit les hommes sincères,
» gobe-mouchette. La vieille qui épouse
» un jeune homme et qui compte sur
» son cœur, gobe-mouchette. Celle qui
» prend des éloges exagérés pour de
» simples vérités, gobe-mouchette. Celle
» qui prend son mari pour un sot, par-
» ce qu'il a intérêt à fermer les yeux,
» gobe-mouchette Celle qui écrit, et qui
» sur la foi de quelques journaux croit
» arriver à la postérité, gobe-mouchette.
» Celle qui emprunte d'un homme aima-
» ble, et qui s'imagine ne pas payer d'in-
» térêts, gobe-mouchette, etc, etc.

» D'après cela, M. Michaud, tout, à
» peu d'exceptions près, est dans ce
» monde gobe-mouche, ou gobe-mou-
» chette. Je ne le suis pas mal, moi, qui
» vous ai suivi et écouté pendant toute
» une journée ».

CHAPITRE VI.

Le Magnétisme.

Le chapitre des gobe-mouches conduit naturellement à celui-ci. Il existe cependant entre l'un et l'autre une différence remarquable, c'est que l'équité ne permet ici aucun écart de l'imagination, et que les moindre détails doivent être de la plus exacte vérité.

Je me suis trouvé, il y a un mois, avec un jeune homme qui a de l'esprit, et qui par conséquent doit être peu susceptible de prévention. Il avait la surveille assisté aux opérations d'un disciple de Mesmer, et il en était émerveillé. Il en parlait avec une chaleur qui annonçait une persuasion intime, et entre autres choses, il racontait qu'un ami, qui l'avait accompagné, s'était bien

et duement endormi; qu'il avait dit, pendant le sommeil, certaines choses propres à donner des inquiétudes à une jeune dame qui se trouvait là, et que l'opérateur, jaloux de maintenir la paix des ménages, s'était hâté de réveiller le causeur.

Je me suis bien gardé de nier l'existence du magnétisme, par la seule raison que je ne le conçois pas. J'ai proposé à mon jeune homme quelques doutes auxquels il a répondu d'une manière qui m'a paru assez satisfaisante, et il m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant que moyennant la modique rétribution de trois francs, je pourrais tout voir et tout entendre.

Parbleu, me disais je, loin de croire Galilée, on l'a persécuté pour avoir trouvé les antipodes et le mouvement de la terre; Christophe Colomb a offert en vain un nouvel hémisphère à plusieurs souverains qui n'ont pas daigné l'écouter, et qui s'en sont amèrement repentis

plus tard. Voyons par nous-mêmes, et tâchons de nous faire une opinion raisonnée et raisonnable du magnétisme.

J'avais la tête pleine des choses prodigieuses que m'avait racontées mon jeune homme, et je suis allé parler magnétisme dans une maison où la curiosité de deux messieurs a été tellement stimulée, qu'ils ont manifesté le desir de m'accompagner. Le jour, l'heure sont fixés; le moment arrive; nous partons.

Nous arrivons dans une maison très-écartée, mais où rien n'annonce la présence des esprits infernaux, ce qui ne laisse pas d'être rassurant. Nous entrons dans une anti-chambre bien chauffée, bien éclairée, où une femme, qui est loin d'être effrayante, reçoit nos petits écus d'un air fort affable. Elle nous fait passer dans un salon très-décemment meublé, et qu'ornaient déjà quelques dames très-bien mises, dont quelques-unes auraient pu se passer de toilette.

Vous sentez que nos yeux et notre

attention se sont d'abord portés sur l'homme qui opère des miracles à volonté. Il a quarante ou quarante-cinq ans; il est grand, bien fait, et un teint très-basané ne nuit pas du tout à des traits beaux et réguliers, et à un jeu de physionomie qui annonce une imagination fort active.

Décidés à observer tout avec le plus grand soin, nous étions assis près du fauteuil où se placent les adeptes. Le Mesmer du jour vient nous prier, fort poliment, de nous en éloigner un peu, parce que s'il nous arrivait, disait-il, d'y toucher lorsqu'il serait occupé, nous donnerions infailliblement des convulsions au somnambule. Or, comme nous sommes incapables de donner volontairement des convulsions à personne, nous nous sommes reculés, mais nous avons profité du moment pour demander à l'homme aux miracles, s'il croyait pouvoir nous faire entrer dans l'état de somnambulisme. Il me fait lever, m'enjoint

de fermer les yeux, me pose une main sur la tête, m'examine un moment, et me dit que je ne dormirai pas. Il fait subir à mes deux compagnons le même examen préparatoire, et il leur répond de les endormir tous deux. Il passe, et nous causons, en attendant le moment désiré.

Je suis très-frileux, ce qui prouve seulement que la nature a bien fait de ne pas me procréer en Sibérie, et un monsieur et une dame, qui probablement ne s'occupaient que d'eux, tournaient le dos au public, ce qui n'est pas très-poli; mais ce qu'il y avait de pis, ils garnissaient à eux deux tout le devant de la cheminée, ce qui m'a déterminé à m'aller chauffer à l'antichambre.

On a vu, dit-on, des rois épouser des bergères; il n'est donc pas étonnant que moi, particulier obscur, j'aie cherché à lier conversation avec la receveuse de petits écus. Je lui ai adressé quelques questions sur le magnétisme, et elle m'a

répondu d'un ton très-solennel ce que vous allez lire.

« Monsieur, des gens mal intention-
» nés font courir le bruit qu'il y a ici
» des compères et des commères. Ce que
» je puis vous assurer, c'est que le magné-
» tisme existe, car bien que je sois loin
» d'avoir le talent de celui qui va opérer
» devant vous, j'ai fait des somnambu-
» les. » Le moyen de douter, après cela !

Cependant le salon s'emplissait; l'assemblée était brillante ; on m'annonce qu'on va commencer; je cours reprendre ma place.

La séance s'ouvre par la lecture d'un très-long manuscrit qui traite du somnambulisme et de ses effets étonnans. J'avais déjà remarqué une jeune personne, coiffée en cheveux, placée entre deux dames qui ne lui disaient pas un mot, à qui elle semblait même inconnue, et il me paraissait assez singulier qu'une demoiselle de cet âge fût entièrement isolée dans un lieu ouvert au public.

C'est sur elle que le lecteur a produit son premier effet. Elle s'est endormie, pendant que nous écoutions une dissertation vague, diffuse, obscure, et qui ressemblait assez à du galimathias. J'aurais peut-être dormi aussi, si je ne m'étais souvenu que le docteur m'avait jugé *inendormable*, et si je n'avais senti combien il peut être dangereux de donner un démenti à un être qui commande à la nature.

Voilà ce que j'ai retenu de la soporifique lecture :

Il existe incontestablement des animaux qui exercent sur d'autres une influence maligne; ainsi le rossignol qui regarde un crapaud, placé au pied de l'arbre sur lequel il est perché, est obligé de se jeter dans sa gueule. Le crapaud qui regarde une vipère, ne peut se dispenser de se faire avaler par elle, et l'homme qui regarde un aspic, dans le pays des aspics, meurt aussitôt. Ces faits étant bien prouvés, n'en doit-on pas

conclure que l'homme a nécessairement la faculté d'exercer sur son semblable une influence salutaire? Ces effets merveilleux s'opèrent par le moyen du magnétisme. Or, qu'est-ce que le magnétisme? C'est un fluide qui échappe à la vue, et dont, par conséquent, personne ne peut nier l'existence. Tout l'univers est plein de ce fluide; il y a même des arbres magnétisés. On les connaît à la lumière douce et agréable à l'œil, dont ils sont environnés, et plus d'un malade, qui s'est reposé sous ces arbres, a éprouvé du soulagement. J'ai soixante-trois ans, et je n'en ai jamais vu; ce qui me console de cette privation, c'est que le grand homme qui nous parle de tout cela, avoue naïvement n'en avoir pas plus vu que moi.

Tel est, mon cher lecteur, le résumé d'une lecture qui a duré trois quarts d'heure.

Vous savez, bien certainement, que le somnambulisme donne la science uni-

verselle. Le somnambule parle comme un docteur de ce dont il n'a aucune idée quand il est éveillé ; il connaît parfaitement sa maladie et celles de ceux qui l'interrogent; il prescrit des remèdes certains; il indique même des herbes dont il n'a jamais su le nom, et qui, quelquefois, ne se trouvent pas dans le dictionnaire de botanique, parce qu'elles croissent au fond de l'Afrique, ce qui ne rend pas la recette communiquée d'une exécution très-facile.

Attention, s'il vous plaît; les prodiges vont s'opérer.

L'opérant fait un signe à la jeune personne isolée, dont je vous parlais tout à l'heure, et elle vient se placer dans le fameux fauteuil. Il lui adresse quelques mots insignifians, puis il lui ordonne de fermer les yeux; il se recule de trois à quatre pas, il élève le bras, et baissant la main, il lui dit d'une voix forte : *Dormez.*

Après quelques secondes vient cette

question : *Dormez-vous* ? La demoiselle paraît détacher ses lèvres avec peine, et répond d'une voix argentine : « *Oui, monsieur. — Êtes vous lucide ?*
» *— Non, monsieur. — Dormez-vous*
» *profondément ? — Non, Monsieur* ». Et à chaque réponse la demoiselle a fait quelques efforts pour articuler.

Il paraît qu'un somnambule doit dormir d'un sommeil profond, car le grand homme lève une seconde fois la main, et répète d'une voix de tonnerre : *Dormez.*

« *Dormez-vous profondément? - Oui,*
» *monsieur. — Vous paraissez agitée ?*
« *— Oui, monsieur* ». Ici l'homme aux miracles s'approche d'elle, lui pose les mains sur les épaules, s'éloigne à reculons, et crie : *Calme.*

« Êtes-vous calme? — Oui, monsieur.
» — Vous paraissez avoir la bouche des-
» séchée ? — Oui, monsieur. — Voulez-
» vous prendre un peu d'eau de can-
» nelle? Vous l'aimez, je crois? — Oui,

» monsieur ». Et le docteur lui verse, dans un verre, de l'eau qui nous paraît naturelle, mais qui est, dit-il, magnétisée, ce qui la rend susceptible de prendre tel goût que veut lui trouver le somnambule.

J'avoue qu'ici je me suis permis une observation qui peut-être paraîtra maligne, et que pourtant j'ai faite dans toute l'innocence de mon ame. La demoiselle a porté plusieurs fois le verre à sa bouche, et, comme de raison, elle a trouvé l'eau de cannelle excellente; mais à chaque fois qu'elle baissait le verre, elle le descendait en ligne très-perpendiculaire, ce qui m'a paru fort pour une personne endormie. Peut-être pense-t-on à tout, pendant qu'on est livré à ce genre de sommeil; et la demoiselle s'est probablement souvenue qu'elle avait une robe rose, que l'eau de cannelle pouvait gâter.

De prodige en prodige, on nous a amenés à celui-ci : « *Voulez-vous voir*

» *quelqu'un de votre connaissance ?* —
» *Oui, monsieur.* — *Votre maman, par*
» *exemple ?* — *Oui, monsieur. Eveillez-*
» *vous ; ouvrez les yeux ; regardez dans*
» *cette glace* ». Et ce qu'il y a d'étonnant, de prodigieux, d'inconcevable, c'est que la demoiselle, du fond de son fauteuil, a vu très-distinctement madame sa mère, dans une glace élevée, dont elle était éloignée de dix pas, et dont presque toute la largeur était masquée par une volumineuse pendule.

J'ai pensé qu'une demoiselle, qui a toujours sa mère aussi présente à son imagination, n'a pas besoin de l'avoir auprès d'elle pour se maintenir dans la ligne du devoir, et qu'elle peut aller partout seule impunément.

A cette jeune personne a succédé un officier de je ne sais quelle nation. Le désordre de sa toilette annonçait un commensal de la maison. En effet, à peine a-t-il été endormi, que le grand faiseur lui a demandé s'il avait pris le reste

de sa potion. « *Non monsieur. — Vou-* » *lez-vous le prendre? — Oui, mon-* » *sieur*». Et l'eau de cannelle, qui va se convertir en potion, est reproduite aussitôt. « *Quel goût lui trouvez-vous? —* » *Aucun goût désagréable; mais le breu-* » *vage est un peu épais. — Sans doute :* » *c'est le fond de la bouteille*». Et l'opérateur nous regarde d'un air qui veut dire : Hé bien! qu'en dites-vous? Il éveille son jeune homme, qui va demandant partout, avec une continuité qui pouvait avoir un motif particulier : « *Ne* » *m'a-t-il pas fait de mauvaises plai-* » *santeries, pendant que je dormais* »?

J'avoue, à ma honte peut-être, que je n'avais pas trouvé de fortes raisons de croire dans ce que j'avais vu jusqu'alors. Je touchais au moment où mon opinion pouvait se fixer. Un de mes deux compagnons s'était placé dans le fauteuil magique, et je me promettais bien, si celui-là dormait, d'être le propagateur du magnétisme.

La prudence s'allie fort bien avec les grandes qualités de l'ame. Aussi le premier soin du docteur a été de demander à mon compagnon s'il avait la foi, sans laquelle on ne peut être sauvé. D'après la réponse affirmative du néophyte, le grand faiseur procède à l'œuvre miraculeuse. Mon homme a les yeux fermés, et sa position est celle d'un disciple prêt à obéir au commandement du maître. Le mot *dormez* est lâché; la question *dormez-vous* est répétée, et mon homme ne répond pas. Le docteur lui soulève une main, et la laisse échapper; elle retombe morte sur le gros de la cuisse. « Dormirait-il, en effet »? dis-je à l'autre compagnon, qui était resté près de moi. Vraiment, je ne savais plus trop à quelle idée m'arrêter, lorsque notre magicien a répété le *dormez-vous*, auquel mon homme a répondu avec le ton argentin de la petite demoiselle: *Non, monsieur*, et le docteur, un peu piqué, l'a renvoyé à sa place.

Après lui, a paru un jeune homme qui n'a jamais pu, ou voulu dormir, mais qui est convenu qu'il sentait certains engourdissemens dans les membres, et quelque pesanteur sur les paupières. *Joignez les pieds*, lui dit l'opérateur; puis il recule de quelques pas, et crie de manière à faire vibrer le plafond : *Paralysé.* « *Vous ne pouvez pas remuer les jam-* » *bes, n'est-ce pas* » ? Et le jeune homme les lève toutes les deux. — *C'est singulier. Paralysé*, *paralysé*, *paralysé*, et ces diables de jambes remuent toujours.

Arrive un adulte également inaccessible au sommeil et à la paralysie. Il déclare même n'éprouver ni engourdissement ni pesanteur.

Enfin une demoiselle ou dame paraît sur la scène. Elle est jeune, bien faite, jolie peut-être, ce dont je doute un peu, parce que sa figure était cachée sous un vaste chapeau, et qu'elle ne laissait voir que le bout de son nez. Elle débute par

des éclats de rire qui paraissent déconcerter un peu le docteur. L'accès calmé, il revient aux manœuvres que je vous ai fait connaître. La demoiselle ou dame se montre rétive à ses ordres réitérés; elle retourne à sa place, en riant plus fort que jamais.

Fatigués, ennuyés de ne rien voir d'instructif, ou d'amusant, mes compagnons et moi nous nous sommes retirés, au grand scandale des prosélytes du grand homme; et nous nous sommes demandés si le magnétisme existe ou n'existe point. Il y aurait eu de la présomption à nous prononcer pour la négative; il aurait fallu la foi la plus robuste pour croire; ce dont nous sommes tombés d'accord, c'est que dans tous les temps on a levé des impôts sur la crédulité humaine, et que ce ne sont pas ceux qui rapportent le moins.

CHAPITRE VII.

Les Découvertes.

M'ARRÊTERAI-JE en si beau chemin ? n'ai-je plus rien à dire sur les gobe-mouches ? Il en est de tant de façons ! Ceux qui croient avoir fait une découverte, et ceux à qui ils le persuadent, ne sont-ils pas aussi de la grande famille ? Il faut cependant excepter le charlatan, qui attire à lui l'argent des dupes : celui-là n'est pas gobe-mouche; il en fait.

Au reste, presque tous les habitans de Paris visent à la célébrité, sans trop s'inquiéter si cette prétention est fondée. Les uns y parviennent par la gloire des armes, d'autres par ces vastes combinaisons qui changent le destin des empires. Ceux-ci, placés dans un cercle

étroit et obscur, cherchent à s'illustrer par les arts; ceux-là par des découvertes réelles ou imaginaires.

Et moi aussi je veux m'illustrer, me disait hier un homme, auteur de cent projets, dont aucun n'a réussi, et que les revers n'abattent pas. Sans dispositions pour la sculpture, la peinture, la poésie, les sciences exactes, j'espère cependant être parvenu à créer quelque chose.

Je sais que l'ingrate postérité oublie quelquefois le bienfait, et souvent le nom du bienfaiteur.

Ainsi, nous ne connaissons pas l'architecte qui bâtit l'arche, qu'évidemment Noé n'a pas construit seul, et à laquelle le genre humain doit sa conservation.

Nous ne connaissons pas l'architecte de la tour de Babel, auquel nous devons les langues grecque, latine, italienne, française, et sans lequel, ainsi que l'observe très-judicieusement M. Le

Prieur de la Montagne, tout l'univers parlerait bas-breton.

Nous ne connaissons pas le Chaldéen qui établit les premières bases de l'astronomie, et qui savait peut-être ce que c'est qu'une comète.

Nous ne connaissons pas l'inventeur des hiéroglyphes, dont chaque figure dit autant qu'un volume.

Nous ne connaissons pas celui qui apprit à nos ancêtres à substituer le pain de froment au gland bouilli.

Nous voyons Christophe Colomb découvrir un nouveau monde, et l'injuste postérité donner à ces vastes continens le nom d'Améric Vespuce, qui n'y a pas découvert un pouce de terrain.

Très-peu de héros savent le nom de l'inventeur de la poudre à canon. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des lecteurs ignorent celui de l'inventeur de l'imprimerie.

Ces réflexions, je le confesse, ne sont pas encourageantes.

J'observe cependant avec certaine satisfaction, que depuis deux cents ans environ, on a conservé avec soin le nom de ceux qui ont imaginé quelque chose de remarquable.

Ainsi, nous savons que l'inventeur des galiotes à bombes, se nommait *Renaud.*

Que celui qui conçut le plan de la superbe colonnade du Louvre, se nommait *Perrault.*

Que le feu *grégeois* fut retrouvé par *Dupré*, à l'époque la plus désastreuse du règne de Louis XV. Battu dans les quatre parties du monde, ce prince eut la générosité de rejeter cette arme terrible. Ce trait honorerait même un grand roi.

Ne parle-t-on pas encore de *lady Montague*, qui nous a apporté l'inoculation de Constantinople? Peut-être doit-elle une partie de sa célébrité à son rang, à son esprit sans prétention, à ses lettres charmantes, enfin à son sexe.

La découverte de la vaccine a fait oublier l'inoculation.

Ne sait-on pas que M. de Lauraguais chercha le moyen de faire des enfans sans femmes? Heureusement il ne réussit pas.

M. le maréchal de Saxe n'a-t-il pas travaillé à un bateau mécanique, qui, sans aucun secours des deux rives, devait faire remonter les fleuves les plus rapides aux bateaux les plus pesamment chargés? Il n'a pas mieux réussi que M. de Lauraguais.

Je regrette beaucoup de ne pas me rappeler le nom d'un homme qui annonça qu'il marcherait sur la Seine, et à qui les malveillans ont reproché, après le succès le plus complet, de ne pouvoir faire que quatorze lieues en quinze jours, comme s'il s'était engagé à disputer le prix de la course à la carpe et au brochet. Ne lui ont-ils pas fait un crime d'avoir porté à chacun de ses pieds une planche de douze pouces de largeur,

On a vu avec admiration un joli appartement chauffé à 30 degrés avec un poêle de carton, qui ne consommait, par jour, qu'un paquet d'allumettes. Ce poêle, enjolivé de gazes d'argent, de glaces et autres brillantes bagatelles, avait des tuyaux en cristal, ornés de guirlandes de fleurs, et il offrait à-la-fois un meuble utile, économique, et agréable à la vue.

On a couru, rue Saint-Jacques, admirer quelque chose de plus extraordinaire encore : un poêle chauffé avec de l'eau froide.

Mais l'envie, qui s'attache à tout, qui dénature tout, a persuadé au public que celui qui faisait de l'huile avec de l'oxide d'hydrogène, était un escroc.

Elle lui a persuadé que l'inventeur des poêles de carton chauffait ses appartemens par le moyen de foyers souterrains, dont les conduits de chaleur étaient masqués par de gros meubles et d'élégantes draperies.

L'envie

L'envie a cru découvrir que le savant qui chauffait ses poêles avec de l'eau froide, cachait dans le fond une caisse de tôle percée d'une quantité de trous à sa partie supérieure, et remplie de chaux vive; que la chaux vive mettait en ébullition l'eau qu'on versait dessus, et produisait cette chaleur douce qui étonnait les bonnes gens.

Enfin, le docteur Gall a paru. En touchant le crâne d'un homme, il sait positivement s'il est né pour l'amour, ou pour Bacchus, pour le trône ou pour Bicêtre, doctrine funeste, qui détruit celle du libre arbitre, *très-utile* à l'ordre social. En conséquence, on a invité le docteur Gall à cesser de nous prouver que nous suivons notre aveugle destinée, et à nous laisser dans les mains de la Providence, qui, très-certainement, veille sur nous depuis le règne d'Auguste.

En quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être, disait Fontenelle. Moi, j'ajoute, continua mon homme, que de

On a vu avec admiration un joli appartement chauffé à 30 degrés avec un poêle de carton, qui ne consommait, par jour, qu'un paquet d'allumettes. Ce poêle, enjolivé de gazes d'argent, de glaces et autres brillantes bagatelles, avait des tuyaux en cristal, ornés de guirlandes de fleurs, et il offrait à-la-fois un meuble utile, économique, et agréable à la vue.

On a couru, rue Saint-Jacques, admirer quelque chose de plus extraordinaire encore : un poêle chauffé avec de l'eau froide.

Mais l'envie, qui s'attache à tout, qui dénature tout, a persuadé au public que celui qui faisait de l'huile avec de l'oxide d'hydrogène, était un escroc.

Elle lui a persuadé que l'inventeur des poêles de carton chauffait ses appartemens par le moyen de foyers souterrains, dont les conduits de chaleur étaient masqués par de gros meubles et d'élégantes draperies.

L'envie a cru découvrir que le savant qui chauffait ses poêles avec de l'eau froide, cachait dans le fond une caisse de tôle percée d'une quantité de trous à sa partie supérieure, et remplie de chaux vive; que la chaux vive mettait en ébullition l'eau qu'on versait dessus, et produisait cette chaleur douce qui étonnait les bonnes gens.

Enfin, le docteur Gall a paru. En touchant le crâne d'un homme, il sait positivement s'il est né pour l'amour, ou pour Bacchus, pour le trône ou pour Bicêtre, doctrine funeste, qui détruit celle du libre arbitre, *très-utile* à l'ordre social. En conséquence, on a invité le docteur Gall à cesser de nous prouver que nous suivons notre aveugle destinée, et à nous laisser dans les mains de la Providence, qui, très-certainement, veille sur nous depuis le règne d'Auguste.

En quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être, disait Fontenelle. Moi, j'ajoute, continua mon homme, que de

quelque manière qu'on parle de nous, il est toujours flatteur de fixer l'attention.

En conséquence de ce principe, je me hâte de publier mon importante découverte. Je vous déclare avec modestie que je n'ai pas trouvé la transmutation des métaux, ni un principe nouveau de morale, ni même les moyens de déraciner un abus. J'ai trouvé, tout simplement, le moyen de faire diminuer de quatre cinquièmes le prix des laines, des draps et de la bonneterie. Je vois frissonner les fabricans de draps et les bonnetiers; mais je ne peux être retenu par aucune considération : le bien général doit prévaloir sur l'intérêt particulier.

Il est sans doute constant que depuis la chaumière jusqu'au palais, on voit une prodigieuse quantité de laine perdue pour les manufactures. Il existe dans tous les lits deux matelas au moins, qui, l'un dans l'autre, pèsent environ trente livres. Supposons à la France 24,000,000 d'habitans, et multiplions 24,000,000

par 60, poids égal à celui de deux matelas, et nous trouvons 1,440,000,000 de laine, qu'on peut, dès aujourd'hui, convertir en draps. « Mais, monsieur, vous » proscrivez donc les matelas ? — Je vais » plus loin, monsieur, je proscris les » sommiers et les lits de plumes. — Et » avec quoi les remplacez-vous ? — Ecou» tez, et prononcez.

» J'ai fait établir des sacs de peau de » veau, dont les coutures sont hermé» tiquement bouchées; j'en aurai inces» samment pour les lits de toutes lar» geurs. A un coin de chaque enveloppe » est une ouverture dans laquelle j'intro» duis un petit tube de fer, que j'ouvre » et ferme à volonté. A l'aide d'un souf» flet, je remplis mon *matelas-ballon*. » Veux-je un matelas frais, je remplis » le mien, les croisées ouvertes. Veux-je » un matelas chaud, je l'emplis auprès » d'un bon feu. Ainsi, plus de bassi» noires, qui souvent brûlent les draps, » et quelquefois incendient une maison.

» Remarquez, s'il vous plaît, mon-
» sieur, qu'en voyage j'établis mon lit
» au milieu d'un champ, dans une prai-
» rie, dans un bois, partout où je me
» promets une soirée agréable. Je le
» porte sous mon bras, et je le souffle
» où bon me semble. Pendant la jour-
» née, il me suffit de deux baguettes de
» bois pour le transformer en parasol
» ou en parapluie.

» Veux-je déménager? je fourre mon
» mobilier exigu dans mon *matelas-bal-*
» *lon*. Je le souffle, ensuite et je le pousse
» devant moi avec le bout de mon pied.
» S'use-t-il dans quelques-unes de ses
» parties? je trouve dans le reste douze
» ou quinze paires de tiges de bottes.

» Remarquez encore, monsieur, que
» l'envie elle-même ne pourra m'accu-
» ser de charlatanisme; un sac de peau
» de veau et un soufflet composent tout
» l'appareil, et il n'est personne qui ne
» puisse s'en servir avec autant de suc-
» cès que moi.

» Eh bien! vous ne répondez pas?
» — J'admire, et je me tais. — Oh! je
» le vois, tous les hommes ne sont pas
» envieux et injustes. Embrassez-moi,
» mon cher ami. — Très-volontiers. Mais
» que répliquerez-vous à ceux qui écri-
» ront contre votre découverte? — Que
» ce sont des ignorans, des gens de mau-
» vaise foi. — Vous ferez bien; c'est l'u-
» sage. — Et je ne manquerai pas de
» m'y conformer ».

Un homme qui a fait une découverte doit en faire usage le premier : rien ne persuade mieux que l'exemple. Mon homme enlève de son lit draps et couvertures, et il me fait voir un *matelas-ballon* qui vraiment était bien rempli. J'y porte machinalement la main, et je la retire un peu mouillée. « Ce n'est
» rien, ce n'est rien, me dit-il; il pleut,
» et vous savez que l'humidité de l'at-
» mosphère pénètre partout. — C'est-à-
» dire que, dans ce moment-ci, c'est de
» l'eau qui est dans votre ballon? —

» Non pas, non pas; c'est de l'air, mais » de l'air un peu chargé de vapeurs at- » mosphériques. Je le ferai sécher ce soir. » — Et s'il continue de pleuvoir? — Oh! » dame, nous ne sommes pas dans ce » bas monde pour y avoir toutes nos » aises, a dit un très-grand saint ».

Mon homme sonne. Sa gouvernante, grande, jeune et jolie fille, paraît aussitôt. Il lui ordonne de refaire son lit. Or, comme il est assez large pour deux, elle ne peut l'arranger sans étendre beaucoup les bras. Ses deux pieds glissent en arrière. O malheur! ô humiliation! en se retenant au ballon, la jeune fille lui enfonce dans le flanc la pointe d'une paire de ciseaux qu'elle porte à sa ceinture. En un instant l'air s'évapore, et il ne reste sur le fond sanglé qu'une peau aplatie et ridée.

« Ma foi, mon cher monsieur, je doute » fort, lui dis-je, que cette invention-ci » vous enrichisse. Je ne crois pas qu'il y » ait beaucoup de gens qui aiment à

» prendre dans leur lit un bain de va-
» peurs froides, ou qui veulent courir le
» risque de sentir, au milieu de la nuit,
» leur matelas disparaître de dessous eux
» par l'effet d'une épingle qui peut se
» glisser entre deux draps ».

Mon homme eut de l'humeur, beaucoup d'humeur, et je le quittai pour aller réfléchir sur sa bizarrerie, sur sa passion pour la célébrité, et son inutile persévérance à l'obtenir.

CHAPITRE VIII.

Les Beaux-Arts.

Les beaux-arts, répète-t-on partout à Paris, font le charme de la vie. Il faudrait dire : Les beaux-arts sont le plus agréable des délassemens.

Faire des beaux-arts le charme de sa vie, c'est s'en occuper exclusivement, c'est leur sacrifier son état, sa fortune, ses espérances. En faire un simple délassement, c'est se conduire en homme raisonnable.

Tel qui se passionne pour les beaux-arts, en quittant les bancs de l'école, voit la gloire dans l'éloignement ; il entend déjà la trompette de la renommée, et il croit fermement qu'une couronne de laurier et une trompette suffisent au bonheur de la vie.

Que devient-il à cinquante ans, lorsqu'après des efforts multipliés et soutenus, la couronne lui échappe et la trompette se tait? il dit, en proie aux regrets: les beaux-arts ne mènent à rien.

Et si, au lieu des éclats flâtteurs de la trompette, il entend l'aigre et affligeant bruit des sifflets, il s'écrie avec amertume: Les beaux-arts sont le fléau de la vie.

Quelle est alors son unique ressource? d'accuser ses contemporains de mauvais goût et d'ingratitude, et de se boucher les oreilles, lorsqu'il entend la trompette sonner pour un autre.

Et que gagne cet autre pour qui la trompette sonne? Les clameurs de l'envie le poursuivent; elles lui ôtent le repos et le sommeil. Le chagrin s'attache à tous deux, les mine, les ronge et les tue.

Oh, c'est une bien belle chose que les beaux-arts!.... pour l'homme opulent qui s'en amuse.

Si nous descendons des beaux-arts aux choses d'agrément, nous trouvons, dans chaque coteric, un petit poëte, sans conséquence, qui a passé sa journée à préparer les impromptu qu'il débitera le soir; un chanteur qui a travaillé l'air qui doit faire oublier les impromptu; un danseur qui ne dit rien, mais qui dîne comme les autres, parce qu'on espère que mademoiselle aura dans trois mois les plus beaux bras de Paris.

Ces messieurs-là ont aussi leur petite trompette : c'est la voix doucereuse de la dame de la maison, qui vante leurs talens à ceux qui viennent faire leur cour à monsieur, parce qu'ils en attendent une place, ou parce qu'il perd facilement son argent à l'*écartée.*

Ils saluent les protégés de madame, en avançant imperceptiblement le menton. Ils leur tournent le dos, pour considérer une jeune héritière que personne n'aime, et que tout le monde veut épouser, pour adresser de jolies choses à une

dame qu'il est du bon ton de trouver charmante, qui d'un sourire fait une réputation, et qui, chaque jour, perd quelque chose de la sienne. Quelques négocians se groupent dans un coin, et parlent *bourse*. Des jurisconsultes discutent un point de *droit*. Des financiers raisonnent *impôt*, et prouvent qu'en finance deux et deux ne font quelquefois qu'un. Les jeunes gens parlent *chevaux;* les jeunes femmes *modes*. Pendant ce temps-là, on apprête les tables de jeu. Le petit poëte, le chanteur, le danseur disparaissent, et vont à leur sixième étage, arranger leur écot du lendemain.

On prend les cartes, on perd, on gagne, on digère. On se retire à minuit, pour reprendre les cartes le lendemain, le surlendemain, tous les jours. On fera la même chose pendant trente, quarante ans, et on croira avoir vécu.

Au milieu de la partie, arrive un jeune homme.... Oh, celui-ci est un personnage important, car toutes les fem-

mes posent leur jeu, se tournent avec empressement; toutes lui sourient, toutes semblent l'inviter à parler... Que va-t-il dire ?

Il sort du théâtre Français; il a vu tomber une nouveauté *pitoyablement écrite*, et son amour pour les vers ne lui a pas permis d'apprendre l'orthographe. Mademoiselle une telle a joué *horriblement;* mademoiselle une telle a rejeté ses vœux. Un homme raisonnable, qui ne juge pas les nouveautés de sa chambre à coucher, comme certain journaliste, un comme un sot, lui demande des détails. Le jeune homme fait une pirouette sur la pointe du pied, tire une boîte de jujubes, s'excuse sur la faiblesse de sa poitrine, et court débiter à une femme, qu'il voit pour la première fois, des complimens si hors d'à-propos, qu'ils ressemblent à des impertinences. Il lui chante une romance; il l'accompagne sur un piano. Les autres femmes s'impatientent, se dépitent; le

jeune homme jouit de leur petite colère; il s'échappe avec inhumanité. Les regrets le suivent, l'accompagnent: c'est un homme à la mode. Pourquoi ? on n'en sait rien.

Il va de cercle en cercle promener ses petits talens et sa fatuité. Il rentre enfin chez lui, bien convaincu qu'il a employé sa journée. Il sait tout, il prononce sur tout, et il ne se doute pas que dans deux ans il ne lui restera rien de la belle fortune que son père lui a laissée.

Pourquoi cette nullité de tant de jeunes gens qui pourraient être laborieux et utiles? Pourquoi ces jolies têtes si fraîches, si séduisantes, que la raison pourrait embellir encore, sont-elles si légères, si futiles, si vides ? A quoi attribuer cette sorte de dégradation d'une partie de l'espèce humaine ? à l'amour inconsidéré des arts.

Voulez-vous juger de l'esprit d'une nation ? demandez ce que coûtent un maître de chant et un maître de langue.

De quelque côté que soit l'avantage, la question sera résolue.

Une soirée s'ouvre à Paris. Quelle est la jeune personne qui sera l'objet de toutes les prévenances, de tous les égards? Sera-ce celle qui, dirigée par une mère prévoyante, apprend d'elle l'art de bien conduire une maison, de suppléer par l'économie à ce qui manque en moyens; qui cache cette économie même sous un air d'aisance, et qui fait tout valoir par des grâces naturelles; qui, exercée à mille petits ouvrages agréables et utiles, se suffit à elle-même, et ne paie pas un impôt périodique à ces marchandes qui vivent des folies d'autrui? Non. On ne lui accordera que cette froide politesse qu'on ne peut refuser à personne.

Celles qui fixeront invariablement l'admiration, qui attacheront tous les hommes à leurs pas, seront celles qui dansent le mieux la *russe*, et qui exécutent avec le plus de facilité une difficulté sur le piano ou la harpe.

Je conviens qu'on peut danser la russe et pincer de la harpe sans négliger les choses essentielles. Mais lorsque les petits arts occupent exclusivement toutes les classes de la société, que les hommes y attachent la plus haute importance, et que les plus grands succès en ce genre entraînent leurs hommages, il est tout simple qu'une jeune personne consacre des années entières à les mériter.

Séduits par la vogue, par quelques agrémens extérieurs, des hommes, sensés d'ailleurs, épousent ces demoiselles-là. Cependant on se lasse d'entendre pincer de la harpe, et de voir danser la russe à sa femme. On lui cherche des qualités, et on ne trouve que la russe et la harpe. L'ennui prend des deux côtés, et pour s'y soustraire, la jeune femme, qui ne sait vivre que de plaisirs, court, dans tous les quartiers de Paris, danser la russe et pincer de la harpe. L'époux isolé cherche chez lui sa com-

pagne : ici, il trouve de la musique ; là, des chaussons de bal ; plus loin, une femme de chambre qui dort sur un divan, en attendant sa maîtresse.

Madame rentre au lever du soleil. Elle a les yeux cavés, la figure tiraillée. Son mari lui adresse de tendre reproches ; elle y répond, en lui annonçant qu'elle donne le lendemain une fète, où elle réunira les *virtuoses* les plus distingués de Paris. Monsieur fait des observations; madame ne conçoit pas qu'on ne mette point un *virtuose* au-dessus de tout. Monsieur se défend, madame insiste; elle menace, elle intimide, la fète a lieu. On en donne dix, on en donne trente. On dépense, en parures et en brillantes bagatelles, au-delà de ce que coûtent les fètes. Au bout de quelques années, madame n'a plus ni fortune, ni beauté. La harpe semble repousser un bras dépouillé de ses grâces; personne ne lui fait danser la russe, et de sa vie elle n'a su faire que cela.

Celle dont nous parlions tout à l'heure, qui a de l'économie, l'amour de l'ordre, de la retraite, du travail, de l'esprit sans prétention, s'est mariée un peu tard, parce qu'elle n'est pas très-jolie. Elle n'a pas épousé un violoncelle, un cor, un recueil de madrigaux; elle a rencontré un homme honnête et sensible, qui l'a appréciée, et qui regrette, chaque jour, de ne l'avoir pas épousée plus tôt.

Chaque jour elle acquiert de nouveaux amis, et elle n'en perd aucun. On la considère autant qu'on l'aime, et ses yeux seront fermés par des enfans qui n'auront pas usé leur sensibilité en dansant la russe et en pinçant de la harpe.

ÉLOGE HISTORIQUE

DU GÉNÉRAL

COMTE DE LASALLE (1).

Il est des pertes qui sont senties de tous, parce que le public, souvent froid, est cependant toujours juste. L'homme qui a forcé son estime, finit par lui devenir cher, et il donne des regrets sincères à ceux dont il se plaisait à raconter les hauts faits.

Tel fut le sort des Duguesclin, des Bayard, des de Foix. Brave, loyaux, modestes, bons, leur nom a passé d'âge

(1) Il fut tué à la bataille de Wagram, et cet essai, consacré à sa famille, fut écrit aussitôt. Les événemens que j'y ai détaillés sont de la plus exacte vérité. Les uns ont été pris sur les brevets mêmes de cet homme extraordinaire ; je tiens les autres de témoins oculaires.

en âge; il est devenu un éloge, et on se le rappelle avec attendrissement, lorsque la patrie perd un de ces jeunes guerriers qui les ont pris pour modèles, et qui nous retracent leurs vertus militaires et privées.

La mort vient de frapper un officier d'un mérite rare. Enlevé à trente-quatre ans à sa famille, à ses amis, à ses soldats, qui l'aimaient, qui l'honoraient, le général comte de Lasalle a laissé de grands souvenirs aux uns, il a ouvert aux autres une source intarissable de larmes.

Couvrir de fleurs la tombe de l'objet qui nous fut cher, c'est en quelque sorte charmer notre douleur. Honorer la cendre d'un héros, c'est presque le ravir au trépas. Nos vieux soldats croyaient voir encore marcher Roland à leur tête, lorsqu'ils chantaient en chœur sa romance. Parler du comte de Lasalle, rappeler quelques-unes des grandes actions qui l'ont illustré, c'est

le reproduire aux yeux de la France entière; c'est un hommage, consolateur peut-être, offert par ma reconnaissance à cette famille, naguère si justement orgueilleuse de son chef, aujourd'hui accablée de douleur.

Les inclinations guerrières du comte de Lasalle se manifestèrent à un âge où la plupart des hommes ont besoin encore de ces tendres soins que les bonnes mères se complaisent à prodiguer à l'enfance. Issu d'une famille noble de Metz, et né dans cette ville le 10 mai 1775, il était, en 1786, officier au régiment d'Alsace, commandé alors par le prince qui occupe aujourd'hui le trône de Bavière.

Impatient de se signaler, il en attendait vainement l'occasion, lorsque la révolution ouvrit une triste, mais vaste carrière à ceux que leur génie semblait destiner à commander aux autres. Mais un préjugé nouveau avait remplacé un préjugé ancien : la naissance du comte

de Lasalle lui avait ouvert la route des honneurs militaires; elle lui fit perdre son état.

Il faut plus que du courage pour supporter les dégoûts et l'injustice; il faut tenir bien fortement à sa patrie, pour lui sacrifier jusqu'à son amour-propre blessé. Le comte de Lasalle oublia qu'il avait commandé. Il cacha son nom et ses services dans les derniers rangs du vingt-troisième régiment de chasseurs, à cheval, et semblable à Rose, et à Fabert, son grand-oncle, il n'attendit plus rien que de lui.

Bientôt il commença à se faire remarquer. Son régiment servait à l'armée du Nord, et il venait d'obtenir le grade modeste de fourrier. Suivi de quelques chasseurs de sa compagnie, il attaqua et prit une batterie de canon. L'éclat de cette action parvint jusqu'au général en chef; il voulut voir le jeune Lasalle. La nature, en le douant d'une ame forte, ne lui avait pas refusé les agrémens

extérieurs, qui préviennnent toujours favorablement : son général lui proposa de le faire officier.

Le comte de Lasalle, sous-lieutenant à onze ans, n'avait pu apprécier les devoirs et les difficultés du commandement. L'expérience l'avait éclairé, et, avec une modestie d'autant plus louable, qu'elle est bien rare, il refusa la faveur qui lui était offerte. Il avait dix-neuf ans, lorsqu'il consentit à marcher à la tête de ceux que les circonstances avaient fait ses camarades, à les guider, à les animer par son exemple.

Porté sur un théâtre plus élevé, nous allons le voir fixer l'attention de l'armée, et ne plus faire un pas qui ne le conduise à la gloire. Incapable de rien demander, sa renommée parlait pour lui, et ses compagnons d'armes le nommaient d'avance au grade auquel il allait être promu.

C'est par une valeur bouillante, qu'il avait la force de soumettre à son juge-

ment, par un zèle qui ne se ralentit pas un instant, par des conceptions heureuses, aussitôt exécutées que senties, que du rang de sous-lieutenant il parvint, en cinq ans, à celui de colonel. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

En Italie, conduisant dix-huit cavaliers, il rencontra cent hussards ennemis, et ne balança pas à les charger. Nous sommes loin encore de l'époque où, semblable à Gaston de Foix, que je citais tout à l'heure, il périt comme lui au sein de la victoire. Suspendons nos regrets, et suivons notre jeune héros.

Les cent hussards autrichiens cèdent à l'impétuosité de dix-huit hommes électrisés par un chevalier français. Emporté lui-même par une ardeur que l'âge et l'ivresse du succès ne lui permettent plus de modérer, il s'abandonne, s'égare, se trouve seul au milieu de quatre hussards, qui se précipitent sur lui. Il pouvait se rendre, sans manquer à son devoir ni à l'honneur : *Vaincre ou mourir*

est sa devise. Il combat ses quatre adversaires; il les pousse, il les étonne, il les blesse tous quatre, il arrive sur les bords du Bachiglione, se jette à la nage, passe le fleuve, et rejoint sa petite troupe, qui le croyait perdu, et qui célèbre le retour d'un frère. L'antiquité a consacré le nom d'Horace, qui tua trois Albains blessés.

La bataille de Rivoli ajouta à la gloire qu'il avait déjà acquise. L'ennemi occupait un plateau qui domine la plaine; il fallait l'en chasser, et c'est Lasalle qu'on choisit pour l'exécution de cette entreprise, aussi périlleuse qu'honorable. L'ennemi est chassé de position en position, et le modeste vainqueur revient chargé de drapeaux et de lauriers, qu'il dépose aux pieds de son commandant: *Reposez-vous sur ces drapeaux, Lasalle, vous l'avez bien mérité*, lui dit le général en chef.

A la tête de seize cavaliers des guides, il entre dans Valrozone, qu'occupait un escadron

escadron ennemi. La terreur le précède de place en place, de rue en rue. L'ennemi évacue la ville, et repasse le Tagliamento. Lasalle ne connaît pas de demi-succès : il poursuit les fuyards, et passe le premier la rivière après eux.

Des circonstances, qui tiennent uniquement à la politique, et qui sont, par conséquent, étrangères à mon sujet, le transplantèrent sur un sol éloigné et brûlant. Il s'y montra toujours lui-même.

La bataille des Pyramides, la plus importante, peut-être, qui ait été livrée en Egypte, fut long-temps disputée, et la nécessité de vaincre était démontrée. Les Turcs, rassurés par la retraite facile que leur offrait Embabévergioch, résistaient aux efforts de l'armée française. Lasalle avait ce coup-d'œil sûr et rapide, qui juge tout, et juge tout bien. Il passa entre les Musulmans et la forteresse, et ce mouvement, en déconcertant l'ennemi, décida de la victoire.

C'est alors qu'il fut nommé colonel.

Il ne se bornait pas à savoir vaincre. Au milieu des plus grands périls, il veillait sur ceux qui avaient acquis son amitié et son estime. Dans le fort d'une mêlée, il eut la satisfaction et la gloire de conserver à la France le duc d'Auerstaedt.

Il avait étonné l'Afrique. Il revint combattre et obtenir de nouveaux succès en Italie. Le 27 nivôse an IX, il rencontra des adversaires dignes de lui. Ils lui tuèrent trois chevaux, et il rompit sept sabres sur ceux qui l'approchaient de plus près.

Jusqu'ici Lasalle a fait beaucoup avec de faibles moyens. Elevé au grade de général de brigade, dans la campagne mémorable d'Austerlitz, il doit s'interdire ces succès partiels, qui ont fait la réputation de Bayard, et conserver ce sang-froid, qui seul saisit l'ensemble d'une opération, et dirige bien les grandes masses.

Il est des opérations militaires qui

semblent exclusivement réservées à l'infanterie. C'est elle qui ouvre les tranchées, qui pousse les travaux d'un siége, qui réduit les places fortes. Bayard, qui ne fut plus grand, ou peut-être plus heureux que Lasalle, qu'à la bataille de Cérignoles, où il soutint seul, sur un pont étroit, les efforts de deux cents hommes, Bayard a défendu une ville, ouverte à la vérité, mais où chaque maison lui offrait un retranchement nouveau, et chaque rue un nouveau champ de bataille. Le 29 octobre 1806, Lasalle, à la tête de deux régimens de cavalerie, attaqua une ville fortifiée. Le succès seul pouvait justifier une telle entreprise aux yeux du vulgaire, qui ne voit que de la témérité où l'homme de génie ne suit que les chances qu'il a prévues et combinées. Stettin ouvre ses portes. Une garnison de six mille hommes et cent pièces de canon tombent au pouvoir du vainqueur. Ce fait d'armes paraîtra peut-être incroyable à la postérité :

peut-être aussi le nom de Lasalle a-t-il tout fait.

A la bataille d'Heilsberg, Lasalle était partout à la tête de sa cavalerie légère. Par un de ces hasards inexplicables, mais fréquens à la guerre, le grand-duc de Berg est enveloppé par douze dragons russes. Lasalle n'a le temps ni de réfléchir ni de donner des ordres; son cœur le pousse, l'entraîne. Il se détache seul, fond sur les ennemis avec la rapidité de l'éclair, tue l'officier qui commande le détachement, et met les onze dragons en fuite.

Peu d'heures après, Lasalle oublie un moment qu'il est officier général, et s'abandonne à son impétuosité. Il est enveloppé à son tour; la mort plane sur sa tête. Le grand-duc s'élance, se précipite à son tour; il dégage Lasalle, et lui dit en lui serrant la main : *Général, nous sommes quittes.*

Une suite de services aussi éclatans ne reste jamais sans récompense. Dès

long-temps Lasalle avait reçu un sabre et des pistolets d'honneur; il avait été admis dans la légion d'Honneur à l'époque de sa formation. Le 5 janvier 1807 il fut nommé général de division, et chevalier de l'ordre de la Couronne de fer le 1er juillet de la même année.

Nous l'avons suivi vainqueur et heureux en Italie, en Egypte, en Allemagne. La déplorable guerre d'Espagne va lui offrir de nouveaux moyens de se signaler.

Déjà les dissensions commençaient à déchirer ce malheureux pays; déjà les Espagnols se levaient partout; partout ils se formaient en corps d'armée; partout ils trouvaient des armes. Le duc d'Istrie envoya, contre les rassemblemens du royaume de Léon et des Asturies, six mille hommes d'infanterie et huit cents cavaliers. Les Français et les Espagnols se rencontrèrent à Torquemada. L'armée espagnole est forte de vingt-sept mille hommes; mais les Fran-

çais sont commandés par Lasalle, et le succès n'est plus douteux. L'armée espagnole est complètement battue; elle perd son artillerie, elle fuit, elle se disperse, et va chercher un asile dans les montagnes.

C'est la première fois que Lasalle commandait de l'infanterie; il prouva qu'il n'était étranger à aucune partie de l'art militaire.

A l'affaire de Valrozone, il s'était essayé à profiter d'un avantage; ici, il tire le plus grand parti de sa victoire. Il pousse les Espagnols; ses avant-postes les harcèlent sans relâche. Il les joint à Cabeson, entre Valladolid et Palencia. Voir l'ennemi et l'attaquer, l'attaquer et le battre, sont pour lui la même chose. Il gagne une seconde bataille en vue de Palencia, défendue par une rivière et une nombreuse garnison. Son nom franchit tout, soumet tout; Valladolid et Palencia se rendent à discrétion.

Il est beau de faire oublier sa victoire aux vaincus, de se les attacher par l'équité qui rassure, par la popularité qui encourage, par ces soins consolateurs qui effacent jusqu'au souvenir de l'infortune. Lasalle devait jouir de tous les genres de gloire; et celle-ci, moins brillante, mais plus douce, fut le prix de ses constans efforts. Chargé de l'administration des contrées qu'il avait soumises, il y fit aimer le nouveau gouvernement. Ce n'était plus cet homme terrible qu'on ne connaissait encore que par ses exploits. La persuasion coulait de ses lèvres; l'urbanité se peignait sur sa physionomie; la délicatesse et l'honneur étaient la règle de sa conduite, et lui gagnèrent tous les cœurs. L'évèque se jeta dans ses bras, et entraîna son clergé. Les habitans ne virent plus en lui qu'un père.

Cuesta, deux fois vaincu, et Black, qui ambitionnait l'honneur de combattre l'invincible, avaient rassemblé

une armée de quarante mille hommes. Le duc d'Istrie n'en avait que douze mille à leur opposer. Un combat terrible s'engage à Médina-del-Rio-Secco. Le sort de cette journée est long-temps incertain. Le duc d'Istrie ordonne à Lasalle de charger à la tête du dixième et du vingt-deuxième régiment de chasseurs à cheval. Il attaque, il prodigue sa vie comme le simple soldat. Les Espagnols reculent, se rompent, et laissent six mille hommes sur le champ de bataille.

Peu de jours après cette affaire, Lasalle fut nommé grand-officier de la légion d'Honneur.

L'art des retraites se compose d'une connaissance parfaite des lieux, d'une tactique profonde, d'une expérience consommée, d'un sang-froid que rien n'altère. Comment attendre tant de qualités réunies d'un général de trente-deux ans? Lasalle les possédait toutes. Lorsque l'armée fit un mouvement rétro-

grade sur Vittoria, il fut chargé du commandement de l'arrière-garde. Il contint l'ennemi par la profondeur de ses conceptions et la sagesse de ses manœuvres. Il mérita les éloges de son général en chef et de tous les officiers instruits.

Napoléon parut. Tout changea, tout céda, pour un moment, à son inconcevable ascendant. Pendant qu'il battait en personne la presqu'innombrable armée de Castille, Lasalle et ses deux régimens de chasseurs attaquaient et forçaient Burgos, où une division ennemie s'était retranchée. Douze pièces de canon et dix-sept drapeaux sont les fruits de cette nouvelle victoire.

A Villariezo, il ordonne à ses fidèles chasseurs de le suivre. Ils volent sur ses pas, et prennent dix-sept pièces de canon et quatre drapeaux.

A Médelin, Lasalle entraîne le quatrième régiment de cuirassiers. Il enfonce les rangs ennemis, tue ce qui ose lui résister, et c'est encore à lui

que la France doit l'honneur de cette journée.

Ses valeureux chasseurs du dixième et du vingt-deuxième régiment étaient aussi à Médelin. Fiers de servir sous ses ordres, ils ne combattaient pas sous ses yeux. *Soyons dignes de lui*, s'écrient-ils, et ils portent partout l'épouvante et la mort.

Je me complais à parler de ces deux régimens. Lasalle semblait les avoir adoptés; il aimait à les associer à sa gloire.

De nouveaux différens s'élevèrent entre la France et l'Autriche. Napoléon passe du midi au nord de l'Europe. Il a désigné les héros qui doivent le suivre, et Lasalle s'enorgueillit d'être nommé.

Chaque jour est un jour de bataille, et chaque bataille est un triomphe. Lasalle se montre toujours digne de sa réputation. Déjà il s'est avancé jusques sous les murs de Presbourg, et il a poussé ses avant-postes jusqu'à Alten-

bourg et Raab. Il réunit deux divisions sous ses ordres; il occupe, il défend un terrain immense. Attaqué successivement sur tous les points, il semble se multiplier. Il est partout, et conserve toutes ses positions.

Rappellerai-je la bataille d'Esling, cette journée mémorable, où une faible partie de l'armée française résista à toutes les forces de l'Autriche, et demeura maîtresse du champ de bataille? L'intrépide Lasalle y parut ce qu'il avait toujours été...... Mais je n'ai pas la force de le suivre. Je m'arrête, pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'un des plus grands capitaines que citera un jour notre histoire........... C'est là, que l'aveugle ou impitoyable destin avait marqué le terme de l'illustre et trop courte carrière du duc de Montebello.

Pendant que Napoléon fixe ici la fortune, un jeune général, son allié, gagne la bataille de Raab, et met le siége

devant cette ville. Comment Lasalle se trouve-t-il aussi là? Comment, dans les courts instans de loisir que lui ont laissé des guerres qui se succèdent sans interruption, a-t-il trouvé le temps d'étudier l'art des Cohorn et des Vauban? C'est à lui qu'on doit ces épaulemens, et ces points si heureusement jetés, et qui contribuèrent si puissamment à la reddition de Raab.

Nous voilà arrivés à cette époque, si mémorable pour la France, et si fatale à notre héros. Pour la seconde fois, l'armée française a vaincu le Danube, et déjà luit ce jour qui peut décider du sort de la monarchie autrichienne. Généraux, officiers, soldats français, tous attendent avec impatience le moment de se signaler. La trompette sonne, le fer brille, l'artillerie tonne. Vingt villages sont pris, repris, incendiés, anéantis. Lasalle, plus étonnant, plus grand que jamais, s'est élevé au-dessus de lui-même. Peut-être a-t-il conçu l'espoir

d'obtenir à Wagram le sceptre des guerriers. Peut-être Napoléon se laisse-t-il aller à l'idée de couronner tant de travaux à-la-fois. Lasalle redouble d'efforts; il voit le prix, il peut l'atteindre, il veut au moins le mériter. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . J'ai essayé de tenir un moment le burin de l'histoire.......... Il s'échappe de ma main........ Une torche funéraire le remplace.

Jeunesse, rang, décorations, félicité, espérances, un coup a tout détruit; la tombe a tout couvert........ Qu'au moins sa gloire lui survive.

Essayons d'adoucir nos regrets, en parlant encore de lui. Le temps seul ferme les plaies de l'ame; il en est même qu'il ne cicatrise jamais entièrement. Mais on y verse un baume consolateur, en payant à celui qu'on a perdu un juste tribut d'éloges. Notre douleur semble trouver un appui dans ses vertus, et

s'oublier un moment devant l'auréole dont la renommée avait paré sa tête.

Nous avons marché sur ses traces de contrée en contrée, de victoire en victoire. Faisons connaître son cœur, assemblage étonnant de courage et de sensibilité, de fierté et de douceur.

C'est par cet assemblage de qualités, en apparence opposées, qu'il avait acquis l'amour de ses soldats. C'est cet amour, qui leur faisait tout entreprendre et tout exécuter pour lui. Hé, comment se seraient-ils défendus de ce sentiment? Aucun d'eux n'était étranger à ses soins; il n'en est aucun qui n'ait reçu quelque marque de sa bonté touchante. Dans des déserts brûlans, Lasalle s'oubliait lui-même pour ne s'occuper que d'eux. Souvent on l'a vu donner ses chevaux à des malheureux excédés de fatigue, de chaleur et de besoin. Souvent, il est descendu de celui qui lui restait pour sauver un infortuné, qui invoquait la mort, étendu sans force

et sans courage sur un sable embrasé. Il marchait gaîment à la tête de sa troupe; il lui rendait la confiance et l'espoir; il lui communiquait son âme.

Un jour, l'eau que portaient les chameaux était épuisée. On n'avançait plus que par l'impossibilité de s'arrêter. Tous les yeux cherchaient un village, une touffe d'arbres; ils plongeaient dans l'horizon; ils auraient voulu en reculer les bornes. Une soif ardente dévorait Lasalle comme le dernier de ses soldats. Un de ses chasseurs, qui l'affectionnait plus particulièrement, s'était écarté pour lui procurer quelque soulagement. Ce brave homme revient, une outre sur la tête, et la joie sur le front. Sa langue désséchée ne peut articuler un mot : il n'a pas touché à l'eau saumâtre qu'il apporte; il la dépose aux pieds de son colonel. Lasalle la partage entre ses chasseurs, et ne s'en réserve pas une goutte. Il souffre cruellement; mais il a recueilli des bénédictions.

Jeune, beau, sensible, Lasalle devait se livrer au plus doux des penchans. Une dame pleine de qualités, d'esprit, de talens et de grâces, le fixa et s'associa à son sort et à sa gloire. Les douceurs de cette union furent inaltérables, parce que toujours ils se montrèrent dignes l'un de l'autre.

Il manquait à leurs vœux un héritier de son nom. Puisse celui qui va naître égaler un jour son père, qu'il n'aura pas eu le bonheur de voir, mais dont il trouvera le portrait dans l'histoire!

C'est dans l'intimité secrète de sa correspondance, qu'il se montrait ce qu'il était à son épouse bien aimée.

Il écrivait, il y a quelques mois : *Mon attachement à mon pays ressemble à ces vieilles amours que le temps fortifie, au lieu de les détruire.*

Il y a quelques semaines : *L'opinion de l'armée sur mon compte est si flatteuse, que je n'ose en parler qu'à toi.*

Je finirai par la dernière phrase de sa dernière lettre. Elle peint l'homme d'un seul trait : *Mon cœur est à toi, mon sang à ma patrie, ma conduite à l'honneur.*

MA MAISON

DE CAMPAGNE.

Et moi aussi j'ai fait mes affaires. Je les ai faites avec loyauté, et personne au monde ne peut me redemander un écu. Quarante ans de travail et une bonne conscience font désirer le repos : je veux me reposer. Je n'ai pas d'enfans, et je laisse mon fonds à mon premier commis, garçon estimable, qui ne se connaît ni en musique italienne, ni en jolis opéras comiques, ni en petits vers, ni en gilets à la mode, ni en nœuds de cravatte, ni en bottes à l'anglaise; mais qui en entend très-bien son commerce, qui a contribué à faire prospérer le mien, et à qui je dois de la reconnaissance.

J'aurai un logement commode au

Marais; je préfère ce quartier-là, parce qu'il est tranquille. Je n'aurai plus la tête cassée par le bruit des carrosses, et je ne serai pas exposé à être rompu vif par un de ces fous qui mènent leur cabriolet comme le vent la feuille morte, et qui semblent communiquer à leurs chevaux leur pétulance et leur folie.

Là, j'aurai pour promenade la place Royale, que j'aime, parce qu'elle est solitaire : où il y a foule, on ne se promène pas. On y voit, on y est vu; mais personne n'a rien à gagner à me voir, et je ne me soucie ni des coups de coude qu'on reçoit, ni des poupées ambulantes qu'on rencontre sans cesse dans nos jardins somptueux.

Pour passer mes soirées, j'aurai l'ami Habard, qui est aussi celui de ma femme, qui fait grand cas de mon vin blanc, et qui joue fort bien au trictrac.

Voilà mes arrangemens pris pour l'hiver et pour la ville. Mais cela ne

suffit pas. A un certain âge il faut de l'exercice. Je veux que celui que je prendrai soit salubre, facile, et peu fatigant. J'aurai une maison de campagne, assez près de Paris pour n'avoir pas besoin de voiture pour m'y rendre; pas assez éloignée pour que je sois las en y arrivant.

L'ami Habard prétend que pour n'être pas trompé je dois consulter un architecte. On vend, dit-il, des maisons de bois plâtré pour des maisons en pierres de taille, et de vieilles maisons pour des neuves, parce qu'on les a fait badigeonner, qu'on a remis les croisées et les portes en couleur, et qu'on a collé des papiers neufs sur les murs. L'ami Habard pourrait bien avoir raison. Je n'ai jamais fait de dupes; je ne dois pas l'être. Je vais chez un architecte, par la raison que c'est à celui qui a besoin de l'autre à l'aller trouver.

Il n'est pas très-affable ce monsieur-là........ Ah! il se déride; il devient poli

jusqu'à m'embarrasser. Je n'ai pas plutôt prononcé le mot *maison*, qu'il m'avance un fauteuil, dans lequel je m'enfonce jusqu'aux épaules; il veut absolument que je déjeûne avec lui. Il m'est assez égal de déjeûner là ou ailleurs; j'accepte le déjeûner de l'architecte.

En déjeûnant, je lui explique à peu près ce que je veux. « J'y suis, mon-» sieur, j'y suis, me dit-il. Il vous faut » par bas, salle à manger, office, salon, » salle de billard, bibliothèque et bou-» doir; cuisine, lavoir, bûcher, écu-» ries et remises. — Monsieur, mon » grand-père et mon père, qui me va-» laient bien, n'avaient pas de salon; » je m'en passerai comme eux. Je n'au-» rai pas de salle de billard, parce que » je n'y sais pas jouer, ni l'ami Habard » non plus. Je n'aurai pas de biblio-» thèque, parce que la mienne est com-» posée de cent volumes choisis, qui me » suffisent, qui suffiraient à bien d'autres, » et cela se met partout. Je n'aurai pas

» de boudoir, parce que ma femme,
» l'ami Habard et moi, ne boudons jamais. Je n'ai pas besoin d'écuries ni
» de remises, parce que je suis dans
» l'usage de voyager par la galiotte de
» Saint-Cloud, ou par les petites voitures de Sceaux ou de Vitry.

» Il me faut une salle à manger,
» spacieuse, garnie, dans son pourtour,
» de profondes armoires, et ayant vue
» sur un joli parterre. Il y aura à côté
» un cabinet agréable où ma femme
» pourra se retirer, quand l'ami Habard
» et moi serons en gaîté, ou que le bruit
» du trictrac lui paraîtra fatiguant.

» En face de la salle à manger, sera une
» cuisine, grande, propre et bien aérée;
» il y aura un four, parce que j'aime
» beaucoup la pâtisserie. A côté, je veux
» un appentis, qui servira de lavoir et
» de bûcher. Sous la cuisine, j'aurai une
» bonne cave, dont vous ne parlez pas, et
» qui me paraît une pièce essentielle. —
» Vous ne réfléchissez pas, monsieur.....

» — Pardonnez-moi, monsieur; j'ai » beaucoup réfléchi. — Uue salle à man» ger et une cuisine par bas! hé, qu'au» rez-vous au-dessus? Il vous faut un » appartement pour vous, un autre pour » madame; cinq à six chambres au se» cond, avec leurs doubles cabinets; » quelques autres pièces au troisième » pour les gens, et...... — Monsieur, de» puis quarante ans, ma femme et moi » n'avons qu'une chambre et un lit, et » nous nous en sommes fort bien trou» vés; nous continuerons, s'il vous plaît. » Vis-à-vis cette chambre sera celle de » l'ami Habard, et au-dessus une espèce » de belvédère, où couchera notre bonne » Marguerite; nous n'en voulons pas da» vantage. — Mais qui êtes-vous donc, » monsieur, qui vous contentez de si peu » de choses? — Un négociant retiré avec » cinq cent mille francs. — Monsieur, » il n'est pas de particulier, possesseur » de cinq cent mille francs, qui n'aye » une campagne de cinquante mille écus.

» — Et qui ne se ruine. Moi, je ne veux » pas me ruiner. — Ma foi, monsieur, » avec des vues aussi étroites on ne dé- » range pas un architecte. On s'adresse à » un maître maçon ». Et M. l'architecte me tourne le dos; il reprend son équerre et son crayon, moi, mon chapeau, et je vais chercher un maître maçon.

« Monsieur, me dit le maître maçon, on » ne fait pas perdre le temps à un entre- » preneur pour une semblable vétille. » Abonnez-vous aux *Petites-Affiches* ».

Diable, le luxe et la morgue ont furieusement augmenté depuis cent ans! Le maçon de mon grand-père s'appelait Nicolas; celui de mon père, maître Pierre, et celui-ci s'appelle monsieur. Il a une grosse cuisinière, une bonne d'enfans, madame ne se mêle de rien, et elle porte un cachemire. Ah, je vois ce que c'est. Ces gens-là trouvent des fous, qui les gorgent d'or, ou des imbéciles qui se laissent attraper. J'ai toute ma raison, moi, et je n'entends perdre que

l'abonnement

l'abonnement d'un trimestre aux *Petites-Affiches.*

J'ai ma quittance du bureau, et tous les soirs, Habard et moi lisons la feuille, avant ou après notre partie de tric-trac.

« Hé, mon ami, voilà ce qu'il vous » faut. — Mais, je le crois. La route de » Paris à Montrouge est tout unie. — » L'air y est excellent. — On y boit de » l'eau d'Arcueil. — Allons voir la petite » maison bourgeoise de Montrouge».

J'engage ma femme à nous accompagner : il faut que la petite maison lui plaise, d'abord. Je suis incontestablement le maître chez moi; mais j'ai toujours eu pour principe de ne jamais rien faire qui ne soit agréable à ma femme.

Elle prend son sac, je me charge du parasol, ou parapluie, selon les circonstances. Habard met des biscotins dans une poche, un flacon d'excellente liqueur dans l'autre, et nous voilà partis.

J'entendais, par-ci, par-là, quelques

jeunes gens chuchoter : *C'est* monsieur et madame Pépin. « Qu'est-ce donc que » M. Pepin? demandé-je à Habard. — » C'est un fort bon mari, qu'on a tourné » en ridicule sur certain théâtre, et dont » on a beaucoup ri. — Ma foi, mon ami, » tant pis pour l'auteur et les rieurs. Ils » me feraient croire qu'ils ne sont pas » eux-mêmes bons maris. — On dit qu'ils » deviennent rares ».

Nous arrivons à la porte de la petite maison bourgeoise. Ma femme sourit; bon, l'extérieur lui plaît. Entrons. « Mais, » mon ami, tout ceci est très-joli, très- » frais; c'est précisément ce qu'il nous » faut. — La maison te convient? — » Beaucoup, mon cœur. — Elle est à » toi, ma poule : je signe ce soir. Voyons » maintenant le jardin. Comment, dia- » ble! *c'est conséquent.*

» Ah ça, il nous faut un jardinier : » moi, je n'entends rien au jardinage; » d'ailleurs, je ne veux pas me fatiguer. » Habard, dépose là tes provisions, et

» fais-moi le plaisir de t'informer s'il y
» a ici un bon jardinier sans place ».

En attendant le retour d'Habard, nous faisons, ma femme et moi, le tour du jardin. «Il est en bien mauvais état. Il y
» a là de quoi travailler. Monsieur, me
» dit le gardien, il y a un an que le pro-
» priétaire n'est venu ici, et n'y a rien
» fait faire. — Il a tort, le propriétaire;
» il faut entretenir son bien, même
» quand on veut le vendre.

» Ah, voilà un jardinier. Voyons,
» monsieur, combien voulez-vous de
» gages? — Huit cents francs, monsieur,
» et le logement. — Et votre provision
» de fruits et de légumes? — Comme il
» vous plaira, monsieur. — Que cela
» me plaise ou non, il n'en sera ni plus
» ni moins; n'importe, je vous donne-
» rai le petit pavillon qui est là-bas au
» bout. — Il est en effet bien petit. —
» Vous êtes donc père de famille? —
» Non, monsieur. — Hé, faquin que
» vous êtes..... — J'accepte, monsieur,

» j'accepte. – A la bonne heure. Voyons, » comment arrangerons-nous ceci? — » D'abord, monsieur, il faut tout arra- » cher. — Non, monsieur, non, vous » n'arracherez rien; il faut vingt ans » pour faire un arbre, et je veux jouir » de suite : je n'ai pas de temps à per- » dre. — Hé bien, monsieur, laissons » les arbres. Ici, je vous ferai une petite » vallée. — Et où mettez-vous la terre? » — J'en fais une montagne. — Com- » ment, une montagne ! ne voyez-vous » pas à mes jambes que je suis sujet à » la goutte? — Monsieur, une montagne » est indispensable. — Si elle y était, » monsieur, je la ferais abattre. — Dans » cette partie, j'élève un pont cintré. — » Un pont! et je ne vois pas de rivière. » — Je vous en ferai une, monsieur. » — Et où prendrez-vous de l'eau? — » Il n'en f[illegible] pas, monsieur; nous fai- » sons ma[illegible]nt des rivières sèches. » — C'est-à-[illegible]re que la rivière sera faite » pour le pont, et non le pont pour la

» rivière? — C'est l'usage, monsieur. —
» Je me moque de l'usage, entendez-
» vous, monsieur. Ni pont, ni rivière.
» Passons maintenant aux plantes qu'il
» conviendra de mettre ici.

» — D'abord, monsieur, je vous ga-
» rantirai exactement du *carduus*, de
» l'*urtica* et du *rubus* (1). — Hem? — Je
» mettrai dans ce bas, des arbres à ra-
» meaux *penduli*, *conferti*, *coarctati* (2).
» — Qu'est-ce qu'il me conte donc? —
» Madame, ou vous, pouvez être in-
» commodés; vous aurez dans ce petit
» coin caché, *borago*, *anchusa*, *anthe-*
» *mis* et *chicorium* (3). En fleurs, je vous
» donnerai *gnaphalium*, *hyacinthus*,
» *hesperis*, *convallaria*, *ranunculus* (4),

---

(1) Le chardon, l'ortie, la ronce.

(2) Pendans, ramassés, serrés. Le saule pleureur, le genêt d'Espagne, le thuya d'Orient.

(3) La bourrache, la buglose, la camomille, la chicorée.

(4) L'immortelle, la jacinthe, la julienne, le muguet, la renoncule.

» et tout ce qu'il vous plaira. — Habard, » entends-tu quelque chose à ce qu'il » dit? — Vous voulez des légumes? — » Oui, monsieur, et beaucoup. — Vous » cueillerez à volonté *scandix*, *bras-» sica*, *cucumis*, *sisymbrium*, *spinacia*, » *faba*, *phaseolus*, *lactuca*.... (1) — Oh, » finissez, finissez, je vous en prie; je » veux des légumes français. Qu'est-ce » que c'est que votre *sisymbrium*, votre » *phaseolus*, votre *lactuca?* — Ce sont, » monsieur, le *cresson*, le *haricot*, la » *laitue*. — Hé, que ne le dis-tu, bour-» reau! crois-tu que je me casserai la » tête à apprendre du grec et de l'hé-» breu, à propos de mon jardin? — » Monsieur, j'ai suivi un cours de bo-» tanique, et tous ceux qui ont quel-» qu'idée de cette science, vous diront » qu'il est du plus mauvais genre d'ap-» peler maintenant les choses par leur

(1) Le cerfeuil, le chou, le concombre, l'épinard, la fève.

» nom. — Sors d'ici, avec ta science mal
» appliquée, ta montagne, ton pont, et
» ta rivière sèche.

» Quel homme m'as-tu amené là,
» Habard? — On le dit du plus grand
» mérite. — Je ne veux pas d'un mérite
» au-dessus de ma portée; le vrai mérite
» parle à chacun la langue qui lui est
» propre. Je vais chercher un jardinier
» que je comprenne, qui m'entende, et
» qui surtout fasse mes volontés. *Scan-*
» *dix, brassica, cucumis!* ce drôle-là me
» ferait devenir fou ».

Je sors, je cherche, j'interroge; j'entre dans une chaumière. « Tu es jardinier,
» dit-on? — Oui, monsieur. — Appelles-
» tu les choses par leur nom? — Com-
» ment, monsieur? — Oui, dis-tu un
» chou, un navet, une carotte? — Et
» comment voulez-vous que je dise? —
» Tu n'as donc pas suivi de cours de
» botanique? — Non, monsieur. — Tant
» mieux pour toi..... Ah, ah, tu as des
» enfans? — Voilà pourquoi je ne trouve

» pas à me placer. — Et voilà pourquoi
» je te prends. Combien veux tu ga-
» gner? — Six cents francs, monsieur.
» — Je t'en donne douze. Un jardinier
» qui ne sait pas l'hébreu, et qui a
» quatre enfans en bas âge! c'est une
» trouvaille que cela. Suis-moi; si tu fais
» bien, je t'en saurai bon gré; si quel-
» que chose va de travers, je te le di-
» rai, tu te corrigeras, et nous serons
» contens l'un de l'autre ».

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

ENVOI.

Un poëte est sans conséquence;
Dans le pays des fictions
Il cherche des illusions :
Accordez-lui votre indulgence.

Voila donc la touchante fête,
Que le plus tendre sentiment
Prévoit, désire, attend, apprête,
Et qu'il va chanter si gaîment!
Que je regrette en ce moment,
Misérable et triste profane,
De ne pas vivre sous vos lois!
Aux concerts j'unirais ma voix.
D'autres moissonnent, moi je glane.
Mais ne puis-je, en parlant bien bas,
Faire au moins une historiette?
Qui veut célébrer Henriette,
Peut craindre, mais n'hésite pas.

Dans mon sommeil, bercé par un doux songe,
Je reconnus le Dieu d'amour.
Les Jeux, les Ris, et l'aimable Mensonge
Composaient sa charmante cour.
« Tu m'as souvent, dit-il, adressé ton hommage.
» Léger, sans jamais être heureux,
» Partout ont éclaté tes feux :
» Il n'est qu'un seul moyen de fixer un volage,
» C'est de combler enfin ses vœux.
» Si l'amour quelquefois afflige
» Les déraisonnables mortels,
» Il en est d'autres qu'il oblige :
» Ceux-là lui dressent des autels.
» Que veux-tu? Parle. — Il me faut un prodige ;
» On n'en fait plus. — Qui te l'a dit?
» L'Ingratitude ou le Dépit.
» Ne sais-tu pas que les obstacles
» S'anéantissent à ma voix,
» Que tout est soumis à mes lois,
» Et que j'ai le don des miracles.
» Parle, et j'agis. — Je vais t'ouvrir mon cœur.
» J'ai toujours vu la première jeunesse
» Abandonnée au prestige, à l'erreur :
» L'amour alors n'est qu'une folle ivresse,
» Et les regrets succèdent au bonheur.

» Je veux trouver dans mon amie,
» Non pas ce bouton si vanté ;
» Je veux la rose épanouie,
» Et les fruits du plus bel été.
» Je veux que sa raison s'exprime
» En traits naturels et touchans,

» Que son œil créateur anime
» Des tableaux vrais et séduisans;
» Surtout que la vive saillie
» Bannisse l'uniformité :
» Un écart, un grain de folie,
» Sont des armes pour la beauté:
» Que des qualités respectables
» Forcent et l'estime et le cœur :
» Les femmes qui ne sont qu'aimables,
» Ont le triste sort de la fleur
» Dont Vénus orne sa couronne,
» Et que le dédain abandonne
» Quand elle a perdu sa fraîcheur.

» Anime, amour, l'adorable chimère
» Dont je viens d'esquisser les traits;
» Et j'abjure à jamais toute flamme éphémère,
» Pour n'adorer que ses attraits.

» — Présomptueux! tu veux que ta bonne fortune,
» A force de bienfaits, corrige tes travers,
» Et de cent dons heureux, épars dans l'univers,
» Dépouille cent beautés, pour t'en composer une!
» N'importe, j'ai promis : mortel, lève les yeux ».
Dans un palais, d'or, d'azur radieux,
Sur des coussins que soutiennent les Grâces,
Sous des rideaux qu'un art ingénieux
A disposés en dérobant ses traces,
Est un objet séduisant, enchanteur.
Ses doigts font résonner sa lyre,
Sur ses lèvres est le sourire,
Et dans ses yeux on devine son cœur.

Elle a parlé : c'est la sagesse aimable,
Et de l'esprit la source intarissable,
Qu'embellissent ses doux accens :
Je reconnais, dans mon ivresse,
L'objet qu'invoquait ma tendresse :
Je lui prodigue mon encens.

Mais, ô douleur! l'égide redoutable
Dont Minerve effraie un coupable,
S'oppose à mon brûlant transport,
Et je lis sur le front sévère
De la beauté qui m'est si chère,
L'arrêt qu'a prononcé le sort.

Toujours méchant, toujours perfide,
L'Amour insulte à mon malheur.
Insensé, je l'ai pris pour guide !
Le cruel déchire mon cœur.

« Apprends, dit-il, à me connaître,
» Abjure un trop flatteur espoir.
» Celle qu'ici je fais paraître,
» Est au-dessus de mon pouvoir.
» Soumise à mon trop heureux frère,
» Éprise de ses douces lois,
» Loin du tumulte de Cythère,
» Près du digne objet de son choix,
» Elle juge et goûte à-la-fois
» Le bonheur vrai qu'elle préfère
» Aux traits dorés de mon carquois.

» — Toi, qui connaissais ma faiblesse
» Barbare, pourquoi m'abuser,
» Et faire naître mon ivresse?
» — Pour te punir et m'amuser ».

J'ai voulu la chose impossible,
Je le sens trop, je m'en repens;
Mais êtes-vous inaccessible
A de paisibles sentimens?
Il en est un, précieux assemblage
De confiance et d'amabilité,
D'égards, de soins, de sensibilité,
De dévoûment et même de courage.
Le temps ajoute à ses attraits,
Et quand la jeunesse s'envole,
Il nous soutient, il nous console,
En nous prodiguant ses bienfaits.

J'ose concevoir l'espérance
De vous voir agréer ces vœux.......
Répondez avec bienveillance......
Vous souriez..... Je suis heureux.

De la vertu la plus sévère,
De son imposant caractère,
Non, je ne suis plus effrayé.
Mes principes seront les vôtres,
Et d'Henriette l'amitié
Vaut mieux que l'amour de mille autres.

UN GRAIN

DE PHILOSOPHIE.

Le sage éprouve le besoin de vivre avec lui-même. Cherchant à se recueillir sans cesse, à prolonger ses méditations, il désire trouver un asile contre les distractions continuelles qui assiégent l'homme vivant au milieu du grand monde.

Je ne me vante pas d'être un sage : j'aspire au moins à le devenir. J'ai loué un petit logement dans une petite maison isolée au haut de la rue Mouffetard. Mon voisinage est composé de gens qui ne me parlent qu'avec leur bonnet, passant sans cesse de la tête à la main, et de la main à la tête.

Je me félicite du parti que j'ai pris, et je me livre entièrement à l'étude de la sagesse..... Je m'aperçois bientôt que

je me suis trompé dans mes moyens d'exécution.

Un bruit de roues suspend mes réflexions; je mets la tête à la croisée. Deux chevaux magnifiques, un superbe carrosse, trois grands laquais, donnent lieu à de nouvelles réflexions véritablement admirables, et jusque-là tout va bien.

Mais en dépit des raisonnemens de ma sagesse, je suis forcé de convenir qu'il est plus agréable d'avoir un carrosse et un hôtel somptueux, que d'aller à pied, et d'habiter un troisième étage dans le haut de la rue Mouffetard. La sagesse rejette ces mauvaises pensées, et je continue à lire mon Sénèque..... J'en étais à son chapitre *du mépris des richesses*, dont tout le monde a au moins entendu parler.

Je m'indigne contre ce Sénèque, gorgé d'or, dont les ridicules déclamations semblent insulter à l'indigence. Je jette le livre par ma croisée, et je me dis les

plus belles choses du monde sur la perversité de l'espèce humaine, toujours dissimulée avec perfidie, par le besoin de se parer de quelques vertus, pour inspirer le respect le moins mérité.

J'allais, dans mon premier mouvement de colère, commencer à ce sujet un livre *in-folio*, lorsque j'entends frapper doucement à ma porte. Une petite fille de quinze ans, fraîche comme le duvet de la pêche, faite comme une nymphe, timide comme l'innocence, me fait trois ou quatre révérences bien gauches, mais si séduisantes! Elle me rapporte cet impertinent Sénèque, que je ne voulais plus lire, mais que je ne peux refuser de la main qui me l'offre.

Un sentiment d'orgueil me fit chercher ma poche..... Un sentiment d'honnêteté me retint. Je ne voulus pas humilier l'Hébé de la rue Mouffetard, qui d'ailleurs me paraissait au-dessus du besoin. Je la remerciai, et je crus ne mettre que de la politesse dans mes re-

mercîmens...... Ses joues, colorées du rouge de la pudeur, me firent juger que j'avais mis trop, beaucoup trop d'expression dans mon compliment. Je me tus. Hébé se retira en me faisant encore une petite révérence. Je l'accompagnai jusque sur mon carré; je la suivis des yeux, autant que me le permit l'obscurité d'un escalier tortueux. Quand je cessai de la voir, je courus à ma croisée, et je regrettai vivement que toutes les rues de Paris, la rue Mouffetard surtout, ne fussent pas tirées au cordeau.

Je me jetai dans un fauteuil, absorbé dans de nouvelles réflexions. Quoi, me disais-je, j'ai fui le monde et ses écueils, et de misérables passions me suivent jusque dans la rue Mouffetard! En moins d'une heure, j'ai envié l'opulence et les dignités de l'homme qui se fait traîner fastueusement dans un carrosse doré, et j'ai été ému à l'aspect d'une petite fille, à qui ses charmes tiennent lieu de parure! Qu'est-ce donc que la sagesse?

La sagesse, reprenais-je, est l'art de se vaincre soi-même, et c'est à soi-même qu'il faut échapper pour se vaincre. Saint Jérôme, le plus éloquent de nos saints, qui écrivait la langue romaine avec la pureté et l'énergie de Cicéron, et qui, par cela seul, méritait d'être béatifié, saint Jérôme ne nous dit-il pas qu'il regrettait dans ses déserts les délices de Rome, et qu'il se roulait sur les ronces, pour échapper à ses sens? Bien certainement je ne me roulerai pas sur les ronces; d'ailleurs, il n'y en a pas dans la rue Mouffetard. Que ferais-je donc pour être seul, et éviter des inconvéniens communs à saint Jérôme et à moi? Ma foi, je n'en sais rien.

À côté de moi, loge un très-vieux docteur en Sorbonne, *embastillé* autrefois pour cause de *jansénisme*, et toujours janséniste, quoique personne n'entende plus ce mot-là, qui cependant pourra redevenir français, écrivant sans cesse, *sur la grâce qui suffit et ne suffit*

pas, des volumes qu'il léguera, dit-il, à un pauvre parent dont ils feront la fortune, ce qui ne me paraît pas impossible du tout. En dépit de la grâce qui suffit ou ne suffit pas, nous tenons toute la vie aux opinions que nous avons adoptées dans la jeunesse, et l'amour-propre persuade à mon janséniste que ses opinions doivent être celles de tout le monde.

On peut être janséniste, et avoir d'ailleurs le sens commun. « Mon cher » ami, me dit mon voisin, la retraite » absolue me convient à moi, qui ai » quatre-vingt-dix-sept ans; elle doit » être insupportable pour un homme » de votre âge. Croyez-moi, le vrai » moyen d'imposer silence aux passions, » c'est de voir de près les objets qui les » allument : tout cela est si peu de » chose! Retournez dans le monde; vous » y serez seul plus souvent que vous ne » le croyez ».

Quand nous sommes irrésolus, nous

nous rendons volontiers à l'opinion du premier qui nous parle. Il semble qu'il nous rende un service essentiel, en nous arrachant à cette incertitude toujours fatigante, et quelquefois pénible.

Je quittai la rue Mouffetard, et je fus m'établir dans le plus brillant quartier de Paris. J'envoyai chercher un tailleur, et je lui dis de m'habiller à la mode, dont je devais être très-loin : il y avait cinq semaines environ que j'avais quitté la Chaussée-d'Antin, et je sentais que pour être seul au milieu d'un cercle, il ne fallait pas me singulariser.

Je me couvre de l'habit à la française; j'ai les boucles d'or aux souliers, et le chapeau à plumet sous le bras. Un chapeau à trois cornes va très-mal avec des cheveux courts; mais quand il est convenu que cela va bien, il faut avoir l'air de le croire, *comme tout le monde.*

Me voilà donc en grand costume, et arrivant dans un carrosse de remise à vingt francs par jour. C'est un peu

cher pour moi; mais il faut être *comme tout le monde.*

Or, *être comme tout le monde*, signifie être comme ceux qui ont plus de fortune que nous. Ainsi la marchande en détail se met comme la marchande en gros, la femme d'un banquier comme celle d'un prince, et si les maris se permettent quelques observations, on leur répond : Il faut être *comme tout le monde.* Que répliquer à cela ?

Il y a quarante personnes au moins dans le salon. N'en déplaise à mon janséniste, je ne crois pas qu'on puisse être seul au milieu de quarante personnes.... Hé! mon janséniste pourrait bien n'avoir pas tort.

Ici je remarque un grand seigneur, qu'on regarde beaucoup, et dont on se tient à une distance respectueuse. On sollicite un de ses regards, on attend qu'il ouvre la bouche pour faire valoir son esprit, ou ses connaissances. Monseigneur se tait, parce que probablement

monseigneur n'a rien à dire. Il ne me donnera pas de distractions.

Il a l'air fort ennuyé, et d'être respecté, et de ceux qui le respectent. En serait-il de la considération, comme de tant de choses que nous désirons passionnément, et qui, dès que nous les avons, nous deviennent indifférentes?

Quand on a regardé un grand seigneur pendant dix minutes, on retrouve nécessairement l'homme sous la broderie et les décorations. Le charme se dissipe, et chacun s'occupe de ce qui lui convient. Le jeu, la conversation, quelqu'affaire de cœur, peut-être, ont bientôt divisé en huit ou dix groupes, le cercle qui s'était formé autour de monseigneur.

Je m'approche d'une table de jeu.

Deux femmes, assez jolies, doivent passer deux heures avec deux hommes qu'elles n'ont jamais vus, à remuer les doigts et à dire : *En cœur, passe, seule en carreau.* Elles ne voient, elles n'en-

tendent personne; et bien certainement, deux femmes qui ne disent que *cœur, passe, seule en carreau,* ne sont pas dangereuses pour moi.

Devant la cheminée est un groupe d'hommes qui parlent de la pluie et du beau temps, de la pièce nouvelle, de la piété édifiante du *Journal des Débats,* et qui, par intervalles, regardent la pendule. Il est clair que cet entretien ne nuira point à mes méditations.

Quelques jeunes personnes se sont réunies dans un petit coin. Elles chuchotent bien bas, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne de parler haut. Elles étouffent quelques éclats de rire, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne d'éclater. Un coup-d'œil d'une maman réprime cet excès passager de joie. Le silence le plus absolu règne dans le petit coin. Ces jeunes personnes se regardent, regardent le plafond, le parquet. Elles ont passé inutilement

deux heures à leur toilette, et tout ce qu'elles se rappelleront de cette soirée, c'est que mademoiselle celle-ci a son peigne beaucoup trop haut, et que celle-là a sa guirlande trop en arrière.

Ces intéressans automates me rappellent mon Hébé de la rue Mouffetard, si naïve et si franche! Hébé est l'enfant de la nature; celles-ci sont les filles de l'art. J'en remarque une cependant, dont la figure régulière est pleine d'expression; mais elle est d'une pâleur extrême. Ah! je vois ce que c'est : maman la fait coucher le matin et lever le soir, parce qu'il faut que maman dise : *Cœur, passe, seule en carreau.*

La maîtresse de la maison, qui fait parfaitement les honneurs de chez elle, passe d'une table à une autre, adresse à chacun un petit mot, auquel on répond par un autre. Elle va au petit coin : « Hé bien, mesdemoiselles, vous » amusez-vous un peu? — Oh, beau- » coup, madame ».

Je

Je suis seul, absolument seul. L'ennui qui se peint plus fortement que jamais sur la physionomie du grand seigneur, m'a rendu indifférent pour les dignités et la considération; et si l'idée de mon Hébé me poursuit quelquefois, je m'approche de cette jeune plante flétrie avant le temps, je la regarde; un sentiment de tristesse s'empare de moi, et éloigne toute autre sensation.

La pendule sonne minuit. Un sentiment de satisfaction perce sur toutes les figures. On se lève, on s'empresse de se retirer : on parait enchanté d'échapper les uns aux autres. Pourquoi donc est-on venu là? Pourquoi demain ira-t-on ailleurs faire les mêmes choses? c'est qu'il est du bon ton de donner des soirées, et que pour avoir du monde chez soi, il faut aller chez les autres.

Je suis toutes ces soirées-là; j'y *philosophe* à mon aise, et jamais je ne rentre chez moi sans rendre des actions de grâces à mon vieux janséniste.

Si, par hasard, je vais au spectacle, j'ai grand soin d'éviter nos petites grandes pièces, où s'épuise le vocabulaire de l'*Almanach des Grâces*. Je vais à Molière, à Regnard, à Destouches, et je suis encore seul, absolument seul, avec le chef-d'œuvre qu'on me lit dans le désert.

M'arrive-t-il au spectacle de prêter un moment l'oreille au langage des passions? je cours, en sortant de ma loge, au bal de l'Opéra. Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes, des masques bizarres ou hideux, me dispensent de rien voir; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter : quand tout le monde parle à-la-fois, c'est comme si personne ne parlait. Je suis là, comme le solitaire sur le bord de la mer. Le bruit monotone des vagues ne peut rien sur son entendement, et n'interrompt pas sa méditation. Quelquefois il se mouille le bout des pieds; il se recule. Quelque-

fois je recois un coup de coude, et je m'éloigne un peu.

Pénétré de reconnaissance envers mon janséniste, je crois devoir l'aller remercier. Au coin de la rue Copeau, je rencontre....... qui? devinez........ c'est elle, c'est mon Hébé. Elle est avec une femme âgée, à qui elle parle avec déférence et gaîté : c'est sans doute sa mère.

Je ne peux m'empêcher d'aborder Hébé. Je m'approche avec timidité, et cependant je lui prends la main : j'ai toujours remarqué qu'on entend mieux une jolie femme, quand on lui tient la main.

Sa mère ne s'offense pas de cette liberté, parce que ma figure exprime un sentiment honnête. J'entre dans des détails. Hébé est une fille bien née, j'en suis fort aise. La mère et la fille vivent d'un très-modique revenu, j'en suis bien aise encore. Je demande la permission de continuer la conversation

chez elles; on me l'accorde, et j'en suis enchanté.

Je m'informe dans le voisinage de la conduite de ces dames............ Oh, que j'eusse été douloureusement affecté si les renseignemens n'eussent pas été favorables!......... Je propose ma main en tremblant; Hébé rougit, et l'accepte.

J'ai vu le monde et les grandeurs; j'en suis tout-à-fait revenu. Je définis maintenant la sagesse, l'*art d'être heureux*. Je le serai avec Hébé; je serai toujours seul avec elle, puisque nous ne serons qu'un, et la plus séduisante solitude est celle qu'embellit une femme qu'on adore, et dont on est tendrement aimé.

ANACRÉON.

A l'époque où la Grèce brillait par les talens et les arts, vivait à Téos le jeune Acanthe. Il portait en tous lieux l'inquiétude d'un cœur de vingt ans qui n'a pas aimé encore, mais qui éprouve le besoin d'aimer. Errant sans cesse au milieu de cet essaim de beautés que chantait Anacréon, et que sa lyre rendait célèbres, il cherchait sa défaite avec la noble audace d'un vainqueur. Béroë, Téone, Alasis, avaient fixé ses regards. Anacréon semblait les avoir associées à sa gloire, et la gloire les rendait plus belles. Elles accueillaient Acanthe; il trouvait dans leurs manières, leur maintien, leur langage, une douceur, une noblesse, un abandon qui ressemblaient à de l'amour, et qui n'étaient que le désir de plaire. Comment ne pas chercher à

fixer le plus beau et le mieux fait des Grecs?

Acanthe allait de l'une à l'autre; il admirait, et son cœur restait froid. Il s'étonnait de son indifférence. Ne pas adorer des beautés qu'a chantées Anacréon!

Plus inquiet que jamais, dévoré, tourmenté d'un feu qui le consume, et qui pourtant a ses douceurs, il s'éloigne, il cherche une de ces retraites où on peut rêver en liberté, et où la solitude ajoutera encore à la violence d'un amour sans objet. Il s'égare dans la campagne; il arrive sur les bords d'un ruisseau qu'ombrageaient le coudrier et l'ormeau. Toujours brûlant, il essaie d'échapper à lui-même; il se flatte de retrouver dans l'onde fraîche et limpide un calme qu'il est loin de regretter. Dépouillé de sa tunique, c'est Adonis qu'embellit le désir.

Quelques sons parviennent jusqu'à lui à travers le feuillage, légèrement agité

par le zéphyr. Il s'arrète, il écoute; aucun mot ne frappe encore son oreille, et il est tout entier à la douceur de cette voix qui l'émeut et le subjugue. Ces accens, se disait-il, doivent être ceux de Vénus même : tel est l'organe qu'on se plaît à supposer à la déesse de la beauté.

Il reprend ses vêtemens, il se glisse en écartant doucement les branchages. A mesure qu'il avance, cette voix argentine ajoute à son émotion. Il craint de se faire entendre, d'être privé du plaisir le plus vif dont il ait encore joui. Il retient son haleine; il ne marche plus qu'en tremblant.

Déjà il distingue quelque chose, et ce qu'il a vu lui fait désirer de voir davantage. Ses précautions mèmes le trahissent. Une branche, que sa main a fortement arquée, s'échappe, se redresse, frappe les branches voisines, effraie les habitans ailés du bocage. Ils s'envolent en poussant un cri plaintif. Ce nid, façonné avec tant de soins et de temps, ce

nid où ils ont déposé le fruit et l'espoir de leurs amours, est renversé aux pieds d'Acanthe. Ce cri plaintif, le frémissement du feuillage ont fixé l'attention de Cidalie; elle aperçoit Acanthe. Acanthe, ravi, enchanté, s'élance vers elle; il va tomber à ses pieds. Cidalie veut fuir, et demeure; le respect retient Acanthe. Ils se regardent, et ce regard a décidé du reste de leur vie.

Cidalie a quinze ans; sa figure a quelque chose de divin; ses formes semblent avoir été modelées par les Grâces; ce sont elles qui ont ondulé les plis de sa tunique, qui ont attaché et relevé son voile; Vénus lui a prêté sa ceinture; l'innocence a coloré son front de l'incarnat de la pudeur.

Sa mère est à quelques pas. Elle a soustrait sa fille au tumulte du monde. Elle croit que l'amitié suffit encore au cœur de Cidalie, et qu'elle recevra un jour avec docilité l'homme à qui elle plaira, et qu'elle devra aimer. Elle l'a

dérobée surtout à l'aspect et aux chants d'Anacréon. Elle pense qu'une femme perd toujours en réputation ce qu'elle gagne en celébrité.

Basilée s'amusait avec sa fille à cueillir des fleurs champêtres; elles en formaient des guirlandes. Rien ne peut parer Cidalie; mais ces fleurs devaient être un moment le symbole de son éclat et de sa fraîcheur.

Non, l'amitié ne suffit plus à son cœur. Elle a vu Acanthe, et elle partage ce désir vague, inquiet, qui n'alarme pas la modestie, parce qu'elle ne peut le définir, mais qui inspire la timidité et une réserve qui ressembleraient à l'indifférence, si la rougeur qui colore les joues de la beauté ne décelait l'amour naissant.

Acanthe, dénué d'expérience, croit qu'il a déplu; il s'approche de Basilée. Interdit devant Cidalie, il retrouve auprès de sa mère ses idées et cette chaleur d'expression que communique l'a-

mour à l'être qu'il a pénétré de ses feux.
« Je n'avais pas encore aimé, lui dit-il;
» maintenant j'aime votre fille autant
» qu'elle est belle, et mon amour est
» sans bornes, puisqu'on ne peut le com-
» parer qu'à elle-même ».

Basilée se souvient qu'elle a été jeune, et qu'elle a épuisé avec Comire ce que l'hymen a de douceurs. Acanthe est beau, il est riche, indépendant; il promet le bonheur de Cidalie; et quelle mère ne s'empresse d'assurer celui de sa fille! Elle interroge la jeune vierge: elle n'en obtient pas d'aveu; mais ses beaux yeux se relèvent, ils se portent sur Acanthe, et ses lèvres lui sourient.

Acanthe les ramène à la ville. Il ne s'occupe plus que des apprêts de la fête. Fier du titre qu'il va obtenir de Cidalie, heureux déjà par l'espérance, il répand autour de lui les doux transports dont il est agité. Il veut que chacun applaudisse à son choix, et lui envie sa conquête. Il demande à Basilée, et il ob-

tient la permission de produire Cidalie dans le monde.

Une femme ne pardonne pas à celle qui lui a ravi son amant. Téone, Alasis, Béroë cherchent des défauts à Cidalie. Désolées de ne pas lui en trouver, elles veulent lui donner des torts.

Elles chantent devant elle l'amour et ses plaisirs; elle peignent l'amour volage, le plaisir passager. Ce n'est pas là l'amour que connaît Cidalie. Elle chante à son tour celui qu'elle éprouve, qui l'a pénétrée, qui règne à jamais sur elle. Téone, Alasis, Béoré rient, plaisantent et raillent; elles célèbrent l'inconstance et ses douceurs. « Ah! leur répond Cida-
» lie, quand on aime une fois, n'est-ce
» pas pour toujours?

» Non, lui dit Béroë, votre indiffé-
» rence a passé, votre amour passera.
» Dès long-temps celui d'Acanthe sera
» éteint; et que vous restera-t-il? une
» vie obscure et uniforme, des appas
» inutiles, et que l'ennui flétrira. Notre

» cœur ne nous donne que le bonheur » du moment; la gloire assure celui de » toute notre carrière; elle le porte au-» delà des bornes que nous a fixées la » nature. Recherchées, fêtées, adulées » par la plus brillante jeunesse de Téos, » nous vieillirons en écoutant ces vers » immortels que nous avons inspirés à » Anacréon. Nous finirons avec l'espoir » qu'ils passeront à la postérité la plus » reculée.

» Ah! répondait Cidalie, que m'im-» porte qu'on me chante? que m'im-» porte la postérité? L'amour d'Acanthe » est ma gloire; le mien est mon bon-» heur ».

Tout-à-coup une mélodie enchanteresse se fait entendre; et ces sons, jusqu'alors inconnus à Cidalie, la ravissent et la transportent. « C'est Anacréon! » s'écrient Alasis, Béroë, Téone. Légères comme l'hirondelle, elles rasent à peine le sol : elles volent au-devant des hommages et du poëte de Téos.

Cidalie est restée à sa place; mais son ame tout entière a passé dans ses yeux. Anacréon s'avance. Il est couvert de pourpre et d'or; ses cheveux blancs sont cachés sous des guirlandes de roses et de myrte; il a sa lyre d'ivoire à la main. Les beautés les plus piquantes, les jeunes gens les mieux faits marchent sur ses pas et inondent les portiques. Tous s'empressent à lui plaire; tous sollicitent ses regards et sa faveur; tous lui demandent l'immortalité.

Du milieu de ce cortége charmant, Anacréon a distingué Cidalie, et déjà il ne voit plus qu'elle. Il s'approche. Ses yeux brillent d'un éclat nouveau, son cœur se ranime; sa lyre parle sous ses doigts. Il chante Cidalie; il ne veut plus chanter qu'elle.

Cidalie est femme. Elle frémit de plaisir, en voyant à ses pieds celui qui a été recherché, fèté, caressé par des rois. L'objet des hommages de tous semble n'exister que pour elle. Elle n'augmen-

tera pas sa cour; elle en sera le plus bel ornement : Anacréon l'a proclamée sa souveraine.

Il lui chante l'amour avec ce charme auquel rien ne peut résister. Cidalie ne sent pas que la volupté seule pénètre dans son âme, et qu'elle n'est quelque chose que par le sentiment. Son orgueil satisfait ne lui permet pas de s'interroger sur ce qu'elle éprouve. Anacréon lui présente la main; elle y appuie légèrement la sienne. Acanthe est oublié.

Acanthe a tout appris. Désolé, tourmenté, désespéré, il déplore auprès de Basilée l'inconstance de Cidalie, et son malheur, auquel il ne survivra pas. «Vous » l'avez voulu, lui dit Basilée; mais ne » désespérez pas. Anacréon caresse la » vanité; il plait à l'esprit; il ne peut » plus rien sur les cœurs ».

En effet, Cidalie revenue de sa première ivresse, voit des rides sous les roses, et des cheveux blancs que le myrte ne lui dérobe plus. Les vers d'Anacréon

sont admirables; mais toujours des vers! rien que des vers! Elle retrouve au fond de son cœur désabusé l'image d'Acanthe, brillant de jeunesse, de beauté et de grâces. « Ah, laissons, dit-elle, ces » vains jeux de l'esprit; ils ne valent pas » un sentiment. La vieillesse peut être » aimable; mais l'amour fuit devant elle, » et l'amour est tout pour moi. Qu'Ana- » créon soit mon ami; mais qu'Acanthe » soit mon époux ».

Béroë, Téone, Alasis la rappellent en vain. Elle s'éloigne du toit d'Anacréon; elle cherche la demeure de Basilée. Elle la trouve s'affligeant avec Acanthe, et s'efforçant de le calmer.

« Pardonnez, lui dit-elle, une erreur » d'un moment. Elle sera la sauve-garde » du reste de ma vie. J'ai vu la gloire et » ses prestiges; ils m'ont abusée, je l'a- » voue; mais je reviens à Acanthe pour » ne m'en éloigner jamais ».

Acanthe renaît au bonheur. Cidalie, implorant son pardon, a effacé l'égare-

ment de quelques heures. Est-on coupable, quand on se repent et qu'on est aimé ?

Basilée les présente au temple de Vénus. « Ah, disait le lendemain Cidalie, » qu'Acanthe ne fasse pas de vers, qu'il » n'en fasse jamais. Qu'il laisse ce genre de mérite à ceux qui n'ont que celui-là ».

Quand elle rencontrait Anacréon, et qu'il cherchait à l'attirer par ses chants : « Vous flattez mon oreille, lui disait- » elle ; mais Acanthe charme mon cœur ».

Quelqu'aimable que soit un vieillard, il doit renoncer à l'amour.

LE VIEUX BOSSU.

Des organes neufs, une pente heureuse à jouir de tout, à s'amuser de tout, à rire de tout, entraînent continuellement la jeunesse. Une jolie femme, un beau cheval, une pièce nouvelle, un bout de ruban, la séduisent tour-à-tour. Elle se repose du jeu des passions en épiant les ridicules, en les saisissant, en s'en moquant, comme si ces grâces, qui plaisent tant en elle, ne pouvaient pas un jour devenir des grimaces; comme si un vieil enfant n'était pas le plus ridicule des êtres; et combien de vieux enfans je vois dans le monde, soit dit sans offenser personne!

Un beau jeune homme, très-content de lui, et par conséquent très-disposé à railler les autres, rencontre dans une promenade publique un vieillard qu'on

eût respecté dans la Grèce, et qui devait faire rire à Paris. Il était boiteux, il était bossu; son nez arqué, et long comme un sabre à la hussarde, était chargé d'une énorme paire de lunettes. Ce nez semblait vouloir caresser un menton qui se levait dans la mesure de l'inclinaison du voisin. Mon jeune homme regarde et sourit; vous devez vous y attendre. Les bossus ont la répartie vive et juste. Celui-ci était plus bossu qu'un autre, et il s'empressa de jeter le gant.

« Vous riez de ma figure, monsieur,
» et je conviens qu'elle est grotesque. —
» Monsieur, je ne dis pas cela. — Vous
» le pensez, du moins. — Monsieur......
» — Et vous supposez qu'avec une con-
» formation comme la mienne, je n'ai pu
» connaître aucun des plaisirs qui vous
» séduisent aujourd'hui. — Je fais plus
» que le supposer, monsieur, j'en suis
» certain. — Et vous avez tort. Je ma-
» niais fort adroitement un cheval. A la

» vérité, quand j'étais dessus, je ne ressemblais pas mal à une paire de pincettes; mais comme je ne le montais que pour moi, je m'embarrassais fort peu des observations des autres. — Moi, je conviens, monsieur, qu'en votre place elles m'eussent singulièrement déconcerté, ou plutôt je me serais bien gardé de m'y exposer. — Voilà déjà, monsieur, un avantage que j'ai sur vous, qui me paraissez vivre beaucoup pour le public. — Hé, hé, monsieur, vous pourriez bien avoir raison. — Je dansais sans grâce, monsieur. — Oh, par exemple, monsieur, je le crois. — Mais je sautais, je retombais en mesure, et personne ne pouvait se plaindre de moi. — Quoi, pas même la femme avec qui vous dansiez ? — Je me gardais bien de lui donner le moindre sujet de plainte. Je la regardais en dansant, je lui prenais la main, je la pressais doucement. En acceptant la mienne, elle m'avait ac-

» cordé ces douces prérogatives, et je
» n'avais pas l'impertinence d'en négli-
» ger une. — Mais, en vérité, vous me
» parlez des femmes comme quelqu'un
» qui les a aimées. — Et qui les aime
» encore, monsieur. — Ah! ah! ah! —
» Oui, monsieur. On s'extasie devant la
» Vénus de Médicis et l'Apollon du Bel-
» véder; j'admire bien davantage une
» jolie femme qu'embellit la vie. Je me
» borne à cela, j'en conviens; mais au-
» trefois..... — Ah! ah! ah! — Riez tant
» que vous voudrez de mes amours
» passés; je me crois bien plus fondé à
» rire des vôtres. — Comment cela? —
» Vous croyez aimer les femmes, vous
» n'aimez que le plaisir. Vous vous don-
» nez, sans choix, sans discernement,
» à celle qui vous écoute et à celle qui
» vous attire. Vous ne savez ni à qui
» vous succédez, ni qui vous succédera;
» vous ne pensez pas même que beau-
» coup de dames de cette espèce aiment
» les coadjuteurs. Un joli minois vous

» suffit, et le moment est tout pour
» vous. — Et qui vous a dit tout cela,
» monsieur? — Pardonnez-moi le mot,
» monsieur, c'est votre légèreté, votre
» étourderie. — L'expression est forte,
» monsieur. — Et pourquoi? Voudriez-
» vous passer pour un homme de poids,
» réfléchi, raisonnant? Soyez de bonne
» foi, et convenez que non. — Brisons-
» là, monsieur, et dites-moi, je vous
» prie, quelle fut votre manière d'aimer
» les femmes, et par quel enchantement,
» au moyen de quel philtre vous parve-
» niez à leur plaire. — J'ai le malheur
» ou le bonheur d'avoir un extérieur
» repoussant; par conséquent, je ne
» pouvais être ni fat, ni vain, ni entre-
» prenant, et c'est déjà quelque chose
» pour celles qui croient qu'il ne suffit
» pas d'être jolie. Je ne pouvais leur
» adresser de ces riens brillans, de ces
» choses futiles qui n'ont de prix que
» par la vivacité d'un œil agaçant, et un
» sourire étudié de manière à montrer

» de belles dents. Mon premier soin de-
» vait être de faire oublier ma figure,
» et je ne pouvais y réussir qu'en parant
» la raison et le jugement du charme de
» l'esprit et de la sensibilité. Peu de
» femmes m'écoutaient, je l'avoue ; mais
» celle qui pouvait m'entendre me re-
» voyait avec plaisir, désirait me revoir
» encore, et finissait par ne plus penser
» à ma tournure. Je ne séduisais pas,
» sans doute ; mais j'attachais, et voilà
» encore un avantage réel que j'ai sur
» vous. Quelquefois un jeune homme
» bien fait, sémillant, se présentait dans
» le cercle. Il fixait les yeux, il prévenait
» en sa faveur. On s'approchait de lui
» sans penser à le chercher ; on désirait
» l'entendre ; il parlait ; on s'éloignait
» d'un air rêveur, qui semblait dire :
» Quel dommage que cette tête si jolie
» soit vide. On revenait à moi, et le
» jeune homme se jetait au milieu d'un
» groupe de femmes qui semblaient se
» l'arracher, et ces femmes-là, mon-

» sieur, ressemblaient beaucoup à celles
» qui vous plaisent tant aujourd'hui. La
» jeune personne qui m'écoutait, avait
» plusieurs fois répété la même épreuve,
» et elle avait constamment tourné à
» mon avantage.

» Nous sommes tous calculateurs;
» mais les gens raisonnables ont une
» manière à eux de calculer. La femme
» avec qui je causais, disait en elle-
» même: J'épouserai cet homme-là pour
» moi, car personne ne sera tenté de
» me l'enlever. Je me disais, moi: Je
» serai fidèle à ma femme, parce qu'il
» faut se tenir où on est bien, et puis
» un bossu inconstant ne trouve pas ai-
» sément à remplacer. — Enfin, mon-
» sieur, vous avez épousé une femme,
» faite probablement comme vous? —
» J'ai épousé une femme d'une figure
» agréable, et vous conviendrez que
» cela suffit, vous qui vous fatiguez si
» promptement de toutes les beautés à
» qui vous accordez un mois, une se-

» maine, un jour. Quand le dégoût survient, la femme jolie et celle qui ne » l'est pas sont pour nous au même niveau. Je n'ai jamais connu cette maladie de l'ame, parce qu'une conversation attachante a toujours rempli les » momens de repos, dont le cœur a si » souvent besoin. Ma femme n'était » point passionnée, et c'est à une qualité négative que je dois la conservation, la lucidité de mes idées; elle » était sensible, et la sensibilité embellit » le cours de la plus longue vie. Enfin, » monsieur, je suis père. J'éprouve des » jouissances que probablement vous ne » connaîtrez jamais, même en vous mariant, parce qu'alors vous aurez usé » toutes vos sensations; et que vous restera-t-il de tant de conquêtes passées? » Rien, pas même un souvenir. Convenez, monsieur, que voilà une foule » d'avantages que j'ai sur vous, moi que » vous trouviez, tout-à-l'heure, si ridicule et si misérable ».

Ici,

Ici, le bossu tire son mouchoir, et trois ou quatre paires de lunettes tombent de sa poche. « Ah, mon Dieu, » monsieur, que de lunettes! — Vous » ne soupçonnez pas les avantages » qu'elles me donnent encore sur vous. » — Des lunettes! — Oui, monsieur, » des lunettes ».

Il est bon de remarquer ici qu'au temps dont je parle, il n'était pas du bon ton d'avoir la vue basse; que des lunettes annonçaient par conséquent des yeux affaiblis et les approches de la caducité.

Mon jeune homme relève la conversation avec sa vivacité ordinaire. « Ap» prenez-moi donc, monsieur, quelles » jouissances vous procurent ces petits » verres, dont vous me paraissez si sa» tisfait. — Bien volontiers, monsieur, » car on est toujours disposé à m'ac» corder si peu, que j'aime à me vanter » de ce que je possède. Je crois que vous » ne voyez que les mêmes choses, et que

» vous les voyez toujours les mêmes. —
» Qu'entendez-vous par-là? — Qu'au-
» cune espèce de lunettes ne peut aller
» à vos yeux. — Parbleu, je vous le
» certifie. — Ainsi vous ne connaissez
» rien des merveilles que je me crée à
» volonté. Je vous prie de me dire ce
» qu'est le petit animal que je viens de
» prendre là. —Hé, monsieur, c'est un
» insecte, un vil moucheron. — Pauvre
» jeune homme! A l'aide de ces lunettes
» ampliatives, ce vil insecte, ce mou-
» cheron dédaigné est un chef-d'œuvre
» de la nature. L'or, le pourpre, l'azur
» le parent de leurs plus vives couleurs.
» Ses aîles ne sont plus une faible mem-
» brane; c'est le réseau le plus admi-
» rable et le plus précieux. Au moindre
» mouvement de ce petit animal, mille
» nuances nouvelles succèdent aux pre-
» mières; des traits de lumières, diver-
» sement colorés, se réfléchissent de
» toutes parts. C'est un mélange de ru-
» bis, de saphirs et d'émeraudes réunis

» et fondus ensemble. — Vraiment,
» monsieur? — Je vous en réponds.

» Que voyez-vous au pied de cet arbre? — C'est, ce me semble, un peu de moisissure. — C'est une prairie, monsieur, c'est un parterre, orné d'une multitude de plantes et de fleurs. Les unes sont tout-à-fait épanouies; les autres viennent d'entrouvrir leur calice. Du milieu de ces fleurs s'élèvent des arbrisseaux et même des arbres, eu égard à la différence des proportions. Ce n'est point une vaine illusion; ces arbres et ces fleurs ont leurs racines, leur sève et leur végétation.

» — Mais il me semble, monsieur, que je peux voir tout cela à l'aide d'un microscope. — J'en conviens, monsieur; mais on ne se promène pas avec un microscope dans sa poche, et mes lunettes sont toujours dans la mienne. Avec celles-ci, monsieur, je vois les objets tels qu'ils vous paraissent à

» vous, et à la simple vue ils prennent
» pour moi un degré de perfection dont
» vous n'aurez d'idée que lorsque vous
» serez courbé sous le poids des ans. Exa-
» minez ce paysage qui s'offre là à nos
» regards. Vous y voyez des inégalités,
» des parties brutes ou dépouillées, des
» cultivateurs brûlés du soleil; des sa-
» bots, des haillons, des disparates mul-
» tipliées blessent vos yeux, et vous ren-
» dent insensible aux charmes qu'offre
» d'ailleurs ce tableau; pour moi, tout
» devient plus agréable, en devenant
» plus délicat. Les formes sont plus lé-
» gères, les contours plus gracieux, les
» nuances plus fines. Chaque objet est
» plus fini; il est d'un goût et d'un tra-
» vail plus exquis; il ne s'éloigne de moi
» que pour acquérir une perfection et
» un agrément que la nature lui a re-
» fusés. L'herbe sur laquelle nous mar-
» chons ici trompe encore ma vue de la
» manière la plus agréable; chaque brin
» est un fil de soie; il me paraît en avoir

» la douceur et le moelleux. Ce n'est
» plus sur du gazon, c'est sur un tapis
» de velours que je me promène.

» J'entre dans un salon. J'y trouverai
» des beautés de deux genres; mais il
» faut que je les devine. Mes lunettes
» sont dans ma poche, parce que l'ima-
» gination revient difficilement sur ce
» qu'elle a prononcé. Tous les hommes
» qui prétendent aux grâces de la figure
» et de l'esprit, s'empressent autour
» d'une dame, qui n'est pas la plus ai-
» mable, peut-être, mais qui est sans
» doute la plus jolie. Et vite je tire mes
» lunettes, je m'approche, et je vois la
» beauté dans tout son éclat, dans toute
» sa fraîcheur. Une veine, un cheveu,
» un cil, ces petits trous imperceptibles
» que produisent le doux sourire, ces
» lèvres rosées, ces dents qui le dispu-
» tent à l'ivoire, rien n'échappe à mon
» scrupuleux examen. Je hasarde quel-
» ques mots; on m'écoute à peine; on
» ne me répond pas, et je pouvais m'at-

» tendre à ce dédain; la dame est jolie,
» et je suis vieux, bossu et boiteux. Je
» ne vois plus en elle que la Vénus de
» Médicis; elle n'est là que pour récréer
» ma vue, et j'y reviendrai, si je n'ai
» rien de mieux à faire.

» Je passe plus loin. Je vois deux
» femmes isolées; elles ne sont pas jeu-
» nes sans doute. Elles cherchent à se
» dédommager de l'abandon dans le-
» quel on les laisse; leur conversation
» paraît raisonnable et attachante. C'est
» beaucoup pour moi; mais cela ne me
» suffit point. Je veux encore leur trou-
» ver de la beauté, parce que la beauté
» communique son charme à ce qu'elle
» dit, comme à ce qu'elle touche, et vite
» je mets mes lunettes dans ma poche.

» Je les aborde, et je suis accueilli
» avec bienveillance : l'amour-propre
» consolé, est si reconnaissant! Je les
» regarde, et je deviens créateur; d'un
» clin-d'œil, je leur ôte quinze années.
» Ces traces du fléau de l'Arabie ont

» disparu pour moi; les rides naissantes » sont effacées; les yeux sont remontés » au niveau de leur orbite; la figure » s'est arrondie, la peau a repris le ve- » louté de la jeunesse. Je suis avec des » femmes de trente ans, jolies, très-jo- » lies, très-aimables, et qui le deviennent » davantage pour l'homme qui sait les » apprécier. Je me fixe auprès d'elles, » et j'abandonne la Vénus de Médicis à » qui voudra faire fumer l'encens sur » ses autels.

» Je me résume, monsieur. Sans ma » bosse et mes jambes grêles, j'aurais » été peut-être un insupportable petit » faquin. Je leur dois ma raison, mon » jugement et quelques connaissances. » Je leur ai dû une femme agréable, ai- » mable et aimante, qui pendant qua- » rante ans a fait mon bonheur. Mes » lunettes me font jouir de tout ce qui » flatte vos yeux, et mes yeux affaiblis » trouvent de la jeunesse et des char- » mes où les vôtres ne voient que des

» ruines. Avouez, monsieur, qu'avec ces
» avantages, on pourrait presque être
» fier d'être bossu et vieux, et que vous
» avez eu tort de vous moquer de moi,
» qui suis assez généreux pour ne pas
» me moquer de vous ».

ABRÉGÉ DE LA VIE

D'UN PAUVRE DIABLE.

L'HOMME en naissant est le très-humble serviteur des circonstances. Vit-il par jour un quart d'heure pour lui? Ne fait-il pas tout pour les autres? Est-ce la peine de naître?

Je suis entré dans ce monde tout bleu, parce que celui qui aida ma mère était un mal-adroit, ce qui n'empêcha pas mon père de le payer largement, parce qu'il avait de la réputation, et mon père tenait beaucoup à celle d'homme libéral.

Ma nourrice me sevra à six semaines, parce qu'elle devint grosse. Elle m'attachait dans mon berceau avec une sangle, quand elle allait passer la journée aux champs, et si, à son retour, elle

m'entendait pleurer, elle me fouettait, au lieu de me donner de la bouillie.

Deux ans après, lorsque ma nourrice se présentait à la maison paternelle, j'étais obligé d'aller au-devant d'elle, et de l'embrasser, parce qu'elle m'avait donné son lait, et qu'elle était ma seconde mère. Si je pleurais en l'embrassant, on voulait bien attribuer mes larmes à la reconnaissance, et on vantait partout l'excellence de mon naturel.

Ma mère voulait que je l'aimasse aussi. Je ne demandais pas mieux; mais jugez si cela m'était facile.

Si je tombais, et que je me fisse une bosse au front, maman me fouettait, comme si je ne m'étais pas fait assez de mal.

Elle disposait de mon estomac; elle prononçait sur ses besoins et ses fonctions. Quand je disais que j'avais encore faim, elle m'assurait que non, et si j'étais surpris dérobant quelque chose à

l'office, maman me fouettait pour prévenir les indigestions.

Au premier jour de l'an, les amis de papa me donnaient des joujoux plus ou moins beaux; je les dévorais des yeux, et il m'était défendu d'y toucher, de peur que je les cassasse. J'aurais beaucoup mieux aimé n'avoir pas de joujoux, je n'aurais pas éprouvé de tentation. S'il m'arrivait d'y succomber, si je prenais furtivement un joujou, si je le cassais pour voir ce qui était dedans, maman me fouettait, parce que j'avais enfreint sa défense.

Quand je voulais rire ou chanter, maman me faisait taire, parce qu'elle avait mal à la tête. Quand, par distraction, je récidivais, maman me fouettait, et m'envoyait coucher.

Si je me tenais dans mon coin, silencieux et craintif, j'étais un enfant taciturne, sournois, et maman me fouettait pour m'égayer, et me développer l'esprit et le caractère.

En me fouettant à tort et à travers, maman *m'idolâtrait;* elle le disait, au moins. Je me demandais, moi, ce qu'elle eût fait, si elle ne m'eût point aimé du tout.

Maman mourut. Je ne tombai pas dans le désespoir, ni mon père non plus. Il me faisait rester auprès de lui pendant les journées entières, parce que ceux qui venaient faire les complimens de condoléance, trouvaient que nous formions un groupe attendrissant. Lorsque je cédais à l'uniformité de ma position, et que je m'endormais, mon père, sans déranger sa tête, tristement appuyée sur son coude, sans baisser ses yeux larmoyans, fixés au plafond, me pinçait furtivement de la main dont il pouvait disposer. Je m'éveillais en pleurant, et les spectateurs admiraient la force du souvenir de ma mère et ma profonde sensibilité, qui me poursuivaient jusque dans mon sommeil.

Mon père me donna un maître de lec-

ture: je me passais fort bien de savoir lire. Je n'écoutais pas ce que mon maître me disait, et mon maître me fouettait pour me rendre attentif.

Il fallut apprendre à lire, à écrire, à compter; pour avoir un peu de relâche; à peine eus-je appris tout cela, qu'on me donna un maître de latin.

Je ne concevais pas la nécessité d'apprendre une langue que personne ne parle: je ne voyais pas quels rapports pouvaient exister entre Cicéron et moi, et mon maître me fouettait, parce que j'étais un raisonneur.

A dix ans, on m'envoya dans un collége. S'il m'arrivait de rire, ou de causer en classe, on me fouettait encore. En récréation, une agacerie faite à un écolier plus grand que moi, était punie par cinq à six coups de poing, et si le grand garçon m'agaçait à son tour, il fallait que je rie, à peine de subir une nouvelle correction.

A dix-huit ans j'entrai dans le mon-

de, possédant parfaitement mes auteurs, et bien décidé à n'en plus ouvrir aucun.

J'aimais beaucoup la société des femmes; mais j'avais l'air gauche, et les femmes n'accueillent pas les hommes qui ont cet air-là. Je m'éloignai des femmes, à qui je déplaisais.

J'avais le goût de la dépense, et mon père me donnait peu d'argent. Je fis des dettes, et mon père m'envoya passer six mois à Saint-Lazare.

J'en sortis aussi gauche que j'y étais entré. Mon air déplut à un mousquetaire; il me rit au nez, me donna un coup de coude, et je fis sauter le chapeau du mousquetaire dans la boue. Il tira son épée; je fus obligé d'en faire autant, et comme je ne savais pas me servir d'une épée, il me passa la sienne au travers du corps.

Mon père, enchanté de ma bravoure, voulut m'acheter une compagnie de dragons. J'avais les inclinations très-pa-

cifiques, et je voulais entrer au parlement. Mon père parut un matin dans ma chambre, mon brevet à la main. Il était suivi d'un maître en fait d'armes, d'un maître de danse et d'un tailleur qui portait quatre ou cinq uniformes complets. Me voilà capitaine de dragons, sans le vouloir et sans le savoir.

Je n'aime pas le cheval, et il fallait aller tous les jours au manège. Je n'aime pas les futilités, et je n'entendais que cela. Je crains la mer, et mon père obtint pour moi la faveur insigne d'aller me battre pour les insurgés d'Amérique, que je ne connaissais pas, contre leurs ennemis, que je ne connaissais pas davantage.

Après avoir reçu deux coups de feu dans ce pays-là, et avoir été deux fois sur le point d'y mourir de la fièvre jaune, je revins à Paris. Je me sentais un penchant prononcé pour le mariage, et je fis ma cour à une demoiselle très-jeune, très-jolie, très-bien élevée, et

qui paraissait m'écouter très-favorablement. Mon père prétendit que la demoiselle ne me convenait pas, parce qu'elle ne m'apporterait point de quoi laisser quinze à vingt mille livres de rente à chacun des trois ou quatre enfans à qui je pourrais donner le jour. Je trouvai étrange qu'il fallût me marier, uniquement pour mes enfans, qui n'étaient pas nés. Mon père n'écouta rien, et me refusa son consentement. Je tombai malade de chagrin.

Lorsque je fus convalescent, il me conduisit dans une maison où se trouvait une assemblée nombreuse. Il me présenta à tout le monde, me fit embrasser tout le monde, et me fit asseoir auprès d'une petite fille qui ne me plaisait pas du tout. Un homme, habillé de noir, lut quelque chose que je n'écoutai pas. Mon père me fit donner ma signature; il donna la sienne; plusieurs personnes donnèrent la leur; on s'embrassa de nouveau, et je compris enfin

que le lendemain j'épouserais la petite fille qui ne me plaisait pas.

En rentrant à l'hôtel, je fis des représentations à mon père. Il me répondit qu'on ne manque pas de parole à une famille respectable. Je me défendis; il me répliqua: *Je le veux;* je me laissai marier.

Ma femme, qui ne me plaisait pas, exigea, pendant la première année, que je fusse toujours avec elle. Si je voulais aller aux Tuileries, elle voulait aller au sermon; si je désirais entendre le *Misanthrope*, elle me menait chez *Nicolet.*

J'aime à me coucher de bonne heure. Ma femme aimait à se coucher tard, et quand nous n'avions personne à l'hôtel, il fallait que je lui tinsse compagnie jusqu'à ce qu'elle me permît de me retirer.

Je suis né avec un certain esprit d'ordre, et j'ai toujours pensé qu'on doit avoir en caisse une année de son revenu, pour faire face aux événemens imprévus.

Ma femme m'avait apporté soixante mille livres de rente; elle en dépensait quatre-vingts.

Je suis débonnaire et facile; ma femme était altière et acariâtre. Elle me tourmentait sans cesse; je me taisais pour avoir la paix, et il n'est pas agréable d'être forcé de se taire chez soi.

Enfin, je veux qu'une femme se respecte! et dès la seconde année madame voulut avoir des amans. Oh! je me fâchai alors. Madame m'imposa silence, en brisant les porcelaines, les glaces, les cristaux. Depuis ce jour-là, je n'ai plus rien dit à madame.

Mon père mourut;..... il fallut bien me consoler. Une fluxion de poitrine emporta madame; j'en fus bien aise. Enfin, me dis-je, je vais vivre un peu pour moi.

Pas du tout. Après avoir été victime d'un accoucheur, de ma nourrice, de ma mère, de mon père, de mes maîtres, de mes camarades, de ma femme, je

devais l'être encore du public, de mes enfans, de mes valets.

Suis-je à la promenade? Des gens, dont je me soucie fort peu, mais qui tiennent un rang dans le monde, s'emparent de moi. Je suis obligé de leur répondre avec civilité, quand je voudrais les envoyer au diable.

Suis-je dans un cercle? aperçois-je une femme dont la physionomie prévient favorablement, et dont l'œil annonce de l'esprit? je vais m'asseoir à côté d'elle, et à peine ai-je dit deux mots, que la maîtresse de la maison me l'enlève pour un wisk. Je la suis, quoique je n'aime pas les jeux anglais, et la maîtresse de la maison me prie de m'asseoir à une bouillotte, où il manque un cinquième. Une bouillotte! le plus sot jeu! et je fais la partie de deux femmes de cent vingt ans en deux volumes, et de deux hommes qui sont très-contens d'eux, parce qu'ils étalent des bourses farcies d'or.

Un faquin me fait une visite. Je ne peux me dispenser de la lui rendre, parce que le faquin a cent mille livres de rentes.

Vais-je au spectacle? une dame placée dans la loge voisine parle plus haut que les acteurs, et un homme ne prie pas une dame de se taire, surtout quand elle est jolie. Je perds mon argent et mon temps.

Je me couche, et je crois dormir. Des amateurs viennent me réveiller au son des instrumens. Ils célèbrent ma fête. Il faut que je me lève, que je les reçoive, et que je dissimule ma mauvaise humeur.

Mon valet de chambre m'habille pour les autres, et non pour moi. Mon maître d'hôtel, par ménagement pour mon estomac et mes nerfs, très-irritables, me fait manger ce que je n'aime pas, et me refuse du vin d'Aï, que j'aime beaucoup.

Ma fille a dix-huit ans, et il y a tous

les jours du monde à l'hôtel. Je la retire de sa pension, espérant avoir un fardeau de moins, et il faut que je continue à faire les honneurs de chez moi, parce que ma fille sait tout, excepté l'art de tenir une maison.

J'ai mis des fonds en réserve pour renouveler mes équipages, mon écurie, ma livrée. On me présente un billet d'honneur de mon fils. Je le paie, et je continue à rouler dans mon vieux carrosse.

Ma fille veut se marier; je la marie. Mon gendre m'intente trois procès au sujet de la succession de ma femme, et il faut que je plaide, moi qui déteste les affaires.

Outré, exaspéré, désespéré de tout faire pour les autres, et rien pour moi, je veux au moins régler l'ordre de mes funérailles. J'insère mes dernières volontés à cet égard dans mon testament; et elles seront exécutées, car je déshérite mes enfans, s'ils ne s'y conforment point.

Ainsi, pendant soixante et quelques années de vie, je n'aurai rien fait à mon gré, que mon testament. C'était bien la peine de naître!

FIN DU PREMIER VOLUME.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES.

Imprimerie de Dufey, à Pontoise.

MÉLANGES
LITTÉRAIRES
ET CRITIQUES,

PAR PIGAULT-LEBRUN,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

In varietate voluptas.

TOME SECOND.

PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Éditeur des OEuvres de PIGAULT-LEBRUN, de PICARD, et d'ALEXANDRE DUVAL,
Palais-Royal, derrière le théâtre Français, nº 51.

1822.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES.

DIMANCHE.

Ce jour-là est consacré au repos et au plaisir. C'est le jour où on se retrouve soi-même, où on dispose de son être, où on oublie si volontiers le travail, le devoir, les affaires.

Je m'habille, je sors sans détermination, sans objet. Je sors pour sortir, pour user de mon indépendance, pour être moi : c'est dimanche.

Je ne me courberai pas aujourd'hui devant l'homme superbe dont la nécessité me fait supporter le dédain; qui ru-

doie en accordant ce que l'importunité lui arrache, qui ne se doute pas que l'aménité fait valoir le bienfait, et que donner n'est rien que par la manière dont on donne. J'ai mon habit neuf; je marche la tête haute; je fixe tout le monde; je suis l'égal de tout le monde: c'est dimanche.

Je passe devant une église. La foule s'y porte avec empressement. Que va-t-on faire? Une procession, peut-être.... Non, ce n'est pas une procession. Un prédicateur va monter en chaire. Ma foi, je m'assieds. Otez d'un sermon les citations latines, les divisions, les subdivisions, les subtilités, les longueurs, ce qui reste est très-bon.

Ah, ah, l'orateur prêche contre l'orgueil. L'église est pleine; mais elle est trop petite: tout Paris devrait être ici. L'homme riche a l'orgueil de croire valoir mieux que ses égaux et ses supérieurs. Il leur cache cet orgueil-là; il le laisse percer avec complaisance, lors-

qu'il est avec ses inférieurs. Ainsi, de proche en proche, et des premiers échelons jusqu'au chiffonnier, nous affectons tous une supériorité réelle ou imaginaire, sur tout ce qui paraît être au-dessous de nous; et le chiffonnier se venge sur son chien, du chagrin cuisant de n'avoir personne au-dessous de lui.

Oh, comme cet orateur prêche l'humilité! quelle pureté, quelle élégance dans le style! quel charme, quelle séduction dans le débit! quelle harmonie dans l'organe! quelle noble facilité dans le geste! Est-ce bien par humilité, que cet homme a acquis ces talens? Ne met-il pas plutôt de l'orgueil à bien faire et à bien dire?

Cette dame, qui paraît si vaine de ses appas, écoute avec beaucoup d'attention. Elle est sourde aux principes, mais elle cède à l'attrait de l'éloquence. Elle louera, elle félicitera le prédicateur. Vous croyez qu'il se flattera de l'a-

voir convertie : ce n'est pas pour cela qu'il prêche. Il veut rappeler, égaler, surpasser Bourdaloue et Massillon.

Je sors, je marche, j'entre dans les salles du Muséum. Je ne me connais pas en peinture; mais on regarde, et je regarde aussi. J'admire sur parole un Raphaël, dont tout le mérite est pour moi dans le cadre. J'écoute modestement ce qu'on en dit. L'admiration des interlocuteurs passe insensiblement dans mon âme; je proclame Raphaël un grand peintre. Si ce tableau eût servi d'enseigne, je ne l'aurais pas regardé; personne peut-être n'eût deviné son mérite : il doit tout à sa position. Il en est de même des hommes. Tel, dont les talens sont inconnus, vit dans l'obscurité, il lui manque un cadre. Tel autre ne brille que par le sien.

On dîne le dimanche comme un autre jour. On a la tête plus libre, et on digère mieux. J'entre chez un restaurateur. Vingt à trente personnes mangent

isolément, sans se parler, sans se regarder. La gaîté, le sourire ne pénètrent pas dans ce salon. Les uns mangent pour manger; les autres paraissent occupés des succès ou des revers de la veille, des espérances du lendemain : il n'y a pas pour eux de dimanche.

Je ne dînerai pas là; je veux m'amuser. Je vais chercher un de ces endroits où on retrouve quelques traits primitifs de l'homme, l'abandon, la franchise, la bonhomie. Je traverse les Tuileries. Des femmes, mieux mises les unes que les autres, sont rangées en file sur des chaises; elles sont là pour voir et être vues. Des hommes passent, repassent, les regardent avec une affectation offensante: on appelle cela se promener. Ce n'est pas ainsi que je me promène le dimanche.

Je passe le Pont Tournant, je prends les Champs-Elysées; j'entre dans ces guinguettes où l'artisan aisé se délasse des travaux de la semaine; où le mo-

deste bourgeois arrive le melon sous un bras, le parasol de madame sous l'autre. Ils oublient les privations du samedi, celles qu'ils s'imposeront le lendemain. Madame a mis chaque jour quelque chose de côté; ils viennent manger gaiement leurs petites économies.

Leur fille Angélique, à qui ce nom va très-bien, est parée de sa robe de percale.... si quelque chose peut la parer. L'étoffe n'est pas fine, mais elle est si blanche! un tablier de taffetas noir fait ressortir l'éclat de son teint; un bas de soie blanc, un soulier de prunelle pressent le pied le plus mignon, la jambe la mieux tournée; un petit bonnet d'assez mauvais goût couvre ses cheveux blonds : qu'importe le bonnet? Angélique est si jolie! quand on la regarde, sa parure n'est rien.

Je la regarde, je la regarde encore; je ne peux voir qu'elle : elle baisse les yeux et rougit. Je m'éloigne; je ne veux pas embarrasser, gêner Angélique. Qu'elle

jouisse sans contrainte d'un beau jour, d'un air pur, de sa tonnelle de chèvre-feuille, de son dimanche.

Je rencontre un jeune homme et une jeune fille dînant tête à tête; ils ne voient, ils n'entendent rien de ce qui se fait autour d'eux. Ils boivent dans le même verre; ce vin est excellent, dès que l'autre y a goûté. L'aile, le blanc de poulet passent d'une assiette sur l'autre; ils se disputent ce qu'ils ont touché. De temps en temps ils s'arrêtent, ils se regardent; le sourire est sur leurs lèvres, la volupté dans leurs yeux... La petite personne avance la main; le jeune homme la saisit, la baise.... Hé, mais.... un anneau nuptial!... ils sont époux. Ah, les convenances, l'intérêt n'ont pas fait ce mariage-là. Puissent-ils s'aimer long-temps! puissent chaque jour de l'année être pour eux dimanche!

Plus loin règne la grosse gaîté, l'intempérance. — Passons, passons.

A cette table est un jeune homme

seul. Il est triste, rêveur. Souvent ses yeux se portent sur les jeunes époux, et il les détourne aussitôt; l'aspect du bonheur semble l'affliger. Il est à peine au printemps de la vie, et il est malheureux! Que de jours, que d'années il a encore à souffrir!

Quand il cesse de regarder les jeunes époux, son œil cherche à pénétrer sous la feuillée, qui lui dérobe une partie des charmes d'Angélique. Ah, je devine. Il est amoureux; il envie le sort de ces jeunes gens; il désespère du sien. Pauvre garçon!

Je le prie de m'abandonner un coin de sa petite table, et il se réserve à peine de quoi placer son assiette et son petit plat, son petit plat auquel il ne touche point.

Je demande à dîner, et je veux faire parler ce jeune homme; il ne me répond que *oui et non*. Oh, parbleu, il parlera!

Je passe en revue tous ceux qui nous

environnent; c'est un détour que je prends pour arriver à mademoiselle Angélique. Je loue sa beauté, sa modestie, ses grâces. La figure de mon jeune homme se développe; son œil s'anime; son âme expansive s'ouvre; il parle, et il parle bien, parce qu'il aime : je n'ai plus qu'à écouter.

C'est un garçon marchand; il ne possède au monde que ses appointemens et son cœur. Le père d'Angélique n'a que quinze cents livres de rente; il ne peut rien donner à sa fille, et il a éloigné Firmin, et Firmin et Angélique souffrent, se désolent : il n'y a plus de dimanche pour eux.

Firmin passe devant la porte d'Angélique, avant d'ouvrir son magasin; il y passe après l'avoir fermé, et s'il l'a entrevue, il emporte peine et bonheur pour le reste de la journée.

Ce matin, il a vu faire les dispositions du petit dîner champêtre. Il ne s'est pas écarté, il a suivi de loin, de très-loin,

et ici il s'est placé à l'extrémité du jardin pour ne pas déplaire à M. Soreau.

C'est un honnête garçon que ce Firmin. Combien lui faudrait-il pour monter un petit commerce?... Douze mille francs, dit-il. Diable, je n'en ai que la moitié et j'en ai besoin.... Besoin! qui en a le plus de celui qui est amoureux, ou de celui qui ne l'est pas?... Mais je ne connais pas Firmin.... Hé! s'il était mon frère ou mon ami, quel mérite y aurait-il à obliger? D'ailleurs je ne l'obligerai pas seul, et sa petite Angélique est si séduisante!

Je le fais lever, et le mène droit à la tonnelle de chèvrefeuille. Il hésite, il tremble, il recule; je le pousse devant moi; il est auprès d'Angélique. Les pauvres enfans n'osent se regarder, et le père Soreau ouvre des yeux!

Il les ouvre plus grands encore, lorsqu'il apprend que Firmin a trouvé un ami qui lui prête six mille francs, et qui lui fera avoir du crédit pour six

mille autres. Il n'a plus que des éloges à donner à la bonne conduite, à l'application de Firmin, à son amour constant et désintéressé. Il lui sourit, il lui présente la main, il l'embrasse. Madame Soreau l'embrasse à son tour. Angélique s'attend bien à être embrassée aussi; Firmin en brûle d'envie, et il reste immobile devant elle.

Je le pousse encore, doucement, bien doucement. Madame Soreau pousse sa fille. Ils s'enhardissent, ils se regardent, ils sont dans les bras l'un de l'autre. Le joli tableau! celui-là est sans cadre, et il est ravissant.

Nous mettons nos dîners ensemble. Firmin va retrouver l'appétit avec la gaîté. Angélique et lui me fêtent, me caressent; ils me font asseoir entre eux. Firmin ne me remercie pas, mais il me regarde! il n'est pas de langue qui puisse exprimer ce que dit ce regard-là. La main d'Angélique vient errer autour de la mienne. Je la prends, je la

presse. Elle m'offre franchement sa joue; je la baise avec un plaisir!..... Voilà l'intérêt de mon argent.

On parle, on mange, on rit, on boit, on déraisonne : c'est dimanche, oh! bien dimanche pour tous ceux qui sont sous la tonnelle.

Demain on signera le contrat : ce sera encore dimanche.

J'irai souvent voir Angélique et Firmin : auprès des heureux qu'on a faits, c'est toujours dimanche.

LA RÉSURRECTION

DE L'AMOUR.

En ce temps-là, Alcibiade vivait, et il illustrait sa patrie par sa valeur, son esprit, ses talens et ses grâces. Les jeunes gens d'Athènes s'efforçaient de l'imiter, et la plupart n'avaient pris que ses ridicules et ses travers. Alcibiade en avait : qui n'en a pas?

Ce début me rappelle l'époque où les *petits-maîtres* abondaient en France.

On appelait ainsi des jeunes gens d'une haute naissance, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur éprouvée, remplis d'ailleurs de grâces et de défauts. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur influence, ils jouaient un rôle dans l'état;

ils avaient du crédit auprès du maître; ils méritaient des éloges, avaient besoin d'indulgence, et possédaient l'art de tout obtenir. Tels furent les d'Epernon, les Caylus, les Maugiron, les Bussy-d'Amboise. Leurs successeurs ne leur ressemblaient pas, et le titre de *petit-maître* ne se donna plus que par dérision à de pauvres sujets qui cherchaient, sans les atteindre, les travers distingués de leurs modèles.

Ainsi l'exemple d'Alcibiade avait entraîné jusqu'à ceux qui avaient avec lui le moins de ressemblance. Il était homme à *bonnes fortunes*; chacun voulut l'être comme lui.

Alcibiade avait obtenu ce titre à force d'agrémens et d'amabilité. Avant d'oser s'en faire honneur, il était persuadé de son mérite, par les préférences dont il était l'objet. Trop recherché pour être constant, il était entraîné par le nombre de femmes aimables qui venaient, pour ainsi dire, s'offrir à lui. L'inconstance

était souvent moins l'effet de son caractère, que celui de sa situation. Il était léger, sans être perfide. La perfidie devint le grand ressort de ceux qui lui succédèrent, parce qu'ils n'avaient pas d'autres moyens. Ils semblaient être appelés à un rôle tout différent de celui qu'ils prétendaient jouer. Ce rôle était devenu une profession ouverte, comme celle de capitaine, ou d'orateur. On l'exerçait, sans s'interroger sur sa figure, sur ses moyens de plaire, et, en général, tout cela était indifférent au succès. Pour réussir dans cette carrière, il suffisait de s'y présenter. On y voyait briller des jeunes gens à qui on eût pu conseiller d'acquérir quelques qualités qui pussent faire oublier leur peu d'agrémens. Ces détails ne font pas honneur au goût, aux principes des dames d'Athènes, je le sais. Mais elles ne sont plus; j'écris pour nos Françaises, *qui ne leur ressemblent en rien*, et je ne crains le ressentiment ni des unes, ni des autres.

L'amour se nourrit d'espérances; il aime à s'envelopper des ombres du mystère; il redoute la satiété. A Athènes, on n'avouait pas ses liaisons; mais on aimait à se laisser pénétrer. La satiété précédait le sentiment, ou plutôt elle l'empêchait de naître. Telle femme était à la mode; il était du bon ton d'avoir tel homme; on ne s'aimait pas; on ne s'estimait pas; on se prenait avec l'intention bien déterminée de se quitter quelques jours après. On savait déjà à quelle nouvelle maîtresse on porterait ses hommages, à quel amant nouveau on permettrait d'être *heureux*. Les maris, inconstans comme leurs femmes, fermaient les yeux sur des écarts qui ne les touchaient plus. Où il n'y a pas de mœurs, *honte* est un mot vide de sens. Les classes inférieures suivaient cet exemple : à l'éclat près. L'amour n'était plus qu'un mot, le mariage qu'un contrat. Les cœurs étaient froids, les sens usés, la débauche était partout, et on la

décorait du masque du plaisir. Le plaisir, compagnon fidèle des sentimens doux, avait disparu avec eux. La médisance était l'âme des conversations. Il était presqu'impossible de calomnier.

Long-temps le culte de Vénus avait été épuré par la délicatesse; son temple était honoré, ses autels chargés d'offrandes pures comme les cœurs qui les offraient La déesse souriait aux amans que lui présentait son fils. Ils venaient jurer de s'aimer toujours. La bonne-foi dictait leurs sermens; et s'il arrivait à quelques-uns de les enfreindre, ils invoquaient l'amour, qui daignait quelquefois rallumer son flambeau.

Mais alors le temple était désert, les autels sans sacrifices; la ronce et le chardon encombraient les portiques : les prêtres seuls conservaient le souvenir de ce qu'il avait été.

Le peuple se portait en foule dans un antre obscur où la licence était adorée. A l'entrée étaient les jeux et les ris; les

soucis dévorans poursuivaient ceux qui en sortaient. Incapables de se connaître et de penser, ils n'étaient plus que des ombres errantes, et ils ne s'en apercevaient pas.

Vénus, indignée, résolut de châtier ce peuple ingrat et aveugle. Cléomènes, le plus vieux et le plus zélé de ses prêtres, était entré dans le temple; il est frappé de terreur. La statue de la déesse se renverse, se brise; les traits, l'arc de l'Amour tombent en éclats; le tonnerre gronde, et une voix se fait entendre : *L'amour n'est plus; la satiété l'a tué.*

« Ah! dit Cléomènes en soupirant, je » l'avais prévu. Quand les femmes dis- » pensent les hommes de l'estime, il » faut que l'amour périsse ».

Il élève vers le ciel ses bras affaiblis; il prie avec ferveur; il offre deux colombes, qui prennent leur vol vers l'Empirée. La foudre s'arrête, la nue se dissipe, et la même voix dit, *Cléomènes*

rendra la vie à l'Amour quand il aura trouvé deux cœurs neufs et innocens.

« Où sont-il? s'écria le vieillard; » dans cette ville, la corruption précède » l'âge ».

Il va, il vient, il interroge, il consulte. On le raille, ou on ne l'écoute pas. Des jeunes gens, à peine sortis de l'enfance, rient des mots *constance, mœurs, procédés ;* de jeunes filles du même âge ne savent déjà plus rougir. Cléomènes sort de la ville.

A quelques stades d'Athènes est une riante vallée, que des roches escarpées semblent avoir séparée du reste du monde. Peut-être, pense Cléomènes, l'innocence a choisi cet asile. Il monte, il gravit, il descend, il arrive. Il pénètre dans un bois de citronniers, où le silence n'est interrompu que par le chant des oiseaux. Il avance, il regarde, il écoute. Une voix plaintive frappe enfin son oreille : « Les dieux récompenseront As» thénie, qui se sacrifie pour moi ».

Asthénie est simple comme les objets qui l'environnent; elle est fraîche et pure comme eux. Elle soutient et guide un vieillard privé de la vue : nouvelle *Antigone*, elle remplit envers son père un devoir qui ne coûte rien à son cœur. Cléomènes les aborde, leur parle, les interroge. Leurs réponses sont naïves, touchantes. Cléomènes les presse dans ses bras. « Elle sera digne d'un tendre » époux, dit-il, celle qui chérit si reli- » gieusement son père. Mais où trouver » le cœur qui doit répondre au sien »?

Asthénie ne sait pas encore qu'elle a un cœur. Elle ne comprend pas ce que vient de dire Cléomènes; elle ne cherche pas à le comprendre : elle fait mieux, elle lui offre des fruits et du lait. Cléomènes s'assied à l'entrée de la cabane, entre le vieillard et sa fille. Ils ont peu, se disait-il, et ils exercent l'hospitalité! Les vertus paisibles sont toujours les compagnes de l'innocence. Elles se sont réfugiées dans cette vallée solitaire :

l'air des grandes villes est mortel pour elles.

Un jeune homme paraît tout-à-coup. Il est couvert de sueur et de poussière. Il arrive jusqu'au seuil de la cabane; il tombe excédé de lassitude. Asthénie le relève; elle essuie la sueur de son front; elle lui présente un petit pain d'orge. Il est précieux; c'est le seul qui lui reste, et ses mains l'ont pétri.

Aëdon a une jeune sœur. Un vautour a enlevé son agneau chéri; il l'a emporté par-dessus les roches qui environnent la vallée. Aëdon a suivi le ravisseur; il a couru de roche en roche avec la légèreté du daim. il n'a pas retrouvé l'agneau chéri; il s'afflige de la peine de sa sœur.

« Que votre sœur est heureuse d'a-
» voir un frère! lui dit Asthénie : elle
» peut vous aimer et vous le dire ».

Aëdon fixe la jeune personne. Plus il la regarde et moins sa douleur est cuisante. « J'oublie ma sœur auprès de

» vous, lui dit-il; il faut que je vous
» quitte; mais j'emporte votre image;
elle vivra toujours dans mon cœur ».

Ils ont parlé, et Zéphire semble agiter plus mollement le feuillage; le parfum des fleurs a plus de suavité; le ciel se pare d'un azur plus vif; un enfant ailé voltige dans les airs. Aëdon et Asthénie ont rendu la vie à l'Amour.

Il tire deux traits de son carquois, non de ces traits cruels qui égarent l'imagination et qui corrompent le cœur. Celui de l'amour est épuré; il a recouvré sa première innocence. Les traits qu'il dirige sur Aëdon et Asthénie font naître ce sentiment doux et délicieux qui fait le charme de la vie, et qui peut durer autant qu'elle. Le petit dieu s'est dépouillé de son bandeau : « Je le ré-
» serve, dit-il, pour les amans des cités.
» Vous pouvez vous voir ce que vous
» êtes ».

Asthénie prie son père de la bénir. « Vous n'aviez qu'un enfant, lui dit

» Aëdon; vous en aurez trois. Ma sœur
» sera l'amie d'Asthénie. Dans des cœurs
» comme les nôtres, l'amitié est néces-
» saire à l'amour; elle en est l'appui,
» la confidente, le repos ».

Cléomènes consacre l'union des jeunes amans. « Allez chercher votre sœur,
» dit-il à Aëdon; amenez-la ici : ne
» sortez plus de cette vallée, et tâchez
» d'y fixer l'Amour. Gardez-vous sur-
» tout de lui faire respirer l'air d'A-
» thènes : il dégénèrerait bientôt ».

Aëdon et Asthénie ont marié leur jeune sœur à un homme digne d'elle. Ils ont vieilli comme Philémon et Baucis, et l'amour ne les a pas quittés. Il s'est fixé au milieu de leurs descendans, simples et purs comme eux. Ailleurs, un imposteur a pris sa figure et son nom. Il dédaigne la médiocrité, la pudeur, l'innocence; il égare ceux qu'il perce de ses traits; il rit des maux qu'il cause, et il ne laisse rien après lui qui soutienne ou qui console.

Une ancienne tradition dit que le véritable Amour est encore dans la vallée solitaire. Mais il n'y a dans cette vallée ni palais, ni or, ni dignités. Elle est abandonnée à ceux qu'elle a vus naître, et ils n'en sont que plus fortunés.

LE TEMPS PASSÉ.

Monsieur et madame de Lamotte venaient de partir d'Amiens pour voir encore Paris, et les prodiges nouveaux que chaque jour présente à l'imagination étonnée (1).

« Ma chère amie, disait M. de La-
» motte, les arts décroissent, tombent,
» s'anéantissent. Les carrossiers mêmes
» ne font plus rien de bon. Vous rap-
» pelez-vous combien était douce cette
» chaise de poste dans laquelle nous
» roulâmes le lendemain de notre ma-
» riage ? — Si je m'en souviens, mon
» ami ! Et les chevaux qui nous traî-
» naient! ils semblaient avoir des ailes.
» Ceux-ci trotillent à peine ».

(1) En 1812.

M. et madame de Lamotte s'aimaient passionnément alors, et toute voiture convient à des époux amans. L'amour ne comptait pas les heures, et les chevaux sont toujours excellens quand on n'est pas pressé d'arriver.

Aujourd'hui, M. et madame de Lamotte sentent tout le désagrément des cahots, des lenteurs; et impatiens de sortir d'une boîte, toujours incommode quand on n'a plus rien à se dire, ils trouvaient le voyage interminable.

« Ma chère amie, combien étaient jolies et intéressantes ces jeunes paysannes qui dansaient sous ce tilleul, à » une lieue d'Abbeville! — Et les petits » pâtres qui sautaient avec elles? ils » étaient charmans. — Nous allons arriver à ce village. C'est aujourd'hui » dimanche; on dansera. Nous nous » arrêterons un moment. — Un peu de » repos nous est nécessaire, et nous » jouirons encore d'un spectacle qui » nous a si vivement intéressés ».

On arrive. Madame de Lamotte prend le bras de son mari. Ils s'avancent lentement vers ce tilleul qui leur a laissé de si doux souvenirs. Ils se regardent, et ne se parlent pas; mais ils pensent, chacun de son côté, et ils trouvent que le tilleul n'est plus si élevé, que ses rameaux sont moins touffus, que son feuillage est moins vert. Le tilleul n'a pas changé; mais les yeux de M. et de madame de Lamotte ne sont plus les mêmes.

M. de Lamotte trouve les pâtres grossiers et lourds. Madame de Lamotte trouve les jeunes paysannes sans agrément, sans physionomie; leur danse n'a plus d'expression; le plaisir ne règle plus leurs mouvemens. « Oh, ma chère » amie, ce temps-ci ne vaut pas le nôtre. » — Quelle différence, mon ami! Tout » est méconnaissable ».

Les villageois et leurs compagnes dansaient avec l'abandon d'une gaîté franche; le désir brillait partout; il em-

bellissait tout. Mais M. et madame de Lamotte avaient perdu cette chaleur sympatique qui nous met en rapport avec tous les objets; ils avaient perdu e prisme enchanteur qui les pare du coloris de notre imagination.

« Ne trouvez-vous pas, ma chère » amie, que la porte Saint-Denis a » beaucoup perdu depuis qu'on l'a res- » taurée »? Elle était couverte de mousse quand M. de Lamotte la vit pour la première fois, et cependant le *grandiose* l'avait frappé. Il est maintenant à l'âge où on ne s'étonne plus de rien, auquel, par conséquent, on n'admire plus rien, où on ne jouit plus de rien.

Ils descendent à l'hôtel garni où ils ont logé trente ans auparavant. Celui qui tenait cette maison est mort sans doute depuis long-temps; il serait si vieux! aurait l'âge de M. et de madame de Lamotte; mais ils ont vieilli sans s'en apercevoir. Rien n'est changé

pour eux que ce qui les environne. Don heureux de la nature, qui nous fait mourir par degrés, peu à peu, sans que nous nous en doutions.

« Ce maître d'hôtel garni était un bien » bel homme, mon mari! — Sa nièce » était si jolie, ma femme! — Il avait » pour moi mille attentions. — Caroline » ne me regardait jamais sans sourire. » Les gens de la maison étaient em» pressés, obligeans; ils prévenaient » nos besoins et nos moindres fantaisies. » — Ceux-ci nous servent, et ne nous » aiment pas. — Le cœur humain se » refroidit tous les jours; il s'éteindra » bientôt ».

M. de Lamotte avait été très-bel homme, et mademoiselle Caroline le trouvait fort à son gré. Madame de Lamotte avait été très-jolie, et l'hôte mettait un plaisir inexprimable à exécuter ses ordres. Ils étaient devenus vieux; on ne les servait plus que pour leur argent; on pesait les soins qu'on

leur rendait, au prix qu'on pouvait en attendre. On les voyait, comme ce voyageur regarde un chêne dépouillé au milieu d'une forêt verdoyante et vigoureuse. Il détourne sa vue attristée; il la repose sur le jeune ormeau, qui la flatte et qui l'égaie.

Le souvenir de mademoiselle Caroline agitait M. de Lamotte, autant qu'on peut être agité à son âge. Sa mémoire fidèle lui rappelait ses joues arrondies et colorées; ses grands yeux bleus, sa taille élancée, les grâces qu'elle mettait dans le plus simple mouvement, et qu'elle répandait avec profusion autour d'elle. Il ne put résister à l'envie de parler de mademoiselle Caroline, de s'informer de son état actuel, et il descendit chez l'hôte, sans rien dire à madame de Lamotte de l'espèce d'infidélité mentale qu'il lui faisait.

A peine fut-il sorti de son appartement, que madame de Lamotte, cédant aussi à d'aimables souvenirs, voulut sa-

voir comment était mort ce M. Duperron, si beau, si affable, si prévenant.

M. de Lamotte s'adresse à une femme aux yeux éraillés, au front ridé, aux joues cavées, au dos arqué, aux bras décharnés. Madame de Lamotte aborde un vieillard aveugle, impotent, cloué dans un fauteuil à roulettes. Ils demandent des nouvelles de M. Duperron et de mademoiselle Caroline. « C'est moi, » madame. — C'est moi, monsieur ».

M. et madame de Lamotte les avaient cru morts, parce qu'ils ne les avaient pas reconnus; et en effet, ils s'étaient trompés de bien peu de chose : avoir tant perdu et tant à regretter, c'est être privé de la vie, moins le sentiment intime de sa nullité, sur lequel on cherche à s'abuser.

M. Duperron et mademoiselle Caroline demandent à leur tour comment ils sont connus de voyageurs qu'ils voient pour la première fois. M. de Lamotte se nomme; il rappelle certaines particula-

rités de son séjour à l'hôtel de Troyes « Vous êtes bien changé, monsieur », lui dit froidement mademoiselle Caroline, et elle va donner quelques ordres dans l'hôtel.

Le vieux Duperron a l'image de madame de Lamotte toujours présente à sa pensée; il croit la voir ce qu'elle était il y a trente ans. Une vieille, qui conserve de l'amour-propre, doit désirer de retrouver aveugle l'ami ou l'amant qu'elle a quitté depuis de longues années; mais qu'elle se garde bien de le toucher.

Duperron avance sa main tremblante; madame de Lamotte hésite à présenter la sienne. Elle la donne enfin par complaisance, par pitié, et avec une sorte de répugnance. « Ah, madame, lui dit » le bonhomme, quelle illusion vous » venez de détruire! cette main vient de » m'ôter une de mes plus douces jouis- » sances. Celle de madame de Lamotte » était effilée, potelée, charmante; celle-

» ci est sèche et ridée. Je me plaisais à
» vous voir ce que vous fûtes; je ne vous
» verrai désormais que ce que vous êtes
» Je ne prendrai plus la main de per-
» sonne.

» Voilà des gens bien extraordinaires,
» dit madame de Lamotte, en rentrant
» chez elle. Avoir l'impertinence de nous
» trouver vieillis, eux, qui sont courbés
» sous le poids des infirmités! Mon ami,
» approchons-nous de cette glace; nous
» sommes ce que nous étions hier, il y
» a six mois, il y a un an ».

Si de vingt-cinq à soixante ans nous étions privés de miroirs, et qu'on nous en offrît un tout-à-coup, nous serions terrifiés; mais on se voit chaque jour, à chaque instant, et l'amour-propre est là pour couvrir une ride naissante, pour persuader qu'elle n'existe pas.

M. et madame de Lamotte se font conduire chez un homme d'affaires, avec lequel ils n'ont pas eu de relations depuis long-temps, et qu'ils veulent

charger de leur placer avantageusement quelques fonds. On leur dit qu'il est mort. « Cela ne m'étonne point, répond » M. de Lamotte; il était si vieux »! Il était plus jeune que lui de dix ans.

Ils s'informent de Thérèse, jolie petite fille qu'a dû laisser M. de Launay : on les invite à passer au salon. Madame de Lamotte court embrasser une jeune personne de quinze ans. Elle la trouve grandie, embellie. Ce n'est pas Thérèse qu'elle a embrassée; c'est sa fille. Comme » le temps passe, dit-elle, et qu'il est » fâcheux pour cette jeune personne » que celui-ci ne vaille pas le nôtre »!

La petite répond à cette exclamation par un sourire malin. Elle regarde du coin de l'œil un jeune homme qui lui sourit à son tour. Ils semblent se dire : Ce temps-ci est le meilleur; puisse-t-il durer toujours! Il passera pour eux, comme il a passé pour M. et madame de Lamotte.

Le salon se garnit de la plus aimable

jeunesse. On cause, on folâtre, on rit, on chante, on danse. « Quelle démence, » quel bruit! disait M. de Lamotte; j'en » aurai la migraine ». M. de Lamotte oublie qu'il a été un danseur infatigable, et qu'il a donné du cor de manière à assourdir ses voisins. L'exercice et le bruit convenaient à ses organes; ils les fatiguent aujourd'hui.

« On ne sait plus élever un jeune » homme, disait madame de Lamotte. » Autrefois les jeunes gens étaient polis, » prévenans, empressés. Mon mouchoir » est tombé deux fois; vous seul l'a- » vez relevé, mon ami. — C'est que je » suis du bon temps, madame de La- » motte. Et ces petites filles! Voyez leur » gaucherie, leur physionomie immo- » bile. Cela ne sent rien. Que sont de- » venus ce doux abandon, cette aimable » mollesse, ce ton enchanteur qui dis- « tinguaient les jeunes personnes de » notre temps? Je crois, ma bonne amie, » que le globe se refroidit ».

Madame de Lamotte a les yeux usés, et ne voit pas que les politesses, les prévenances, les empressemens des jeunes gens s'adressent, comme de son temps, aux objets qui les charment. M. de Lamotte, qui n'y voit pas mieux qu'elle, prend la décence pour de la gaucherie, et ne se doute pas que ses regards scrutateurs chassent le sourire, que rappelera un mot de celui qui parle au cœur.

M. et madame de Lamotte allaient partout, vantant le passé, dénigrant le présent. Ils reçurent enfin ce billet:

« Le temps est toujours le même; vous seuls êtes changés. Soumettez-vous, de bonne grâce, à la loi générale, et de ce que vous êtes dépouillés de sensations, ne concluez pas qu'il n'en existe plus. Souvenez-vous surtout de ces deux vers :

On ne médit de la jeunesse
Que par le regret de vieillir ».

LA DOT.

Adèle a seize ans; elle est belle, belle, comme.... comme elle-même, car on ne peut la comparer à personne.

Adèle est faite comme les Grâces, et les Grâces semblent diriger jusqu'au moindre de ses mouvemens.

Adèle a de l'esprit; mais elle n'en a que ce qu'il en faut à une femme pour qu'elle soit sans prétentions.

Adèle est bonne, et la bonté vaut mieux que l'esprit.

Elle a de la pudeur, et la pudeur est le fard de la beauté.

Ce petit chef-d'œuvre de la nature ne se doute pas de ce qu'il vaut, et c'est une qualité de plus.

La nature ne fait rien sans vues. Elle commence à faire sentir les siennes à

Adèle. Adèle soupire, et ne sait pas pourquoi.

Théodore et Adolphe, jeunes gens aimables et riches, sont venus passer quelque temps à Paris, et ils ont aussi un penchant décidé pour le mariage. Les beautés de leur petite ville ont grandi avec eux, et de tous les objets qu'il voit croître, l'homme ne s'attache qu'à la plante qu'il a cultivée. Théodore et Adolphe viennent chercher à Paris un objet nouveau, séduisant, une épouse, et peut-être une dot. L'amour d'abord : il est tout pour l'adolescence. L'or n'est que le second séducteur de l'homme.

Théodore et Adolphe sont inséparables. Admis dans les meilleures sociétés, ils n'ont pas encore éprouvé cette surprise, cette admiration, ce sentiment subit et profond que produit sur un cœur ardent la femme qu'il est destiné à aimer, qu'il aime déjà, qu'il aimera long-temps, dont il conservera toute sa vie un tendre souvenir. Ils promenaient

dans Paris cette inquiétude vague, qui semble appeler l'objet qui doit y mettre un terme. Ils entraient partout, pour se distraire, pour causer, pour acheter, pour échapper un moment à eux-mêmes.

Ils passent devant un superbe magasin de soieries. Pourquoi n'entreraient-ils pas là comme ailleurs?

Adèle est au comptoir; elle est assise auprès de sa mère. Théodore et Adolphe oublient ce qu'ils allaient demander. Ils ont vu Adèle; ils ne peuvent plus s'occuper d'autre chose. Adèle baisse les yeux et rougit. Elle rougit davantage, lorsqu'elle regarde furtivement Adolphe.

On ne se dit pas un mot, et cependant on s'entend à merveilles. L'expression d'une physionomie heureuse est le plus vrai, comme le plus touchant des langages.

La mère, clairvoyante, ramène les deux jeunes gens à eux-mêmes et aux convenances, en leur demandant ce qu'ils désirent. Acheter, est le seul

moyen de prolonger la plus douce et la plus dangereuse des jouissances. Ils achètent, ils achètent.... et lorsqu'il faut se retirer, ils croient avoir besoin de quelque chose encore.

Comment se séparer de cette figure enchanteresse, de ces bras arrondis, de ces doigts effilés, qui tantôt tiennent le mètre, et tantôt jouent avec les plis ondoyans de l'étoffe ? Les deux jeunes gens sont ivres d'amour et de plaisir; mais les bourses sont vides. On ne reste pas chez une marchande, uniquement parce qu'elle est charmante. Il faut s'éloigner d'Adèle.

On comptait acheter quelques bagatelles; on ne prévoyait pas avoir un ballot à emporter. Point de voitures de places, point de crocheteurs. Un garçon de magasin offre ses services; on accepte avec empressement : on pourra du moins parler d'Adèle, si on ne la voit plus.

Adèle est fille unique. On croit M. La-

roche riche de cent mille écus, et on dit qu'il en donnera le tiers à sa fille, en la mariant. Adolphe et Théodore sont incapables de porter le désordre et l'affliction au sein d'une famille honnête. Il faut épouser Adèle, ou y renoncer; y renoncer est impossible. Pour l'épouser, il faut lui plaire, et il n'est pas possible de lui plaire et de l'épouser tous les deux.

Les deux amis se confient tout ce qu'ils pensent. Ils sont rivaux, ils le savent, ils s'en affligent sincèrement. Chacun pense qu'il ne peut exiger que son ami s'immole à sa félicité. Chacun se promet de ne plus revoir Adèle, et l'un et l'autre cherchent à l'oublier au sein de la dissipation.

Théodore rencontre dans un cercle une demoiselle, qui n'est pas jolie comme Adèle, qui n'est pas faite comme elle, qui pourtant mérite d'être distinguée, et qui a trente mille livres de rente. Quelques jours d'absence ont modéré

l'émotion qu'il croyait devoir croître sans cesse, et Théodore devient calculateur. « Il faut penser, disait-il à son » ami, que des gens comme nous, qui » se marient, sont obligés à tenir une » grande maison. Si la femme qu'on » épouse ne fournit pas à ce surcroît de » dépense, on est forcé de descendre » au-dessous de son état, et crois-tu, » Adolphe, que les jouissances de l'a- » mour soient assez vraies et assez du- » rables pour dédommager d'un pareil » sacrifice »? Adolphe presse tendrement son ami dans ses bras. « Que je suis heu- » reux! lui dit-il. Tu n'as jamais aimé » Adèle, et je peux me livrer à mes » sentimens, sans craindre de faire ton » malheur ». Et il court chez M. Laroche.

Théodore va chez son notaire, il lui fait part de ses vues, et comme il ne connaît que lui dans la capitale, il le prie de faire les démarches nécessaires. Ce notaire-là ne ressemble pas à ses

confrères : il aime les pots-de-vin, et une jeune veuve lui en a promis un considérable. Il parle à Théodore de cette dame, qui n'est pas jolie du tout, mais qui a soixante mille francs de revenu. Il lui fait observer qu'il ne suffit pas que la femme qu'on épouse fournisse à l'accroissement de dépense qu'elle occasionne à son mari; qu'elle doit encore contribuer à l'entretien, à l'éducation, et par suite à l'établissement des enfans qui peuvent naître. Théodore se rend à la solidité de ces raisons. Il sent que la jeune veuve, qui a soixante mille livres de rente, lui convient beaucoup mieux que la jolie demoiselle, qui n'en a que la moitié. Il se fait présenter chez la jeune veuve.

Il est beau garçon. Les préliminaires ne sont pas aussi longs avec une veuve qu'avec une jeune personne, qui a la timidité de l'inexpérience. Théodore est accueilli de manière à ce qu'il puisse s'expliquer librement. On s'était en-

tendu ce jour-là; on était d'accord le lendemain.

Adolphe avait couru chez M. Laroche, et il s'était arrêté à la porte. Il sentait le besoin d'un prétexte plausible pour remonter au magasin, et l'amant qui aime avec passion ne trouve que son cœur. L'esprit du moment et l'adresse sont pour ceux qui n'ont que des sens.

Il faut monter cependant, ou se retirer. Se retirer serait bien dur; mais que dire quand on sera monté? Adolphe monte, parce qu'il lui est impossible de s'éloigner.

Madame Laroche n'est pas au comptoir; Adèle y est seule, et l'embarras d'Adolphe augmente. Il s'approche avec timidité; Adèle rougit comme le premier jour. Il veut lui adresser au moins quelques mots d'excuses, quelques mots d'usage; il ne peut rien articuler. Adèle ne parle pas : que dirait-elle qui exprime ce qu'elle éprouve? Elle voit Adolphe,

elle croit l'entendre; elle ose permettre à ses yeux de lui répondre; elle se repent d'avoir répondu. Elle n'a pas d'idée précise du danger; mais une voix intérieure lui dit qu'Adolphe est à craindre. Elle écoute cette voix qui ne trompe jamais; elle tire avec force le cordon de la sonnette; M. Laroche paraît.

Ici la scène change. Adèle se rassure, et Adolphe s'enhardit de la crainte de perdre Adèle. Il se nomme à M. Laroche, et M. Laroche connaît sa famille. Il parle de son amour; Adèle a déjà parlé du sien, parce qu'elle n'a pas un sentiment, une pensée qui sortent de ses habitudes, qu'elle ne les confie à ses parens.

Son cœur palpite d'aise en écoutant Adolphe peindre ce qu'il éprouve avec ce charme, cette chaleur, cette éloquence entraînante que l'amour donne seul. Forte de la présence de son père, elle ne pense plus à baisser les yeux. Elle les porte alternativement sur lui et

sur son amant. Ils disent à Adolphe : Vous peignez ce que je sens; ils disent à son père : Vous ferez mon bonheur.

Le père entend tout. Il embrasse sa fille, il serre la main d'Adolphe, et Adolphe se retire ivre de joie et d'espérance.

Il revient le jour suivant, et ce n'est plus au magasin qu'on le reçoit ; il est admis dans cette chambre reculée où la bonté et la franchise se dépouillent de la réserve austère qu'impose la présence des acheteurs. Il prolonge sa visite ; il revient le lendemain, tous les jours. Chaque jour Adèle aime davantage ; chaque jour elle est plus aimée.

« Vous ne parlez point de dot, dit » enfin M. Laroche à Adolphe. — C'est » Adèle que je vous demande. — On » me croit riche; mais j'ai essuyé des » pertes. Je ne dois rien; mais j'ai peu » de chose. — Vous avez Adèle ; n'est- » ce pas tout avoir !

» — Adèle, je n'ai plus rien à dire.

» C'est à toi maintenant de répondre ».
Adèle laisse tomber sa main dans celle d'Adolphe, et elle cache son trouble dans le sein de sa mère.

Le jour est fixé; il va naître, il paraît. Adolphe se montre brillant de jeunesse, de force et de bonheur. Adèle est parée de ses charmes et de son amour.

Ils sont l'un à l'autre. Une fête modeste célèbre leur union. Ils n'avaient pas besoin de fête; ce sera fête pour eux tous les jours : mais leurs amis communs avaient voulu être témoins de leur bonheur, et y applaudir.

« Adèle, dit le lendemain Adolphe,
» reprends cette petite cornette brodée
» et ce tablier de taffetas noir qui te vont
» si bien. Tu les avais quand je t'ai vue
» pour la première fois. — Mon ami, je
» ne me pare que pour te plaire. — Tu
» crois donc avoir besoin d'art? Tu te
» connais bien peu ». Et Adèle a repris la petite cornette et le tablier noir.

« Adèle, veux-tu venir habiter ma

» petite ville? Mes parens seront en-
» chantés de t'y voir, et nous viendrons
» visiter les tiens tous les ans. — Ah!
» mon ami, un désert et ton cœur »!

Dédaigner la parure, renoncer aux délices de la capitale, vivre uniquement pour son mari, n'est-ce pas lui avoir apporté une dot? Qu'en pensez-vous, messieurs, qui n'avez épousé que de l'argent? Le bonheur est-il caché au fond d'un sac?

On dit dans tout Paris : Théodore a fait un excellent mariage; Adolphe s'est marié comme un sot.

Théodore a pris une femme qu'il n'aime pas, et qui dépense en folies le revenu qu'elle lui a apporté. Capricieuse, acariâtre et jalouse, elle se plaint de ne pas inspirer d'amour, en faisant tout pour se faire haïr. Elle a rendu sa présence et sa maison insupportables à son mari; elle l'a forcé de fuir et d'aller cacher au sein de sa famille ses chagrins et ses regrets.

Qu'a trouvé Théodore dans sa ville natale? Adolphe toujours plus heureux; sa jeune épouse toujours simple, modeste, économe, embellie du bonheur qu'elle donne et qu'elle partage.

Toutes les jeunes personnes sans dot ne sont pas des *Adèle*, je le sais; je sais aussi qu'il en est qui lui ressemblent, et qui ne se marient pas.

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Trop souvent on chanta la gloire,
Son éclat et son front altier.
Je hais l'implacable Victoire,
Et ses autels, et le laurier
Qu'offre la Muse de l'histoire.
Emblêmes de l'ambition,
Valez-vous la suave rose
D'un sein qui jamais ne repose,
Ou les prodiges d'Amphion?

Volez, héros, que le ravage
Annonce vos affreux désirs :
Pour moi, je prétends vivre en sage,
Entre les arts et les plaisirs.

Poussé par un tendre délire,
J'ai long-temps chanté les amours.
Aux sons affaiblis de ma lyre
Je dois encor quelques beaux jours,

De leur flambeau, prêt à s'éteindre,
J'éloigne la froide pitié.
La vieillesse n'est pas à plaindre,
Quand il lui reste l'amitié.
Toi, qui sais si bien la connaître,
En moduler les doux accens,
Que pour épurer son encens
Sa main prévoyante a fait naître,
Bonne Henriette, autour de toi
Porte cet œil tendre et timide :
Applaudis-toi, nouvelle Armide,
Tout ici reconnaît ta loi,
Non pas cette loi délirante
Qu'imposait une aveugle amante
Au plus amoureux des chrétiens,
Ton joug léger, flatteur, aimable,
Annonce la main adorable
Qui sur nous verse tous les biens.

Vois cet époux, heureux encore
Après quinze ou seize printemps;
Il brave les progrès du temps;
Sa vie entière est une aurore.
Vois, avec ces jeunes enfans,
Croître le juste orgueil d'un père :
Ils lui promettent les talens,
Les douces vertus de leur mère.

Ici, du plus heureux des choix
L'aimable secret se révèle :
On leur assurait à la fois
Et la leçon et le modèle.

Ces objets de tes premiers vœux
Ne suffisent pas à ton ame.
Il faut à son active flamme
D'autres élans, d'autres heureux.
A l'amitié toujours fidèle,
Cette ame expansive, sur nous
Laisse tomber une étincelle
De ce feu si pur et si doux.

Reçois notre plus tendre hommage;
Si nous oublions en ce jour,
Et le clairon et le tambour,
Et le deuil qui suit le carnage,
S'il est un moment pour l'amour,
Ce calme heureux est ton ouvrage.

L'ESPRIT

ET LA CHOSE.

L'ESPRIT et la CHOSE sont deux mots qui, pour quelques gens, ont la même signfication, et sur lesquels, pourtant, il est bon de s'entendre. Dans le cas dont il s'agit, je définis le mot esprit, *profession de principes*, et la chose, *conduite*. Voyons si la différence est aussi marquée que je viens de l'établir.

Un homme proclame hautement la nécessité de la morale; il conseille à tous la pratique des vertus sociales, et il leur en donne l'exemple. Pour lui, l'*esprit* et la *chose* n'ont qu'un sens et ne font qu'un mot.

Un magistrat est pénétré de l'obligation de remplir ses devoirs. Une solliciteuse charmante pénètre jusque dans

son cabinet. Elle tombe à ses genoux, et ses larmes ajoutent à sa beauté l'attrait touchant de la douleur. Le magistrat reste froid, impassible, et il prononce contre elle. Pour lui encore l'*esprit* et la *chose* ne font qu'un.

Un vieux marchand sait, depuis son enfance, que la bonne-foi est la première obligation du négociant, et la plus scrupuleuse droiture a toujours réglé sa conduite. Une banqueroute l'a forcé de suspendre ses paiemens. Il a demandé le temps nécessaire pour réaliser ce qu'il a. Il va payer jusqu'au dernier écu, et il quittera le toit qui l'a vu naître, avec le juste orgueil que donnent une conscience pure et une pauvreté noble. En lui, l'*esprit* et la *chose* sont en accord parfait.

Pour qui connaît bien ces trois hommes-là, et ne connaît qu'eux, l'*esprit* et la *chose* sont synonymes. Mais celui qui a observé la pauvre espèce humaine..... Hélas, hélas! et quatre fois hélas!

Cette mère n'existe que pour sa fille. La jeune personne a tout au plus quinze ans, et déjà on parle sérieusement de la marier. Sa bonne mère accueille, avec bienfaisance, tous les jeunes gens qui paraissent pouvoir convenir. Huit jours sont écoulés, et aucun ne se prononce. La bonne mère s'afflige profondément. Sa fille a de la naissance, de la beauté, de la fortune; que faut-il donc pour fixer un homme? Celui de tous qui convient le moins à Julie ose la demander, et sa mère conclut le mariage. Cette condescendance étonne, fait parler; la maman désarme les censeurs. Sa fille est assez riche, dit-elle, pour ne pas chercher à s'enrichir encore. Il est bien doux pour elle de la marier selon son cœur. Nos momens de bonheur sont si rares, si fugitifs! Priver sa fille d'un jour, d'une heure de félicité, c'est méconnaître ou trahir le premier devoir d'une mère.

Julie n'aime pas celui auquel on la

donne; elle n'aime personne, et ne voit encore dans le mariage que l'indépendance, des diamans, un équipage, une livrée. Pourquoi donc tant de précipitaton ? Vous ne le devinez pas ? Julie est bien, très-bien; elle est l'objet de toutes les préférences, et sa mère n'a que trente-deux ans! Cette mère veut plaire encore, et elle sait qu'elle plaira, quand elle n'aura plus auprès d'elle une rivale dangereuse. Ici, l'*esprit* et la *chose* sont en opposition.

Depuis deux ans un jeune homme estimable sollicite la main d'Hortense. Le père de la jeune personne diffère de mois en mois, de semaine en semaine. Il veut connaître à fond le caractère et les habitudes de son gendre futur: dans une affaire de cette importance, un père prudent ne précipite rien. Celui-ci convient que le jeune homme aime passionnément Hortense; mais décemment il ne peut passer les jours entiers avec elle, et que fait-il ailleurs ? On

sait qu'il a adressé des choses obligeantes à une dame assez jolie, et qu'il a perdu dix louis à la bouillotte. Le bon père s'inquiète, s'alarme. Delmas a du penchant à la galanterie, et il aime le jeu. Il se contraint à présent; mais à peine sera-t-il marié, qu'il se livrera sans réserve à ses goûts dominans. Un père doit tout prévoir pour un enfant sans expérience, et l'empêcher de consommer un sacrifice sur lequel elle gémirait pendant le reste de sa vie. Le mariage est rompu. Voilà l'*esprit.*

Ce père, en mariant sa fille, est obligé de lui rendre compte du bien de sa mère, et il ne veut pas se dégarnir. Voilà la *chose.*

D'après un vieil adage, qui ne connaît que son pays, ne connaît rien. Il faut voyager, observer les mœurs, les coutumes, la politique des différentes nations. C'est de cette comparaison que résulte la connaissance approfondie des hommes. Voilà l'*esprit;* voilà ce que di-

sait un jeune homme fort riche qui avait épuisé les plaisir de Paris.

Il part, il voyage, il revient. En Italie, il n'a vu qu'une chanteuse; en Angleterre que des chevaux; en Allemagne que le *vïdercome*. Il est rentré chez lui avec de l'argent de moins et des ridicules de plus. Voilà la *chose*.

Cette dame ne prononce jamais le mot *vertu* : elle fait mieux; elle donne à la sienne l'extension la plus rigoureuse. Elle n'affecte pas d'aimer passionnément son mari : elle sait que les vaines démonstrations ne persuadent personne. Elle rougit si vous lui touchez le bout du doigt; elle baisse les yeux si vous hasardez quelques mots un peu gais. Elle croit que la pudeur est une glace, que ternit le moindre souffle, et elle veille continuellement sur la sienne : c'est un bien qui ne lui appartient plus, un dépôt sacré dont elle doit compte à son époux. Tels sont les principes que dévoilent ses moindres actions, ses dis-

cours les plus indifférens ; tel est enfin son *esprit*.

Mais elle se dédommage en secret de la contrainte qu'elle s'impose en public. Ce n'est qu'une prude. Voilà la *chose*.

Dupont veut se marier. Il n'est pas absolument nécessaire d'être très-amoureux de sa femme. Mais un homme délicat veut que son épouse jouisse des agrémens de la vie, et pour cela il faut une dot. Dupont estime la famille Roger au point de prendre Amélie avec ses seuls appas, sans les considérations puissantes qu'il vient de développer. Il les soumet au jugement de M. Roger, qui trouve que M. Dupont a le meilleur *esprit*.

Dupont doit cinquante mille écus. Le lendemain de son mariage il apaise ses créanciers. Amélie a de plus un homme dont elle ne se soucie pas, et une dot de moins. Voilà la *chose*.

Il faut de la religion. Elle seule unit toutes les classes de la société, et ga-

rantit à chacun la sûreté de sa personne et de ses propriétés. D'après ce principe, d'une vérité incontestable, madame de Villefranche fait instruire sa petite Amélie dans le dogme, et la ploie à la pratique. Exactitude aux offices, conférences, lectures édifiantes, sont pour cette enfant la conséquence du louable *esprit* de sa mère.

Mais cette mère la conduit le soir au bal : il faut un peu de relâche. Les livres pieux ne disent rien à sa raison, qu'ils lui ordonnent de soumettre : rien à son cœur, qu'ils lui prescrivent de dompter; rien à son esprit, qu'elle doit tenir dans l'humiliation. La *russe*, la *walse*, parlent à tous ses sens, les éveillent, les charment. Le catéchisme est oublié; les impressions voluptueuses restent. Voilà la *chose*.

On ne parlait que du désintéressement et de la bienfaisance de l'avocat Fortin. Il donnait au moins cent écus par mois aux pauvres de son arrondis-

sement, et il plaidait gratuitement pour ceux qui ne pouvaient lui offrir d'honoraires. Tous les cercles retentissaient de ses éloges; il inspirait une confiance universelle; c'est ce qu'il voulait. Voilà son *esprit*.

L'occasion qu'il épiait se présente enfin. D'un trait de plume, il vient de dépouiller un mineur d'une terre de trente mille livres de rente. Voilà la *chose*.

Cette femme n'est plus jeune; mais elle est belle encore. Célèbre il y a quelques années, elle ne peut se résigner à une vie obscure et oisive. Elle a conservé de brillantes connaissances; elle cultive leur bienveillance avec soin, et elle se fait un plaisir de rendre d'éminens services. Voilà l'*esprit*; voyons la *chose*.

Cette femme est, ce qu'on appelait il y a quelques années, une *intrigante*. Elles sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps. Si elles se

connaissent, c'est pour s'éviter, de peur de se trouver en concurrence. Elles prennent chacune un département, comme si, par une convention tacite, elles s'étaient partagé les affaires. La dévotion et l'amour s'allient parfaitement avec l'intrigue. Ce qui serait, pour d'autres, jouissance ou habitude, n'est pour les intrigantes qu'un ressort. Elles n'adoptent rien comme principe; elles emploient tout comme moyen.

On les méprise, on les craint; on les ménage, on les recherche. On leur fait honneur de bien des choses où elles n'ont aucune part, quoiqu'elles ne négligent rien pour le faire croire : c'est la fatuité de leur état.

On commence le métier d'intrigante par ambition, par avarice, par inquiétude; on le continue par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait au monde. Une intrigante est l'objet des prévenances, tant qu'on lui suppose du crédit. Elle tombe dans un avilisse-

ment décidé, du moment où elle reste oisive, parce que cette oisiveté décèle son impuissance.

J'allais continuer mon portrait, lorsqu'un de mes auditeurs m'interrompit assez brusquement. « Hé, que diable,
» monsieur, vous avez du genre hu-
« main une singulière opinion. Sur douze
« ou quinze individus que vous venez
» de peindre, il y en a tout juste trois
» d'estimables. — Et c'est beaucoup,
» monsieur. — A Paris, peut-être, où il
» est si facile de cacher..... — A Paris,
» dans toute la France, dans toute l'Eu-
» rope, en Turquie même. Qu'est-ce
» qu'un derviche? un homme qui porte
» continuellement un masque; qui se
» venge par la dissimulation, la dupli-
» cité, la perfidie, des privations qu'il
» s'est imposées. Une famille unie, un
» bon ménage lui rappellent qu'il n'a
» point de femme, point d'enfans. Tor-
» tueux dans sa marche, adroit dans ses
» insinuations, et toujours à l'abri du

» reproche, il brouille la femme avec
» son mari, le père avec ses enfans. Il
» porte une mère à donner son bien aux
» vrais croyans, parce que son fils ne
» lit pas le *Koran* et ne fréquente pas les
» *mosquées*. Il aiguise indirectement les
» poignards du fanatisme. Il prêche se-
» crètement l'excellence du célibat, et
» il triomphe quand il a fait un mal-
» heureux comme lui. — Allons, al-
» lons, monsieur, je suis persuadé qu'il
» y a beaucoup plus d'honnêtes gens que
» vous ne le croyez. — Tous devraient
» l'être, monsieur; voilà l'*esprit*. Très-
» peu le sont; voilà la *chose* ».

LES USAGES.

Monsieur Werdock est depuis quelques semaines à Paris. Vous désirez savoir ce qu'est M. Werdock? M. Werdock est Lapon, et passe dans son pays pour un très-bel homme, parce qu'il a quatre pieds trois pouces, le nez épaté, et un goître. Il est très-considéré en Laponie, parce qu'il possède cinquante rennes, ce qui fait qu'il mange du fromage, et qu'il boit du lait tous les jours; qu'il est somptueusement vêtu des peaux de ses animaux, mollement couché sur ses vieux habits, et qu'avec son superflu, il a le plaisir, tous les dimanches, de boire un litre d'huile de poisson.

Son éducation a été très-soignée. A la vérité, il ne sait ni lire, ni écrire; mais il a passé ses étés de deux mois dans la

belle ville de Whardus, dont l'étendue est égale au moins à celle du Palais-Royal et de ses dépendances, et on sait que le ton des grandes villes est ce qui constitue essentiellement l'éducation.

Comme le globe entier est le patrimoine de l'industrie française, M. de Listrac, mauvais cuisinier, mauvais barbier, mauvais écuyer, s'est établi à Whardus, après avoir fait naufrage sur les côtes de Norwège, et il a persuadé aux habitans qu'il est excellent musicien, et meilleur danseur. M. de Listrac est Gascon.

Un grand doit se laisser voler;
C'est un ton qui sent l'opulence.

M. Werdock s'est empressé de se mettre entre les mains de M de Listrac, qui lui a appris à sauter comme une pie, et à jouer du violon comme un aveugle; ce qui a paru admirable dans la ville de Whardus.

Or, comme M. de Listrac ne sait pas le lapon, il est forcé de parler français

à ses élèves, et M. de Werdock, qui a de l'esprit, et qui sera même de l'académie de Whardus, quand il y en aura une, savait assez de mauvais français à la fin de l'année, pour ne pas écorcher les oreilles de ceux qui ne mettent pas de différence entre Crébillon et Voltaire.

Et comme un gascon a un peu d'amour-propre, M. de Listrac a été bien aise de présenter son élève chéri à un savant français, qui a voulu voir la comète de différens points du globe; qui a été fort étonné de ne pas trouver d'observatoire à Whardus, et qui n'en a pas moins écrit un excellent ouvrage, dans lequel il démontre que si on ne sait pas ce qu'est une comète, on ne sait pas non plus ce qu'elle n'est pas.

Et comme on peut savoir tout cela, et n'être pas un échappé de la tour de Babel, notre astronome, qui ne sait pas un mot de lapon, a proposé à M. Werdock de le suivre en qualité de secrétaire-interprète.

Et M. Werdock, très-étonné d'apprendre que les frontières de la Laponie ne fussent pas les bornes du monde, et très-aise de voir des terres et des hommes nouveaux, a mis ordre à ses affaires, et a suivi le savant.

Et le savant, qui s'est bien trouvé de la docilité de M. Werdock, lui a proposé de l'accompagner jusqu'à Paris, et lui a promis de le renvoyer en Laponie sans frais; ce qui paraissait très-facile, puisque les journaux du 30 avril 1812, nous disaient qu'un savant de Tubinge a trouvé le secret de diriger les ballons.

M. Werdock, en arrivant à Paris, a été un peu étourdi et de ce qu'il voyait, et des épithètes qu'on lui prodiguait, et surtout de la répugnance qu'il inspirait aux femmes, lui qui passait pour le plus aimable libertin de la ville de Whardus. Il s'est plaint à son savant, qui lui a répondu qu'il avait un moyen certain de changer les injures en éloges, et le dégoût en marques d'empressement. Il

a publié partout qu'il a amené avec lui un habitant de ce point de la terre où Regnard a écrit :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis..

Et le public, toujours engoué des choses nouvelles, a épuisé aussitôt toutes les éditions des œuvres de Regnard. Chacun voulait savoir ce que c'est qu'un Lapon, en attendant qu'il pût contempler la face grotesque de M. Werdock. On se le dispute, on se l'arrache; il est du bon ton d'avoir M. Werdock à dîner.

M. Werdock est un homme traitable. Il dîne partout, il mange de tout, et quand on lui donne au dessert un verre d'huile de poisson, il convient franchement qu'on peut s'accoutumer à la cuisine française.

Beaucoup de nos usages déplaisent à M. Werdock, uniquement parce que ce ne sont pas les siens, et à cet égard, M. Werdock juge comme la plupart des hommes. Il ne concevait pas, entre

autres choses, qu'on pût rester trois heures assis, en tenant à la main de petits morceaux de carton rouges et noirs. Son savant, qui sait autre chose que déraisonner sur les comètes, lui a appris que l'origine des cartes est noble, très-noble, puisqu'elles ont été imaginées pour amuser un prince qui perdait ses états en faisant sa partie. Et comme l'astronome possède son père Daniel, il a prouvé à M. Werdock que le piquet est jeu symbolique, allégorique, politique, historique; qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement, et qu'une foule de gens jouent toujours à ce jeu-là, sans en connaître la profondeur et le mérite.

As est un mot latin, qui signifie *une pièce de monnaie, du bien, des richesses*. Les *as* ont la primauté sur les *rois*, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre.

Le *trèfle*, herbe si commune, signifie

qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans des lieux où le fourrage peut lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes, qui doivent être toujours bien fournis. Les *carreaux* étaient de lourdes flèches, qu'on nommait ainsi parce que le fer en était carré.

Les *cœurs* représentent le courage des chefs et des soldats.

David, *Alexandre*, *César* et *Charlemagne*, sont à la tête des quatre couleurs, pour marquer que quelque braves que soient les troupes, elles ont besoin de généraux courageux, prudens et expérimentés.

Le titre de *varlet* était autrefois honorable, et les grands seigneurs le portaient jusqu'à ce qu'ils eussent été armés chevaliers. Les quatre *varlets*, appelés aujourd'hui valets par corruption, *Ogier*, *Lancelot*, *Lahire* et *Hector*, étaient des capitaines distingués du temps de Char-

lemagne et de Charles VII. Les valets représentent donc la noblesse, et les basses cartes désignent les soldats.

Dans tous les temps, les princesses ont visité les camps, et les quatre dames représentent la reine *Marie d'Anjou*, *Agnès Sorel*, *la Pucelle d'Orléans* et *Isabeau de Bavière*.

Après que l'astronome eut expliqué à M. Werdock ce qu'étaient David, Alexandre, César et Charlemagne, M. Werdock a montré la plus grande envie d'apprendre le piquet; mais lorsqu'il a su que les dames jouent rarement ce jeu-là, il s'est décidé pour le *boston*, parce qu'il aime beaucoup les dames, qui ne le regardent que comme un animal curieux. Mais elles ne sont pas fâchées de plaire, même à l'homme qu'elles ne veulent pas aimer.

M. Werdock a fait enfin son début au boston, dans une maison où on lui a donné un splendide dîner. Il a joué assez passablement, pour un Lapon; mais il

a été fort étonné quand, à la fin de la partie, on lui a demandé l'argent des cartes. A une table voisine, une dame répétait à chaque instant: *au flambeau.* M. Werdock demande ce qu'a de commun le flambeau et la partie; on lui répond que mettre au flambeau, c'est payer les cartes.

M. Werdock juge, avec beaucoup de sagacité, qu'un maître de maison qui tire quinze à vingt francs de cartes qui coûtent trois livres, est un nécessiteux, qui n'a pas le moyen de donner un dîner de cent écus. En conséquence de ce raisonnement, il se lève, après avoir payé ses cartes, et il va glisser dans la main du maître de la maison ce qui lui reste de la monnoie que son savant lui a mise dans la poche. Le maître de la maison lui demande ce que cela signifie. « Puis-
» que vous vendez des cartes, lui répond
» M. Werdock, à plus forte raison de-
» vez-vous vendre un excellent et cher
» dîner, et je paie mon écot. — Je donne

» mon dîner, cher Lapon, et je ne vends
» pas mes cartes : ce sont les profits de
» mes domestiques. — Vous ne payez
» donc pas vos domestiques? Vous laissez
» ce soin-là à vos amis? — Je les paie, et
» très-exactement. — Et vous leur per-
» mettez de faire chez vous le commerce
» de cartes? — C'est l'usage. — Et ces
» dames qui disent : *au flambeau, et*
» *payez les cartes*, sont donc les dames
» d'affaires de vos domestiques? — On
» ne les qualifie pas ainsi. — Oh! la
» qualification ne fait rien à la chose.
» Au reste, vos laquais sont bien heu-
» reux : voilà deux belles dames qui,
» pendant toute une soirée, ne se sont
» occupées que d'eux. — C'est l'usage.
» — Cet usage-là a quelque chose d'i-
» gnoble.

» Sans doute l'usage permet aussi à
» vos domestiques de faire payer à vos
» amis les longs bâtons avec lesquels ils
» poussent ces boules blanches, l'huile
» qu'on use pour les éclairer, ces petits

» carrés d'os, tachetés de noir, qu'ils
» jettent avec tant de bruit dans cette
» boîte ouverte, et le sperme de baleine,
» qui brûle auprès d'eux? — L'usage, au
» contraire, défend cela. — Il y a donc
» contradiction dans vos usages? — Hé!
» mon cher Werdock, il n'y a que cela
» dans le monde. Tel qui prêche la tem-
» pérance le matin, s'enivre le soir. Tel
» autre, qui fait profession d'aimer les
» hommes, dépouillerait son voisin, s'il
» pouvait le faire impunément. Celui-ci
» vante les douceurs de la vie privée, et
» intrigue sourdement pour renverser
» un honnête homme, dont il convoite
» la place. Celui-là exige que ceux qui
» sont sous sa dépendance remplissent
» leurs devoirs, et il enfreint tous les
» siens. Que vous dirai-je? ces abus-là
» sont bien plus graves que celui de faire
» payer les cartes, et la société n'en va
» pas moins son train. — A la bonne
» heure. Mais ces abus-là naissent des
» passions, que nous ne sommes pas

» maîtres de détruire, et il suffit d'un
» acte de votre volonté, pour que vos
» valets cessent de tenir tripot chez vous,
» et pour que les dames s'occupent un
» peu de ceux qui les entourent, et non
» de la recette de l'antichambre ».

Assez bien raisonné pour un Lapon.

M. Werdock s'instruit tous les jours. Son savant se félicite de l'avoir produit dans le grand monde, et nos dames commencent à croire qu'un Lapon est un être pensant.

Comme une idée en amène toujours d'autres, qui sont relatives à la première, une dame, qui a cultivé sa raison et son esprit, et qui n'en est pas moins modeste, demandait au savant si un Lapon est de la même race qu'un Parisien, qui descend évidemment d'Adam; si un Caffre est de la race du Lapon; si un Albinos est de la race des Caffres; si un Nègre est de la race des Albinos. Le savant a répondu qu'un homme qui a continuellement dans ses mains l'astro-

labe et le télescope, ne s'occupe pas de ces puérilités. M. Werdock a souri, et comme le sourire d'un Lapon doit signifier bien des choses, la dame a pressé M. Werdock de s'expliquer.

« Je pense, dit-il, qu'il est plus aisé » et plus utile d'observer et de con- » naître ce qu'on a sous la main, que » de se perdre dans l'espace à considérer » ce qui n'est pas fait pour nous : et si » un cheval n'engendre pas un éléphant, » un mâtin un roquet, une renne un » ours blanc, il n'est pas présumable » qu'un Parisien, un Lapon, un Caffre, » un Albinos et un Nègre descendent du » même père ».

Quand un Lapon pense et s'exprime ainsi, la curiosité qu'a inspirée sa figure grotesque, change de nature, et on désire le faire parler. Une autre dame, trop jolie pour s'être occupée d'autre chose que d'elle, demande à M. Werdock ce qu'il pense des dames françaises? « Madame, celles qui vous ressemblent

» sont charmantes ». Dire à une femme qu'elle est charmante, et ne lui dire que cela, c'est déclarer qu'on n'a que cela à lui dire, et la dame a bien voulu prendre la réponse de M. Werdock pour un compliment.

Deux divinités sont l'objet du culte de la plupart de nos jeunes dames ; la mode d'abord ; l'amour après. Il était bien naturel de demander comment se mettent les Lapones. M. Werdock a répondu qu'elles se mettent toutes d'une manière simple, commode, et absolument uniforme. Qu'ainsi, en Laponie, l'art ne crée pas la beauté ; qu'une jolie femme n'y doit rien qu'à la nature ; qu'elle n'a pas besoin de ruiner son mari pour paraître belle ; qu'enfin le vêtement des Lapones riches consiste en quelques peaux de rennes, dont elles mettent le poil en dedans l'hiver, et en dehors l'été. « Oh, quelle horreur ! —
» Prenez garde, madame, qu'il n'est
» pas de mode qui ne gâte plus ou

» moins la nature, et que ce qui paraît » ridicule au premier coup-d'œil, de» vient charmant par l'habitude. C'est » la beauté qu'on cherche d'abord, et » si, avec elle, il se trouve un cœur » sous l'habit le plus bizarre, celle » qui le porte est toujours certaine de » plaire.

» — M. Le Lapon se forme avec une » rapidité inconcevable. — Peut-être, » madame, me trouvera-t-on très-dé» formé en Laponie, car tout est re» latif, et ce que vous daignez applau» dir ici, pourrait bien n'être à Whar» dus que du galimatias. Au surplus, » j'avoue que je dois beaucoup au savant » mon ami. Il m'a procuré un homme » complaisant, qui me conduit partout, » me montre tout, et m'explique tout. » Si j'osais me permettre d'opposer quel» ques-unes de vos modes à celle que » vous trouvez horrible, peut-être l'a» vantage serait-il en faveur des La» pones. — Oh, par exemple, voilà qui

» est un peu fort. Hé bien, M. le Lapon, » voyons vos contrastes.

» — Mesdames, mon complaisant m'a » conduit dans une vaste salle, garnie » sur toutes ses faces de rayons chargés » de gravures faites depuis l'invention » de l'art jusqu'aujourd'hui. J'ai de la » mémoire, et je me rappelle très-bien » qu'aux 12e, 13e et 14e siècles, les jolis » hommes portaient une soutane, qui » descendait jusqu'aux pieds, et se cou- » vraient la tête d'un capuchon, qui » tombait sur les yeux, qui était garni » d'un bourrelet sur le bord, et d'une » longue queue par derrière. Vous con- » viendrez, mesdames, que ces jolis » messieurs-là n'étaient pas mieux mis » que des Lapons, et on les trouvait » fort bien, parce qu'on était fait à la » soutane et au capuchon.

» Sous votre roi Charles V, on eut » des habits *blasonnés*. Les dames por- » taient les armoiries de leurs maris à » droite, et les leurs à gauche. Ces ar-

» moiries couvraient toute la *jupe* sur sa » largeur et sur sa hauteur, et cette bi- » garrure attirait plus ou moins de con- » sidération, selon que la famille était » plus ou moins ancienne. En Laponie, » nous ne demandons pas de qui est fille » une jolie femme ; elle séduit, elle est » au premier rang, et à cet égard en- » core, je ne crois pas que le désavan- » tage soit pour les Lapones.

» Sous Charles VI, on imagina l'ha- » bit *mi-parti*; c'est-à-dire que tout un » côté, du haut en bas, était d'une cou- » leur, et l'autre côté d'une couleur » différente. Cette mode n'est pas éteinte: » on la retrouve encore sur la personne » efflanquée de quelques bedeaux. Je » vous demande, mesdames, quelle est » la plus bizarre, d'une femme couverte » d'une pelleterie douce et chaude, ou » de celle qui est rouge à droite et noire » à gauche?

» Sous François II, les hommes avaient » trouvé qu'un gros ventre donnait un

» air de majesté, et ils se firent faire des » ventres à la polichinelle. Les dames » crurent qu'un derrière volumineux » avait de la grâce, et elles eurent des » derrières postiches. Jamais les Lapons » ne se sont avisés de se faire bossus » par devant, ni les Lapones par der» rière.

» Sous ce même règne, les femmes » imaginèrent tout-à-coup de se couvrir » le visage d'un masque appelé *loup*. » Elles allaient masquées au bal, à l'é» glise, au spectacle, à la promenade. » On suivait la dame masquée, lors» qu'elle avait de la taille et de la grâce, » et souvent, lorsqu'elle levait son mas» que, on regrettait les pas qu'on avait » faits, et on finissait par rire des espé» rances qu'on avait conçues. Nos La» pones ne trompent personne; elles » se montrent ce qu'elles sont, et je » crois qu'ici, mesdames, l'usage du » *loup* n'est pas tout-à-fait perdu : un » marchand m'a proposé, hier, pour

» ma femme, du blanc, du rouge, du
» noir et du bleu.

» Sous Louis XIV, on portait des per-
» ruques qui tombaient jusqu'à la cein-
» ture. On trouvait cela très-beau. J'ai
» vu jouer, il y a deux jours, *Zémire et*
» *Azor; Azor* a une perruque précisé-
» ment à la Louis XIV, et elle contribue
» singulièrement à le rendre hideux.

» Ne disputons pas sur les modes; celle
» qui est en vogue est incontestablement
» la meilleure. D'ailleurs, un homme
» dont l'œil n'est pas blessé par quelque
» exagération nouvelle, sépare la jolie
» femme de ses habits : c'est elle seule
» qu'il voit; et souvent, après avoir
» causé deux heures avec elle, il lui est
» impossible de dire comment elle était
» mise.

» — M. le Lapon a raison, mesdames.
» Ce n'est pas pour les hommes que nous
« nous habillons, c'est uniquement pour
» nous. Quoi de plus agréable que de
» critiquer le chapeau de madame une

» telle, la robe de madame telle autre, » lorsque nous sommes à l'abri de la » critique! Vous n'y êtes jamais, mes- » dames, dit un monsieur qui avait » écouté jusque-là. La critique prend » sur tout, parce qu'il n'est rien qui ne » lui donne à prendre. Au besoin, elle » convertirait en sottise la timide naï- » veté des grâces. — Vous m'effrayez, » monsieur le comte. Hé! que peut dire » de ma mise le critique le plus rigou- » reux? — Que vous n'avez pas besoin » d'art, madame, et que ce luxe nuit à » la nature, qui a tout fait pour vous. » — Répondre par un compliment, c'est » ne rien dire du tout. Au reste, je suis » persuadée que la beauté doit être voi- » lée et non couverte, et que nos étoffes » légères, qui laissent entrevoir les for- » mes, sont fort au-dessus des peaux » de rennes, qui empêchent de rien de- » viner. Soyez franc, M. le Lapon. — Il » me semble, madame, qu'à force de » deviner ici, il ne reste plus rien à

» connaître. Mais revenons, s'il vous » plaît.

» Vos mamans se souviennent très-bien » d'avoir vu les femmes de distinction » ressembler à des guêpes. Elles se ser- » raient le bas de la taille de manière à » ne pouvoir respirer, et la partie infé- » rieure du corps était passée dans des » cerceaux de douze pieds d'envergure; » on appelait cela un panier. J'ai vu une » gravure représentant une dame dans » son carrosse, les extrémités de son pa- » nier sortant par les ouvertures des » glaces, à droite et à gauche. Dans une » autre gravure, des dames traversent » les appartemens de Versailles. Elles » font jouer leurs paniers dans tous les » sens pour passer les portes, trop étroi- » tes de deux pieds.

» Il y a quelques années, les hommes » ont quitté la perruque; les femmes » s'en sont affublées, et elles ont poussé » la recherche jusqu'à vouloir être blon- » des le matin, et brunes le soir.

» Il y a cinq ans, vos jeunes gens » boutonnaient leur culotte sur le genou, » afin de paraître cagneux. En Laponie, » on aime à paraître droit quand on » l'est. Les Lapones ne conçoivent pas » que la beauté puisse gagner quelque » chose à détruire l'harmonie qui règne » entre la chevelure et le teint, et si une » dame en paniers avait paru à Whar- » dus, tous les habitans seraient morts » de rire.

» Sans vous en douter, mesdames, » vous êtes Lapones dans les rues : vous » portez des *pélerines* de pelleteries » très-garnies et très-chaudes, et vous » avez raison; mais vous avez avec cela » des bas à jours et des souliers de pa- » pier, et vous avez tort.

» Les Lapones ont de bonnes bottes » fourrées. Je conviens que cette mode- » là ne permet pas de faire valoir un « pied mignon et un bas de jambe sé- » duisant; mais les maris lapons retrou- » vent cela le soir, et mon complaisant,

» à qui j'ai fait quelques observations à
» cet égard, m'a répondu par deux
» vers d'un certain *Molière*, qui me pa-
» raissent très-impertinens :

« ..... Le soin de paraître belle
» Ne se prend pas pour un mari.

» Vos mamans faisaient un peu plus
» que laisser soupçonner leur gorge.
» Vous voilez la vôtre; mais vous vous
» découvrez le dos jusqu'au milieu de
» l'épine vertébrale, et vous transformez
» vos bras en manches de raquette. Je
» ne vois pas quel avantage il résulte,
» pour vous et pour les autres, de mon-
» trer deux omoplates, et la partie la
» moins arrondie du bras. — Monsieur,
» c'est l'usage. — Convenez au moins,
» madame, que cet usage-là n'a pas le
» sens commun. — Hé, monsieur, le
» sens commun est fait pour les Lapones.
» — Madame, je vous remercie pour
» elles, et je conclus de tout ceci qu'elles
» sont aussi bien mises que vous ».

Il est évident que la dame qui vient de parler est celle qui n'est que jolie, qui ne sait être, qui ne veut être que cela. Si nos dames se soumettent à la mode, on sait *qu'en général elles évitent ce qu'elle a d'exagéré, et que la raison et la décence président à leur toilette.*

« Il est assez particulier, dit la » dame raisonnable et spirituelle, que » Werdock soit venu des bords de la » mer glaciale, pour nous apprendre » comment se mettaient nos aïeules. » Vous avez beau faire la mine, mes- » dames, je suis persuadée, et vous aussi » peut-être, que des peaux de rennes » ne sont pas plus ridicules que des » ventres à la polichinelle, des derrières » postiches, des paniers, et des omo- » plates découvertes. Je crois encore que » les usages des différens peuples sont » aussi opposés que les modes, et que » tout est beau et bon pour qui s'en » trouve bien ».

La jolie dame répondait que le *beau* est un, qu'il n'admet pas de distinction, et que tout ce qui s'en éloigne est mauvais. Ce qui voulait dire qu'elle est incomparablement la plus belle, et qu'on est plus ou moins mal, selon qu'on s'éloigne plus ou moins de la perfection de ses traits.

« Ce que vous dites du *beau* n'est pas
» sans réplique, dit la dame raisonnable.
» Connaissez-vous deux individus qui
» définissent le *beau* précisément de la
» même manière? Le *beau*, pour chaque
» être, est ce qui flatte le plus ses sens,
» et comme notre organisation diffère
» autant que nos figures, il est impos-
» sible qu'à cet égard notre façon de
» voir ne soit pas différente. M. Wer-
» dock sourit! Que pense M. Werdock?
» — Qu'il est bien extraordinaire,
» madame, que tout le monde ne se
» rende pas à un raisonnement aussi
» simple et aussi vrai. S'il n'est pas de
» mode qui vaille mieux qu'une autre,

» il n'est pas non plus de forme qui » mérite de préférence. Le reptile peut » se croire mieux fait que l'élan, et l'ours » plus gracieux que le chevreuil. — Oui, » pour lui, M. Werdock; mais pour les » autres? — Pour les autres également, » madame. Les autres, pour le reptile » et l'ours, sont les animaux de son es- » pèce; le reste lui est indifférent. Qui » sait encore si ce reptile, qui se traîne, » ne croit pas avoir une marche pleine de » majesté, et si la souple et vigoureuse » jument qui bondit dans la plaine, ne » rit pas d'une femme qui court sur » deux pauvres petites jambes, et qui » s'aide de ses coudes pointus, qu'elles » porte alternativement en avant et en » arrière? Cependant si cette femme nous » paraît jolie, nous la préférons à tout.

» — Et de conséquence en consé- » quence, M. Werdock viendra à nous » prouver que les Lapones sont les plus » belles femmes de la terre. — Pour un » Lapon, madame, cela est incontestable.

» — Et en quoi consiste la beauté pour » un Lapon? — En une grosse tête, » un visage large et plat, de petits yeux, « un nez épaté, une grande bouche, une » taille courte et ramassée, et si avec » cela il se trouve un goître, la femme » que je viens de dépeindre est procla- » mée la plus belle. — Ah, ah, ah! mon « cher monsieur, vos Lapones ne feraient » pas fortune à Paris. — Et vous, ma- » dame, qui êtes si jolie ici, vous ne se- « riez pas remarquée à Whardus. — » Tant pis pour messieurs les Lapons. » — Hé, non, madame. Le franc moi- » neau ne s'occupe pas de la linotte, ni » le merle de la fauvette, et ils n'en » sont pas plus malheureux. Ils font l'a- » mour avec la compagne que leur dé- » signe la nature, et ils ne désirent rien » au-delà ».

La dame raisonnable s'est écriée que M. Werdock avait raison, et elle a été plus loin que lui. Elle a soutenu que la beauté n'est pas sur la figure de l'objet

aimé, mais dans les yeux de celui qui aime. « Cela est si vrai, a-t-elle ajouté, » qu'on ne voit pas de femme tourner » la tête de dix hommes, et que dix » hommes peuvent aimer dix femmes » différentes, dont chacune n'inspirera de » sensations à personne qu'à son amant.

» Oh, laissons là ces raisonnemens » abstraits, a dit la jolie dame, et sa» chons comment on fait l'amour en » Laponie. Ces amans-là doivent avoir » une manière d'aimer aussi plaisante » que celle dont ils jugent la beauté.

» Ceci, madame, a répondu M. Wer» dock, tient exclusivement à l'usage; et » quoique cette dame, si raisonnable, » ait dit tout-à-l'heure que les usages » sont aussi opposés que les modes, on » peut trouver, avec un peu de réflexion, » qu'ils se ressemblent assez partout, » et que lorsqu'ils diffèrent essentielle» ment, l'avantage peut être encore pour » les Lapons. — C'est ce que nous ver» rons. Mais pas de préambule, s'il vous

» plaît. Comment fait-on l'amour dans
» votre pays?

» — Madame, en Laponie on voit
» une fille, on l'aime, on la marchande
» à ses parens, on l'obtient, on la paie,
» on l'épouse, et on la conduit chez soi.
» — On l'épouse sans lui avoir fait la
» cour, sans lui avoir marqué cette as-
» siduité, ces tendres soins, ces douces
» prévenances qui constituent la galan-
» terie! — La galanterie, madame, est
» le luxe de l'amour; c'est l'occupation
» de ceux qui n'ont rien à faire. — Et
» vous marchandez vos femmes! — Mon
» complaisant m'a dit qu'on les mar-
» chande également dans ce pays-ci.
» Nous donnons de l'argent au beau-
» père; il en donne à Paris; voilà toute
» la différence. Des deux côtés, un ma-
» riage est une affaire de spéculation. —
» Et vous épousez une fille, sans savoir
» si vous lui plaisez! — Mon complai-
» sant m'a dit encore, madame, qu'ici
» on prend bien quelques petits soins

» pour plaire ; mais qu'on plaise ou
» non, on épouse toujours, si la dot est
» convenable. Dites-moi, je vous prie,
» qui aime le mieux, de celui qui achète
» sa maîtresse, ou de celui qui ne se
» charge de la sienne que pour de l'ar-
» gent ?

» — Et ces femmes que vous épousez,
» sans presque les connaître, vous sont
» fidèles ? — Ma réponse à cette ques-
» tion, madame, tient à des usages
» purement locaux, dont la comparaison
» peut tourner à l'avantage de mes com-
» patriotes. Vous vous déchargez du soin
» d'exercer l'hospitalité sur des gens qui
» se font payer pour cela, qui se font
» payer très-cher, et chez qui souvent
» on est assez mal. L'étranger qui voyage
» en Laponie est reçu partout, et il est
» l'ami du Lapon, du moment où il se
» présente sur le seuil de sa cabane. Tout
» est à sa disposition et à son usage......
» — Jusqu'à la maîtresse de la maison ?
» — Le maître ne se croirait pas hospi-

» talier, s'il se réservait quelque chose.
» —Voilà un usage infâme! —Madame,
» madame, dans d'autres pays, m'a dit
» mon complaisant, monsieur ne prête
» rien, parce que madame fait les hon-
» neurs de *tout*. Vous ne nierez pas que
» l'amant doive de la reconnaissance au
» Lapon, tandis qu'ailleurs il ne doit rien
» au mari; et l'homme qui inspire un
» sentiment, ne vaut-il pas celui devant
» lequel il faut cacher les siens? En der-
» nière analyse, deux usages ne peuvent
» être opposés, quand le résultat est le
» même.

» Permettez-moi, madame, de con-
» tinuer le parallèle. Mon amour-propre
» gagne à la comparaison, et le vôtre
» n'y peut rien perdre; car je ne vous
» persuaderai jamais qu'un Parisien ne
» vaille pas un Lapon.

» Nous sommes dépourvus de tout ce
» qui brille et frappe les yeux, et vous
» avez des diamans; mais à quoi vous
» servent-ils? Ils rendent la laideur plus

» remaquarble, et leur éclat nuit à la » beauté.

» Vous avez des carrosses, rehaussés » d'or, dans lesquels vous vous bercez » mollement, et qui, peu à peu, vous » privent de l'usage de vos jambes. Nous » courons dans de simples traîneaux, » dont la direction exige un exercice » continuel; et lorsque vos superbes » chevaux vous font faire à peine dix à » douze lieues, sur des chemins plus » unis que le pavé de nos cabanes, une » renne nous emporte à travers les mon- » tagnes, les rochers, les précipices, et » parcourt cinquante lieues dans la jour- » née. Ici, il y a compensation.

» Le nombre *trois* est en honneur » partout, et nous avons aussi *Thor*, » *Storiunchar*, et *Parjutte*.

» Nous avons, comme vous, des » églises, et nous y tenons nos foires » pendant l'hiver. Vous avez des mar- » chés à la porte des vôtres, et vous » en faites dans l'intérieur qui ne sont

pas

» pas dans l'esprit du septième sacre-
» ment.

» On trouve en Laponie des sorciers
» qui prédisent l'avenir, et qui vendent
» du vent aux navigateurs. Vous avez
» des tireuses de cartes que vous écoutez
» avec une sorte de vénération, et dont
» tout le talent, ainsi que celui de nos
» sorciers, consiste à lever un impôt sur
» la sottise et la crédulité.

» Vous avez le plaisir de vous occu-
» per de votre santé pendant toute votre
» vie. Adhérentes à votre médecin,
» comme le lierre au chêne, vous ne
» faites rien que par lui et pour lui.
» Vous lui devez des infirmités préco-
» ces; mais à la fin vous avez raisonné,
» conjecturé, combiné; vous avez échap-
» pé à l'ennui, et c'est beaucoup pour
» vous. Nous ne connaissons rien de tout
» cela. Toujours actifs et laborieux, nous
» ne pensons pas au temps qui s'écoule,
» et nous arrivons sans maladies à cent
» vingt ou cent trente ans, sans savoir

» qu'il existe dans le monde des mar-
» chands de santé ».

M. Werdock a continué long-temps encore son parallèle, et la dame raisonnable a trouvé que la balance penchait souvent du côté du Lapon. Or, comme la raison est *toute-puissante* à Paris, les dames, après s'être regardées, consultées, ont consulté les messieurs, et le conseil a balancé un grand quart-d'heure entre ces deux questions : Sera-t-on *lapomanes* après avoir été *anglomanes*, ou laissera-t-on de côté le Lapon, dont on se sera amusé comme d'un sapajou?

Il a été décidé à la très-grande majorité, qu'une Française ne peut s'empaqueter dans une peau de renne, porter des bottes fourrées, s'exposer à se casser la tête dans un traîneau, et surtout permettre à son mari de faire les honneurs de sa personne.

En conséquence de cet arrêté, M. Werdock est aussi délaissé aujourd'hui qu'il était fêté hier. Etonné de l'oubli dans

lequel il est tombé tout-à-coup, il en a demandé la cause à son complaisant, qui lui a répondu par ces quatre mots: *Vous êtes à Paris.*

M. Werdock, trés-piqué, a cependant pris son parti. Il a demandé à son savant le ballon qui doit le ramener à Whardus. Le savant lui a répondu que le docteur de Tubinge, qui a annoncé sa découverte, n'a pas encore communiqué son secret au public. M. Werdock ne pouvant s'en retourner par air, s'est décidé à voyager modestement à pied, et il a demandé à son savant de quoi payer l'hospitalité en route. Les savans ne sont pas riches, quand ils ne deviennent pas cordons rouges et excellences. Celui-ci a renvoyé le Lapon à un financier. Les financiers connaissent le prix de l'argent et ne le donnent pas. Celui-ci a envoyé Werdock à un charlatan. Le charlatan lui a prouvé, qu'après avoir été caressé dans les salons et expulsé d'iceux, il n'a rien de mieux à faire

que d'amuser la canaille. Il l'a fait habiller en Lapon; il le fait parler lapon, chanter lapon, pirouetter, sauter, grimacer, le tout à deux sous par personne.

M. Werdock se trouve très-mal de cette manière d'être; mais il espère durer autant que le sauvage de l'Aveyron, l'homme qui boit de l'huile bouillante, celui qui se met dans un four chaud, le petit Hercule du Nord, et qu'enfin il pourra, avec ces petites épargnes, retourner au milieu de ses rennes. Alors il écrira sur la porte de sa cabane:

Bien fou qui est heureux chez soi, et qui va courir le monde sur la foi d'autrui.

L'ATHÉISME

EN AMOUR.

J'ÉTAIS hier à la campagne. Je n'y étais pas seul, et parmi les membres d'une société un peu nombreuse, rassemblée dans des bosquets, on a bientôt trouvé la personne avec qui on a quelques rapports d'esprit, de goût et de caractère. Insensiblement on se divise, et, sans s'en apercevoir, on se trouve deux à deux.

Une dame, jolie, aimable et instruite avait pris mon bras, ou je le lui avais offert, je ne sais lequel des deux: la jeune dame m'occupait trop, pour que je pensasse à la manière dont son bras était venu sous le mien. Il y était; cela me suffisait.

On ne sait quelquefois que dire à une

dame qui intéresse beaucoup, et avec qui on n'a pas de relations particulières. Lui parler science, histoire, géographie, est du pédantisme; l'entretenir de la pluie et du beau temps, vise à la sottise; un pédant et un sot déplaisent toujours, et il est fâcheux de déplaire à une femme qui a son bras sous le vôtre, qui le presse quelquefois sans s'en apercevoir; qui ne s'aperçoit pas, quand vous l'amusez, que, de temps en temps, votre main caresse la sienne; mais qui voit tout, et qui vous échappe bientôt, si vous l'ennuyez. Parler amour, est la première idée qu'inspire une jeune femme. Ce sujet est inépuisable, parce que l'amour se modifie de mille manières, et qu'il paraît toujours nouveau, même à ceux qui l'éprouvent pour la dixième, pour la vingtième fois.

Cependant, parler d'amour et s'adresser directement à une femme à qui on n'en inspire point, c'est l'embarrasser, c'est arrêter la réplique aimable

qui anime, qui soutient la conversation; généraliser ses pensées, c'est ne s'adresser à personne; c'est mettre à son aise celle avec qui on cause; c'est lui laisser la liberté de s'appliquer ce qui peut lui convenir, et les dames aiment à jouir de cette liberté-là.

Emettre sur cet objet des opinions nouvelles, ou du moins peu répandues, c'est forcer l'attention. Je me suis décidé, en conséquence, à ne rien dire qui fût personnel, et à être original, si je le pouvais.

J'ai toujours remarqué qu'il est plus difficile de trouver une première phrase que la millième, parce que la dernière découle toujours de la première dans un entretien bien soutenu, comme dans un discours académique bien fait. Je cherchais donc une donnée heureuse, lorsqu'un franc moineau m'a tiré d'embarras.

Il etait auprès de sa femelle. Un autre moineau s'en est approché, et le combat

s'est engagé aussitôt. Ma jolie dame a rêvé quelques minutes, et elle a prononcé que la jalousie est un attribut nécessaire à l'amour.

J'ai relevé le gant; j'ai prononcé à mon tour:

» La jalousie n'est qu'un préjugé for-
» tifié par l'habitude. Si elle était natu-
» relle aux amans, ils seraient partout
» également jaloux, et il y a des peuples
» qui le sont beaucoup moins que d'au-
» tres. Il y en a qui ne le sont pas du
» tout. Il en est même qui donnent
» dans l'excès opposé, et ce qui serait
» un opprobre pour un Français, est,
» vous le savez, un honneur pour un
» Lapon.

» La jalousie est si loin d'être un sen-
» timent naturel, qu'elle se soumet fa-
» cilement aux usages de la société. Tel
» homme, par exemple, qui serait ja-
» loux d'un rival jusqu'à la frénésie, ne
» se permet pas de l'être d'un mari; et
» en général, les jaloux sont si intérieu-

» rement pénétrés de leur injustice,
» qu'il en est peu qui osent l'avouer.

» On croit que la jalousie marque
» beaucoup d'amour ; mais l'expérience
» prouve que l'amour le plus vif est
» aussi le plus confiant. La jalousie ne
» prouve communément qu'un amour
» faible, un sot orgueil, le sentiment
» forcé de son peu de mérite, et quel-
« quefois un mauvais cœur... Oui, ma-
» dame, un mauvais cœur. Un amant
» dégoûté cherche un prétexte pour
» rompre : s'il s'aperçoit qu'on peut se
» consoler de sa perte avec un autre,
» sa vanité est blessée de ne pas laisser
» une femme dans les regrets. La ja-
» lousie, ou plutôt l'envie le ramène
» pour être un tyran sans être heureux.
» L'amour ne vit que d'amour-propre ;
» et il n'y a de jaloux que par or-
» gueil.

» — Je suis presque tentée de croire
» que monsieur n'a jamais aimé. — D'a-
» bord, madame, entendons-nous sur

» le mot. Aimer, c'est avoir de l'amitié; désirer la jouissance d'un objet, » c'est avoir de l'amour; désirer cet » objet exclusivement à tout autre, c'est » de la passion. Le premier sentiment » est toujours au bien; le second n'est » qu'un appétit du plaisir; le troisième » étant le plus vif, ajoute au plaisir, » mais prépare des peines, au nombre » desquelles je ne mets pas le chagrin » passager que cause une infidélité. » L'infidélité est un grand mot, sou» vent mal appliqué. En amitié, c'est » un crime; mais si une femme aimable » avait du goût pour moi, je ne pré» tendrais pas être l'unique objet de » ses attentions; une telle prétention » serait une tyrannie insupportable » pour elle, et une folie cruelle pour » moi. Jouissons du bonheur, comme » s'il ne devait jamais finir, et sachons » le perdre comme n'y ayant aucun » droit.

» — Mais quel homme êtes-vous donc,

» monsieur, et à quelles femmes avez-
» vous plu?

» — Je n'ai pas prétendu, madame,
» qu'il n'y ait pas d'exception aux prin-
» cipes que j'ai établis; et si j'avais be-
» soin de trouver un exemple de ten-
» dresse et de fidélité, je n'irais pas le
» chercher loin. C'est sans doute un
» malheur d'être athée en amour; mais
» je ne suis qu'à plaindre; car, enfin,
» on n'est pas maître de ses opinions.

» — Je voudrais bien savoir, mon-
» sieur l'athée en amour, comment vous
» nierez, avec quelque vraisemblance,
» l'existence d'un sentiment dont vous
» me faites l'honneur de me citer en
» exemple. Expliquez-moi cette contra-
» diction.

» — Je ne l'oserai jamais, madame.

» — Je vous en prie, monsieur; je
» vous l'ordonne.

» — Madame, j'obéis.

» J'ai déjà eu l'honneur de vous dire
» que j'admets des exceptions; je géné-

» ralise mes idées, et je vous supplie de
» ne faire aucune application.

» Les passions, qui agitent les hom-
» mes, se développent presque toutes
» dans leur cœur avant qu'ils aient la
» première idée de l'amour. La colère,
» l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition,
» se manifestent dès l'enfance. Les ob-
» jets en sont petits; mais ce sont ceux
» de cet âge. Ces passions ne paraissent
» violentes que lorsque l'importance de
» leurs objets les rend véritablement
» remarquables.

» Il est un âge où ce qu'on appelle
» amour se fait vivement sentir; mais
» est-il en effet autre chose qu'une por-
» tion du goût général que les hommes
» ont pour le plaisir? Cette passion pré-
» tendue se détruit par son usage; les
» passions réelles se fortifient sans cesse.
» La première est bornée à un temps
» quelconque; les autres s'étendent sur
» tout le cours de la vie. L'amour enfin
» n'est qu'un besoin des sens, et le plus

» court des plaisirs. Je vais développer » ces idées.

» — Je vous avoue, monsieur, qu'elles » me paraissent absurdes.

» — Pas tant, madame, pas tant.

» De ce que la sensation du plaisir » qu'on nomme amour est très-vive, il » ne s'ensuit pas que ce soit une passion. » On suppose de la passion où il n'y en » a pas; on croit même de bonne foi » l'éprouver; on se détrompe par l'ex- » périence. On a vu des gens, en ap- » parence, épris de la plus violente pas- » sion, prêts à sacrifier leur vie pour une » femme, qui l'auraient fait peut-être, » comme on fait dans l'ivresse des ex- » travagances dont on rougit quand elle » est dissipée; on a vu, dis-je, ces gens » sacrifier cette même femme a l'am- » bition, à l'avarice, à la vanité, et » même à la mode. Citez-moi un am- » bitieux, un avare, un orgueilleux qui » se soit corrigé. Pourquoi cette diffé- » rence? c'est que les passions réelles

» vivent de leur propre substance. L'a» mour au contraire, non-seulement s'use » par son usage, ainsi que je le disais » tout à l'heure; mais pendant sa courte » durée, il a besoin d'un peu de contra» diction; et alors il s'associe l'amour» propre, qui le soutient pendant quel» que temps.

» — Monsieur, il est des amans ca» pables de tout sacrifier à leur passion.

» — Qu'est-ce que cela prouve, ma» dame? il n'est pas de goût sérieux ou » frivole qui n'ait aussi ses fanatiques. » La musique, la chasse, la danse peu» vent devenir le goût exclusif de quel» qu'un, et fermer son cœur à toutes » les passions. Mettez-vous pour cela au » rang des passions, la danse, la chasse » et la musique?

» Les plus grands, et en même temps » très-rares sacrifices que l'on connaisse, » ont presque tous été faits par des » femmes; presque tous les bons procé» dés leur appartiennent en amour, et

» même en amitié, surtout quand elle a
» succédé à l'amour. — Ah, monsieur
» veut se remettre bien dans mon es-
» prit! — Non, madame, je veux sim-
» plement remonter à la cause de la
» différente manière d'aimer des deux
» sexes, et ce que j'ai à dire à ce sujet
» ne vous plaira peut-être point. Mais
» qu'il me soit permis de présenter dans
» toute son étendue, un système qui
» n'est pas aussi chimérique que vous
» paraissez le croire. Je reprends.

» On dit, et les femmes aiment à en-
» tendre dire qu'elles ont l'ame plus
» sensible, plus sincère, plus courageuse
» en amour que les hommes. Cela vient
» uniquement de leur éducation, si on
» peut donner ce nom au soin qu'on
» prend d'amollir leur cœur, et de leur
» laisser la tête vide. Les femmes ne
» sont guères exposées qu'aux impres-
» sions de l'amour, parce que les hom-
» mes ne cherchent pas à leur inspirer
» d'autres sentimens. Ne tenant point à ce

» sexe par les affaires, ils ne peuvent
» former avec lui d'autres liaisons que
» celles des plaisirs ; les femmes en font
» d'abord un devoir, ensuite leur occu-
» pation exclusive, enfin une habitude,
» et la plupart de ces héroïnes de ten-
» dresse passent leur vie à être flattées
» gâtées, séduites, abandonnées. Li-
» vrées enfin à elles-mêmes, il ne leur
» reste pour ressource qu'une dévotion
» de pratique, d'ennui et d'intrigue; cette
» dévotion n'est pas plus une passion,
» que l'amour auquel elle a succédé.

» L'éducation des hommes, tout im-
» parfaite qu'elle est, a du moins l'avan-
» tage de les occuper, de remplir leurs
» têtes d'idées bonnes ou mauvaises, qui
» les détournent long-temps de celle de
» s'attacher. Les affaires, les emplois,
» les occupations quelconques viennent
» ensuite, et ne laissent à l'amour qu'une
» place subordonnée à des intérêts plus
» puissans, à de véritables passions. Ce
» qu'alors les hommes nomment amour,

» est l'usage de certains plaisirs qu'ils » goûtent d'abord avec ardeur, qu'ils » varient par dégoût, ou par incons- » tance, et auquel ils sont enfin forcés » de renoncer quand ce plaisir cesse » de leur convenir, ou quand ils n'y » conviennent plus.

» Observez, madame, que si cet at- » trait du plaisir, qui séduit les deux » sexes, était vraiment une passion, » les effets en seraient précisément les » mêmes dans l'homme et dans la » femme, comme il est de fait que l'a- » vare court invariablement après l'or, » et l'ambitieux après les grandes pla- » ces. Tout bien examiné, il me semble » que l'amour, loin d'être une passion, » n'est que l'affaire de ceux qui n'en » ont point ».

J'allais continuer, lorsque la cloche nous a invités à rentrer au château. Ma jolie dame n'a pas manqué de me dénoncer comme un athée en amour. Toutes les dames ont jeté à l'instant sur

moi un cri général de proscription. Mais comme un bon dîner est préférable à une discussion, quel qu'en soit le sujet, il a été arrêté qu'on me donnait trois heures pour me préparer à comparaître devant une cour d'amour, qui s'assemblerait le soir pour me juger.

On dîne gaîment; deux femmes de chambre intelligentes ont tout disposé; mes juges sont prêts; les débats vont s'ouvrir.

Le prévenu est revêtu, devant et derrière, d'un écriteau portant ces mots : *Athée en Cupidon.* Une couronne de myrte brisée est attachée à sa ceinture. Chargé de chaînes de roses, il est conduit par deux jeunes personnes, dignes gendarmes du royaume de Cythère. Il suffit qu'elles avancent d'un pas pour que j'en fasse deux : elles sont si jolies!

Je parais devant la cour. Un charmant petit amour en marbre s'élève au-dessus des gradins. Il est bercé par l'espérance, et tous deux sont voilés, sans

doute pour ne pas voir le blasphémateur, peut-être aussi pour ne pas entendre les blasphêmes nouveaux qu'il va proférer. Je jette les yeux sur mes juges. Ma jolie dame du matin est président. Une brune piquante, qui m'a quelquefois désolé par ses espiégleries, est avocat-général. Les conseillers, le greffier sont charmantes.

Le démon malin, déguisé en avocat-général, lit mon acte d'accusation. Il n'a rien oublié, et il conclut à ce que je sois brûlé vif.

« Ayez pitié de moi, m'écriai-je; je » brûle déjà, et l'instruction n'est pas » commencée ». Une joie cruelle paraît dans les yeux de tous les membres du tribunal. Mes jolies gendarmes m'imposent silence, et M. le président prend gravement la parole.

« Avez-vous dit que l'amour n'est pas » une passion?

» — Je l'ai dit.

» — Avez-vous dit qu'il n'est que

» l'affaire de ceux qui n'en ont point?

» — Je l'ai dit.

» Que la plupart des femmes âgées » n'ont pour ressource qu'une dévotion » de pratique, d'ennui et d'intrigue?

» — Je l'ai dit.

» Avez-vous laissé entrevoir à la de» moiselle que vous êtes sur le point » d'épouser, que la dévotion sera un jour » son unique ressource?

» — Non, M. le président. Mon in» térêt personnel plus fort que l'amour, » parce qu'il est passion, ne me permet » pas de donner des armes contre moi. » Que j'épouse ou non, je me conduirai » en galant homme; voilà tout ce qu'une » femme raisonnable peut exiger.

» — Et si ces bons procédés s'éten» dent jusqu'à la fin de votre vie, que » devient votre système hérésiarque, » abominable?

» — Ces procédés prouveront l'ab» sence totale de la passion; car, il n'y » a plus d'amour où les procédés com-

» mencent. Mais je vous vois venir, M. le
» président; vous allez m'opposer ces
» liaisons qu'une longue suite d'an-
» nées a rendues presque respectables,
» parce qu'on suppose que le temps ne
» les a point affaiblies. Ces liaisons sont
» celles que l'amour a pu faire naître,
» mais que l'amitié a consacrées. En gé-
» néral, elles ne cessent d'être ora-
» geuses que lorsque l'amour est éteint.
» Ce sont d'abord des amans, qui, tantôt
» ivres de plaisir, tantôt tourmentés
» par des caprices, des jalousies d'hu-
» meur, de fausses délicatesses, passent
» quelquefois en un jour des caresses au
» dépit et à l'aigreur, s'offensent, se
» pardonnent et se tyrannisent mutuel-
» lement.

» Après avoir usé les plaisirs et les
» peines de l'amour, ces amans se trou-
» vent heureusement dignes d'être amis,
» et c'est de ce moment seul qu'ils vi-
» vent heureux.

» Un état si rare et si précieux fe-

» rait le charme d'un âge avancé, et em-
» pêcherait de regretter la jeunesse. La
» réflexion, qui détruit ou affaiblit les
» autres plaisirs, parce qu'ils consistent
» dans une sorte d'ivresse, augmente et
» consolide celui-ci : notre bonheur est
» doublé, quand la raison nous en dé-
» montre la réalité.

» A l'égard d'un autre genre de
» vieilles liaisons que le public a la
» bonté de respecter sur parole, que
» verrait-on, si on pouvait voir de près?
» Des gens qui continuent de vivre en-
» semble, parce qu'ils ont long-temps
» vécu ainsi. La force de l'habitude,
» l'incapacité de vivre seul, la difficulté
» de former de nouvelles liaisons re-
» tiennent beaucoup de ces amans sans
» amour, et donnent à l'ennui même
» un air de constance. Ils ont cessé de
» se plaire et se sont devenus néces-
» saires. Ils ne peuvent se quitter; quel-
» quefois même ils ne l'oseraient. Ils
« soutiennent un rôle pénible par pur

» respect humain. En effet, on s'est pris
» avec l'engouement de l'amour; on a
» annoncé hautement son bonheur; on
» a contracté un engagement devant le
» public; on l'a ratifié dans des occa-
» sions d'éclat. Mais le charme se dis-
» sipe avec le temps; l'illusion cesse.
» On s'était regardé réciproquement
» comme parfaits; on ne se trouve plus
» même estimables. On se repent, on
» n'ose l'avouer; on s'obstine à vivre
» ensemble en se détestant; et l'on trem-
» ble de rompre un engagement dont
» on a fait gloire.

» Les vieilles liaisons exigent, pour
» être heureuses, plus de qualités qu'on
» ne l'imagine. L'amour tient lieu de
» tout aux amans; son objet lui suffit;
» mais l'objet se flétrit, l'amour s'éteint,
» et il n'est pas d'esprits assez féconds
» pour remplacer l'illusion, et se servir de
» ressource contre la langueur d'un tête-
» à-tête continuel. S'il existait de l'esprit
» de cette espèce, il faudrait que les

» deux amans en fussent également » pourvus, car la stérilité de l'un étouf-» ferait la fécondité de l'autre. Il n'y a » que l'esprit qui serve d'aliment à l'es-» prit; il ne produit pas long-temps » seul.

» On cherche, on croit avoir trouvé, » et l'on cite des exemples de constance » dans les hommes d'un âge avancé. » Cette constance n'est qu'extérieure. Un » vieillard s'excite à aimer par la crainte » seule de ne plus paraître jeune. Il » n'aime qu'avec inquiétude, parce qu'il » tremble de laisser échapper ce qu'il » n'est pas sûr de retrouver. Dans la » jeunesse, on ne connaît que le désir; » il s'éteint; mais il renaît à l'instant. La » jeunesse désire avec force, jouit avec » confiance, se dégoûte promptement, » et quitte sans crainte, parce qu'elle » remplace avec facilité. Voilà le secret » de la légèreté d'un âge et de la cons-» tance de l'autre.

» Je me résume. J'ai démontré, je crois

» crois, ce matin et maintenant que les
» hommes naissent avec toutes les pas-
» sions, hors celle de l'amour; que cette
» prétendue passion n'occupe l'homme
» qu'un temps limité, tandis que les pas-
» sions réelles s'affermissent par l'âge;
» que l'amour, comme la dévotion, n'est
» communément chez les femmes que
» l'effet du désœuvrement; que ce qu'on
» appelle passions constantes n'existe
» que par des causes indépendantes de
» l'amour, et je conclus de tout cela
» que nous avons tous plus ou moins
» de goût pour le plaisir; que l'amour
» n'est pas une passion, que même il
» n'existe pas, et que le mot *amour*
» n'exprime que le désir, ou l'espèce
» d'ivresse qui l'accompagne.

» — Enfin vous avez développé vos
» odieux principes dans toute leur éten-
» due. Vos aveux sont formels. Avez-
» vous quelque chose à ajouter pour vo-
» tre justification?

» — Je demande au tribunal qu'il me » soit permis de faire une seule ques- » tion, et je supplie qu'on y réponde » avec franchise.

» — Je vous le promets, monsieur.

» — Vous aimez beaucoup vos maris, » mesdames; le fait est constant. Mais » les aimez-vous précisément comme » vous les aimiez pendant les premiers » six mois de votre mariage? Une heure » d'absence vous paraît-elle insuppor- » table? Le retour de l'objet aimé fait- » il encore battre votre cœur? Un de » ses regards allume-t-il ce feu brûlant » que décèle une aimable langueur? Pas- » sez-vous, à parler de votre amour, des » heures entières, qui s'écoulent comme » des secondes? Retrouvez-vous en pré- » sence l'un de l'autre, ce silence qui » occupe si délicieusement des cœurs » repliés sur eux-mêmes? Vous écrivez- » vous, quand vous êtes séparés, avec » ce style inégal, mais rapide, que donne

» l'exaltation de la tête et du cœur?
» Avez-vous seulement pensé à compa-
» rer vos premières lettres à celles que
» vous avez écrites, il y a un an, il y a
» six mois, il y a huit jours?

» — Mais, monsieur, il semblerait, à
» vous entendre, que nous pourrions,
» dans dix ans, ne plus aimer nos maris
» du tout.

» — Les aimer d'amour, madame, la
» chose est impossible. Mais vous con-
» serverez pour eux un sentiment doux,
» moins tumultueux, par cela même
» plus facile à satisfaire, et heureux les
» époux, qui, comme vous, se prépa-
» rent, sans s'en douter, à remplacer
» l'amour par des vertus »!

Les membres du tribunal se regardent, et l'avocat général éclate de rire. Le rire se communique de proche en proche. Tout le monde rit, à l'exception de mes jolis petits gendarmes, qui n'ont pas aimé encore, mais qui commencent

à éprouver cette inquiétude vague, qui annonce le développement du cœur. Ils ne peuvent concevoir que quand on aime une fois, ce ne soit pas pour la vie. Les éclats de rire recommencent, et à cet accès de gaîté succèdent méditation, discussion, délibération. Les dames inclinent vers l'indulgence; les petites demoiselles invoquent leur sévérité; mais comme les gendarmes n'ont pas voix délibérative devant un tribunal, celui-ci, sans égard aux réclamations, a prononcé ainsi qu'il suit :

« Le tribunal se gardera bien de rien » décider sur une question aussi déli» cate : il donnerait peut-être gain de » cause au prévenu, qui ne paraît pas » avoir besoin d'encouragement à l'infi» délité. En conséquence, il est absous. » Mais le tribunal le menace de toute » son indignation, s'il propage ses prin» cipes, et la colère de six femmes n'est » pas impuissante. Il lui est ordonné de

» laisser Dieu à l'indigent et à l'opprimé,
» Saint-Michel à ceux qui craignent le
» diable, et l'amour constant à ceux qui
» y croient ».

Ici mes chaînes tombent, et l'usage prescrivant à celui qui gagne un procès de remercier ses juges, j'embrasse les miens avec un extrême plaisir, mais sans *passion*.

JE VOUS AIME

DE TOUT MON COEUR.

Il y a deux langues dans ce monde, celle de la franchise, que tout le monde entend; celle de la dissimulation, que chacun cherche à deviner, et sur laquelle chacun se trompe, après y avoir été pris vingt fois.

On ferait de gros volumes sur l'abus des mots, si on avait le temps de prendre note des mensonges continuels que l'usage arrache aux *plus honnêtes gens*, ou si la fausseté du moment ne faisait oublier celle qui a précédé. Mais, après tout, à quoi bon faire des livres? Ont-ils jamais converti personne? Le diable n'est-il pas plus persuasif que tous les raisonnemens nés et à naître, et loin de chercher à le combattre, l'homme

n'a-t-il pas poussé l'absurdité jusqu'à lui élever des autels? Qu'était Plutus? Le Diable. Vénus et monsieur son fils? Le Diable. Mars? Le Diable le plus diable. Minerve? Oh, grâce pour celle-là, d'autant mieux que ses temples n'ont jamais été très-fréquentés. N'affligeons pas la bonne déesse de toutes les manières.

On nous dit, on nous répète que Plutus, Vénus et Mars sont des dieux ou des diables du paganisme, et que nous devons les avoir en horreur. Hélas, jamais leur culte ne fut plus répandu. Plutus se loge partout où il aperçoit un palais; il n'est pas de coin dans Paris où ce fripon d'Amour n'ait une petite chapelle; et tous nos jeunes gens veulent avoir le pot-en-tête et la dague au côté. Oh, païens, infâmes païens que nous sommes!

Mais où vais-je m'égarer à propos de l'abus des mots? Revenons, revenons bien vite à la place modeste que la nature m'a assignée.

Je ne suis pas intéressé, et puis *j'aime les hommes de tout mon cœur.* Mais je tiens à ce qui m'est dû; je dois, et pour que je puisse payer, il faut que l'on me paie.

Je vais chez un ami intime, à qui j'ai prêté de l'argent sur une simple reconnaissance: prend-on des sûretés avec un ami? Il me propose de déjeûner; j'accepte : le vin versé par un ami paraît toujours meilleur. En croquant le martin-sec, arrosé de vieux Chambertin, je parle de mes dix mille francs. « Ah, » mon cher ami, jugez du chagrin que » j'éprouve de ne pouvoir me rendre à » vos désirs. Je n'ai pas un sou en caisse, » et je suis forcé de représenter. J'em- » prunte tous les jours à des gens que » je n'aime pas du tout, et à qui je suis » forcé de rendre. Mon cher ami, prêtez- » moi dix mille autres francs; vous ne » pouvez mieux les placer : vous savez » que *je vous aime de tout mon cœur.* » — Mon cher ami, il faut que j'en

» paie douze demain, et je comptais sur » vous ». Mon cher ami fronce le sourcil; il fait un signe à son domestique; son domestique lui dit, d'un air gauche et bête, que madame la comtesse a déjà envoyé trois fois. Mon cher ami me dit qu'il ne peut faire attendre madame la comtesse, qui *l'aime de tout son cœur*, et mon cher ami est borgne, bossu et boîteux. Il prend son chapeau et sa canne, et me laisse avec son valet. Je sors : c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Je rencontre dans la rue l'homme aux douze mille francs. Il m'aborde d'un air franc et ouvert. « Je suis enchanté de » vous rencontrer, uniquement pour le » plaisir de vous voir, car vous n'avez » pas oublié que c'est demain qu'échoit » la lettre de change que vous avez pas» sée à mon ordre ». Je rougis, je pâlis, je balbutie; je lui raconte ce qui vient de se passer chez l'homme qui est obligé de représenter. « Voilà qui est très» malheureux, me dit-il. Mais j'ai moi-

» même des engagemens à remplir. Si » vous ne payez pas demain, je ferai » protester, je vous poursuivrai au tri- » bunal de commerce, et j'en serai au » désespoir, car *je vous aime de tout* » *mon cœur* ».

Ce misérable a cinquante mille livres de rente, et n'en dépense pas dix par an. Mais que répondre à quelqu'un qui s'exprime aussi clairement? Je ne me soucie pas de faire un semestre à Sainte-Pélagie; il faut que je m'exécute. Je fais porter au *Mont-de-Piété*, qui n'a rien de pieux, les bijoux de ma femme et ma vaisselle, et cela parce que l'un ne veut pas me payer, et que l'autre veut l'être, quoique tous deux *m'aiment de tout leur cœur.*

Il est très-pénible pour un homme qui pense de mettre ses effets en gage. Cependant j'ai toujours cru que lorsque le malheur nous poursuit, et que nous ne pouvons plus lui échapper, il ne nous reste qu'un parti à prendre : c'est

de nous retourner et de lui rire au nez. Afin de lui échapper, ou de rire, je laisse madame à la maison. Une jeune femme, qui a des talens, trouve toujours quelque moyen de dissipation, et je me décide à aller demander à dîner à un jeune homme marié depuis six mois à une demoiselle qui l'idolâtrait. J'ai contribué à faire ce mariage; j'ai été à la noce; j'ai fait l'épithalame; j'ai pris la jarretière de la mariée; je suis sûr d'être bien reçu.

On m'accueille comme un vieil ami. La petite dame fait quatre pas au-devant de moi. Elle me présente son menton, parce qu'elle met du rouge, quoiqu'elle n'en ait pas besoin. Je baise ce menton aussi haut qu'il m'est possible; le mari me serre la main; un joli officier me salue d'un air froid; quelques bons hommes me demandent si l'usage des œufs sera permis ce carême; on se met à table.

Le bon vin circule; la conversation

s'égaie; on oublie les malheurs publics et particuliers. La petite dame m'avait placé à sa droite; le joli officier était à sa gauche. Je ne sais trop ce qui se passait sous la table; mais je recevais de temps en temps des coups de genou, dont mon amour-propre était tenté de se faire les honneurs. Il y avait heureusement devant moi une glace, qui a dissipé en un clin-d'œil toutes mes illusions. Je me suis rendu justice, et ne pouvant être acteur, je me suis amusé à faire le tacticien. J'ai bientôt remarqué que ces coups de genou, qui d'abord avaient flatté ma vanité, n'étaient que des ricochets qui me venaient de M. le capitaine. S'il frappe partout, me disais-je, aussi vigoureusement qu'à table..... je plains les ennemis.

Au moment où on passe au salon pour prendre le café, on annonce un bijoutier. « Ce n'est pas le moment, s'écrie » l'époux avec humeur. — Ce l'est tou- » jours, mon ami, de voir de jolies

» choses. — Mais, ma femme!...... —
» Mais, monsieur! — Faites entrer,
» puisque madame le veut.

» — Oh, mon ami, les jolies boucles
» d'oreilles! la charmante bague! —
» Hé, madame, vous avez de tout cela
» à ne savoir qu'en faire. — Mon bon
» ami, mon cher ami, *je vous aime de*
» *tout mon cœur;* ne me refusez pas ces
» bagatelles-là ». Elle embrassait son
mari avec une affection si vraie!... Mais
elle avait passé une main derrière elle,
et j'ai surpris le capitaine qui la baisait
avec transport: elle a la main fort jolie,
cette petite dame-là. Elle s'est aperçue
que j'apercevais ce manége, et elle est
partie d'un éclat de rire. « Comment
» trouves-tu M. de Saint-Albin, qui me
» baise la main pendant que tu m'em-
» brasses? — Ah! c'est très-plaisant,
» madame. — Revenons, mon ami, aux
» boucles d'oreilles et à la bague. —
» Mais quelle enfance, ma chère amie!
» — Tu résistes encore! ne t'ai-je pas

» dit que *je t'aime de tout mon cœur?*
» — Cela est fort bien, madame; mais....
» — Tiens, mon ami, composons; je
» me contente des boucles d'oreilles», et
elle les tire de l'écrin. «M. de Saint-
» Albin part après-demain pour sa gar-
» nison; tu es son ami; je veux qu'il
» emporte un souvenir». Elle prend la
bague, et la passe au doigt de l'officier.
Le mari fait la moue; il réfléchit un
moment; il juge sans doute qu'il ne lui
conviendrait pas de paraître économe
en présence de dix personnes; il paie,
et quelques minutes après, sentant peut-
être la sottise qu'il a faite, et voulant
l'excuser, il nous dit du ton le plus sen-
timental : « Comment refuser quelque
» chose à une femme qui *m'aime de tout*
» *son cœur*»? L'officier sourit; je lève
les épaules; les autres ne voient rien,
ne pensent à rien, et boivent de toutes
les liqueurs. Je sors.

Lorsqu'on a des effets en gage, on ne
peut les en retirer que par deux moyens:

diminuer sa dépense, ou ajouter à ses revenus. Je ne donnerai plus à dîner; mais je dînerai chez les autres. Je demanderai une place, et je l'obtiendrai : on en donne à tout le monde. D'ailleurs j'ai été l'ami de cœur d'un pauvre diable redevenu grand seigneur, et très-certainement je n'aurai qu'un mot à lui dire.

Je vais chez mon ami le grand seigneur. Un monsieur, couvert d'or et portant une épaulette de colonel, me dit que son excellence n'est pas visible. Je demande la permission d'écrire un mot à son excellence. M. le colonel m'invite à entrer chez lui. Je réponds par une profonde inclination; j'entre et je vois que je suis chez le portier de mon ami.

J'écris sur un carré de papier, grand comme une carte à jouer; je tutoie son excellence, et je signe : *Ton vieil ami.* Le portier, qui sait lire, me comble de civilités. Il court, aussi vite que le per-

met son triple menton, et un ventre qui tombe sur ses genoux. Il remet mon billet à un domestique, qui le passe à un autre; celui-ci à un troisième. Un quatrième descend l'escalier en deux sauts; il vient à moi; monseigneur m'attend.

Je suis introduit. Mon ami vient au-devant de moi. Il a le sourire sur les lèvres, la satisfaction dans les yeux. Il me prend la main; il me force à m'asseoir; il m'adresse les choses les plus obligeantes. Il est fâché de ne m'avoir pas prévenu. Mais le fardeau des affaires est si pesant! Il regrette d'avoir été si long-temps sans me voir. C'est ma faute. Pourquoi ne me suis-je pas présenté plutôt? Il présume que j'ai quelque chose à lui demander, et je peux compter sur ses services.

Je parle d'une petite place vacante de dix à douze mille francs. Il me permet à peine de finir. « Vous aurez cette place, » mon ami, vous l'aurez très-certaine-

» ment. Qui convient mieux pour la » remplir qu'un homme que *j'aime de* » *tout mon cœur?* Passez demain chez le » ministre de *** ».

Voilà un brave homme, pensais-je en me retirant : les honneurs et l'opulence ne lui ont pas ôté la mémoire.

Je cours le lendemain chez le ministre. Monseigneur n'est pas visible. On me conduit de sa part chez un chef de division, qui me renvoie à un sous-chef, qui me renvoie à un commis, qui m'apprend que la place que je sollicite a été donnée hier soir, à la demande de mon ami le grand seigneur, au frère d'une danseuse de l'Opéra.

Je suis outré, furieux. Je retourne chez le colonel-suisse-portier, et je jette feu et flammes. Le portier-suisse-colonel veut me mettre à la porte. Je résiste, il fait venir la garde. On me conduit chez le commissaire de police, qui m'apprend qu'il faut parler bas chez un grand seigneur, à peine d'être mis en prison. Je

me le tiens pour dit. Je rentre chez moi, et je répète dans l'amertume de mon âme : « L'ingrat! le fourbe! il me pres-
» sait la main, en me disant avec effu-
» sion, *je vous aime de tout mon cœur* ».

J'évite les hommes; je me borne à la société de ma femme, que j'ai tirée de la médiocrité, qui est bonne, sensible, reconnaissante, et qui *m'aime* vraiment *de tout son cœur*. La vie sédentaire ne me vaut rien, dit-elle. Elle me prie, elle me presse de prendre le grand air, de faire un peu d'exercice; sa santé tient à la conservation de la mienne. Je cède à ses instances; je sors, lorsqu'elle me fait observer que le temps est serein; qu'un soleil bienfaisant me pénètrera de ses rayons.

Je passe un jour au Palais-Royal. J'achète un fort joli pâté, que je me promets de manger avec ma femme, et comme il n'est pas commode de se promener avec un pâté sous le bras, je rentre aussitôt.

Sur le même carré que moi, loge un assez beau garçon, qui semble épier toutes mes démarches. Je n'aime pas les espions, et je ne veux pas que celui-ci sache que je vais manger un pâté. Je monte par l'escalier dérobé, dont j'ai toujours une clé dans ma poche, et je trouve..... oh, mon Dieu! je trouve le voisin et ma femme..... occupés à m'imprimer un caractère indélébile.

Je fais du bruit, et cela est assez naturel. Ma femme me dit froidement que le soin de ma santé exige que je sorte; qu'elle ne peut, sans ses diamans, se montrer décemment en public, et que pendant mes absences, il faut bien qu'elle passe le temps à quelque chose. Ces raisons ne me paraissent pas convaincantes; je tempête, je menace; ma femme m'atterre, et me ferme la bouche avec ces mots : « Hé, tant d'autres le sont qui » valent mieux que vous ».

Quelle suite d'événemens et de revers, occasionnés par des gens que *j'ai-*

mais, ou qui *m'aimaient de tout leur cœur!* Cette phrase serait-elle vide de sens? n'est-elle qu'une de ces vaines formules, qu'on prodigue à tort et à travers? Ma foi, j'en ai peur..... mais non, non.

A MADAME ***.

Je vois une figure empreinte
Du charme heureux de la candeur;
Dans ces yeux, remplis de douceur,
L'âme la plus sensible est peinte.
De l'aimable folie une légère teinte
Fait valoir chaque trait d'un esprit enchanteur.
Ah! c'est à vous qu'on peut dire sans feinte :
Je vous aime de tout mon cœur.

CAUSE CÉLÈBRE.

Dans tous les pays du monde, on recherche les causes célèbres; dans tous les pays du monde, il est des gens qui spéculent sur la curiosité publique, et qui ajoutent à l'éloquence ou au bavardage des avocats. Pourquoi n'exploiterais-je pas aussi une mine qui n'est la propriété de personne, mais qui appartient à tous, comme les fruits de la terre, dans l'âge d'or, étaient à celui qui voulait les cueillir.

Je sais que les causes célèbres sont ordinairement publiées par des savans qui portent la toge et la chausse; mais

L'usage est fait pour le mépris du sage.

Et je ne vois pas d'ailleurs ce qu'une chausse et une toge ajouteraient à mon mérite personnel. Au surplus, pour cal-

mer les personnes très-scrupuleuses, non pour elles-mêmes, mais pour les autres, ces personnes qui veulent que chacun fasse son métier, et qui en changent selon les circonstances, comme de visage et d'opinion, je veux bien leur apprendre que je ne suis pas tout-à-fait étranger à l'honorable profession d'avocat. J'ai commencé mon droit à Paris et à Reims : il est vrai que je ne l'ai fini nulle part.

On peut déjà remarquer que je n'étais pas sans dispositions pour le barreau : voici une introduction étrangère au sujet, et par conséquent inutile au lecteur; mais qui, grossoyée en façon de requête, produirait quelques rôles qui ne seraient pas perdus pour tout le monde. J'entre en matière enfin, car il ne faut abuser de rien, pas même du droit de grossoyer.

Un bon marchand de la cité de Londres avait fait apprendre à son fils le grec et le latin, d'après le principe,

généralement admis alors, qu'on ne peut laisser à ses enfans un héritage plus sûr qu'une bonne éducation. En conséquence de ce systême, le petit Williams était sorti de son école aussi savant qu'il fallait l'être pour entrer à l'université d'Oxford.

Au bout de quelques années; il parlait latin comme Cicéron, et grec comme Démosthènes. Il possédait parfaitement l'histoire ancienne, et ne se doutait pas de ce qui se passait dans son pays.

Il rentra chez son père, la tête pleine de mots et vide d'idées. Il citait à tout propos; son père était dans l'admiration; mais ses amis, qui ne connaissaient ni M. Thémistocle, ni M. Décius, cessèrent de fréquenter sa maison, d'après le privilége qu'on a en Angleterre, d'éviter les lieux où on s'ennuye.

« En Angleterre; allez-vous dire? En » Angleterre comme ailleurs. Pas du

» tout, M. l'Aristarque. Ne vous est-
» il jamais arrivé de vous ennuyer au-
» près d'un malade dont vous convoi-
» tiez la succession? De bâiller auprès
» d'un mari dont la femme vous parais-
» sait aimable? De caresser, chez un
» protecteur, le petit chien qui vous
» enfonçait les ongles dans les jambes?
» De faire des visites de politesse, ou
» de devoir? De faire le piquet d'une
» vieille tante sourde, pour glisser un
» billet à sa nièce? D'écouter, avec des
» marques de déférence, un imbécille,
» qui bégaie, parce qu'il a un cordon
» rouge ou bleu? De lire un ouvrage
» assommant, parce que l'auteur est de
» vos amis, et qu'il faut que vous lui
» disiez du bien de son livre? D'écouter
» cinq à six airs, chantés avec une voix
» aigre, et sans mesure, parce que la
» chanteuse vous a donné à dîner? D'al-
» ler, par complaisance, à une séance
» de l'institut?....

» — Hé, monsieur, tout cela se fait sans
» doute

» doute à Londres comme à Paris. —
» Oui, dà? Hé bien à la bonne heure.
» Revenons ».

Le père de Williams eut le malheur d'éprouver plusieurs banqueroutes, qui l'obligèrent à la faire à son tour, ce qui ne l'enrichit pas, comme cela arrive quelquefois ailleurs. Il vendit tout, jusqu'à son mobilier, pour payer ses dettes, ce qui encore n'arrive pas souvent ailleurs. Il se retira dans un hospice établi en faveur des vieillards indigens et probes, et il laissa son fils dans le monde, avec son grec et son latin; M. Régulus et M. Léonidas.

Le jeune Williams porta son érudition et sa misère aux pieds de tous les gens en place. Il voulait être secrétaire chez l'un, précepteur chez l'autre. L'un n'écrivait que des billets d'invitation; l'autre avait donné à son fils un maître d'arithmétique, et un *professeur à boxer*.

Williams commença à sentir qu'il vaut mieux savoir un métier que le

latin. C'était aussi l'avis de Jean-Jacques, qui n'était pas plus bête qu'un autre, quand il se donnait la peine de raisonner.

On rabat de ses prétentions, à mesure que la misère se fait sentir davantage : un laquais mange tous les jours. Williams serait entré, assez volontiers, dans une maison opulente, pourvu cependant qu'il ne fallût pas porter la livrée. Il trouva bientôt, dans les papiers publics, une condition telle qu'il la désirait. Mais comment se présenter sans répondans, et le moyen de consentir à devoir quelque chose à des amis qui avaient abandonné son père au moment de sa catastrophe, ainsi que cela se pratique assez partout? Williams s'avisa d'un expédient digne d'un Romain, dans les beaux jours de la république : il fit une liasse des quittances des créanciers de son père, et il fut hardiment se présenter.

« Madame, dit-il, je ne connais per-

» sonne de qui je puisse me recom-
» mander; mais je suis le fils d'un hon-
» nête homme, en voilà des preuves,
» et je tiens encore à l'âge heureux où
» on n'a pas oublié les leçons de mo-
» rale qu'on trouve dans l'histoire an-
» cienne ».

Madame tenait plus, selon les apparences, à l'histoire moderne qu'à l'ancienne, car elle ne donna pas une grande attention à la harangue de Williams; mais, en revanche, elle l'examina fort attentivement.

Il était porteur d'une jolie figure; il était bien fait, et il ne s'en doutait pas.

Une femme de chambre, qui paraissait être dans l'étroite intimité de madame, fut aussitôt chargée d'installer Williams, et de l'instruire de ce qu'il aurait à faire. Ses fonctions ne devaient pas être fatigantes. On lui assigna, pour poste, l'antichambre, où il fallait qu'il fût à huit heures du matin, proprement mis et en linge blanc, et où il

n'aurait rien à faire qu'à être attentif au coup de sonnette, et à se présenter aussitôt chez madame.

Madame avait vingt-cinq ans. Elle était jolie et belle à la fois. On l'avait unie à un homme de soixante ans, grand chasseur, grand buveur, et une semblable position a toujours quelque chose de très-critique pour une femme de cet âge-là.

Il est, dit-on, de belles dames qui ne prévoyent pas la veille ce qu'elles voudront le lendemain; qui ne se soucient ni d'aller chez les autres, ni d'attendre chez elles, et qui sont bien aises d'avoir sous la main, et au premier coup de sonnette, ce qui peut les amuser un moment.

Madame sonna; Williams entra. Madame lui dit de s'asseoir auprès d'elle; Williams rougit et recula. Madame se leva et fut lui parler de très-près. Williams rougit plus fort, et sa respiration s'embarrassa. Je ne sais précisé-

ment, ce qu'ajouta madame; mais elle s'expliqua si clairement, que Williams se rappela le trait qui a immortalisé un des Scipions. Il fit remarquer très-respectueusement à madame qu'un esclave à Rome, qui jouait un pareil tour à son maître, était puni de mort. Les yeux de madame s'allumèrent; elle se pinça les lèvres, renversa un déjeûner de porcelaine, et tourna le dos à Williams.

Monsieur rentra, fatigué, excédé d'avoir couru, pendant six heures, un lièvre qui ne lui avait pas fait de mal, et qu'il n'avait pu prendre. Il trouva madame en colère, Williams interdit, et le parquet couvert des débris de sa porcelaine. Madame se plaignit amèrement de la maladresse du laquais qu'elle avait arrêté la veille; monsieur lui dit qu'il fallait le renvoyer. Williams déclara, avec ingénuité, que madame avait renversé le déjeûner, et qu'il était innocent du fait. Il allait, proba-

blement, remonter à la cause de la colère de madame, lorsque monsieur l'interrompit vivement, lui dit qu'il était un *liar*, un *ràscal*, et que madame ne l'avait jamais trompé. Il lui donna un coup de poing et une guinée, et il le mit à la porte.

Williams retourna lire la gazette, qui lui indiqua une autre maison, où il fut se présenter, ses quittances à la main.

Madame n'était plus jeune, elle n'avait jamais été jolie. Cependant elle avait contracté certaines habitudes auxquelles elle tenait encore beaucoup, et elle couvrait, des dons de Plutus, une figure sans effet. Williams fut retenu pour le même genre de service qu'il avait refusé de remplir dans la maison d'où il sortait. Il n'avait pas eu besoin de réfléchir long-temps, pour sentir que ce qui avait contribué à immortaliser Scipion était duperie dans un pauvre domestique, qui ne peut prétendre à jouer un rôle dans l'histoire, et il se

soumit d'assez bonne grâce à gagner les guinées de madame.

Les femmes ont, dit-on, une adresse inconcevable pour cacher certaines peccadilles, même à ceux qui ont le plus d'intérêt à éclairer leur conduite. Cependant il est des momens où la plus fine ne calcule rien, et madame oublia tout-à-fait l'heure où monsieur était dans l'usage de rentrer. Monsieur rentra, très-mal à propos pour lui, parce qu'il est des choses qu'un mari ne se soucie pas de voir, et plus mal à propos pour Williams, qu'il accabla de coups, et à qui il ne donna pas *un penny*.

Williams sortit de cette maison, chargé de contusions, et il se mit à révasser, en marchant au hasard. Je suis bien malheureux, se disait-il, j'ai été battu et chassé pour avoir fait le Scipion; me voilà battu et chassé encore pour avoir fait le contraire : comment faut-il donc se conduire, pour n'être ni chassé, ni battu?

En se parlant, en se frottant les joues, en grimaçant, en bâillant, Williams arriva sous les murs de *White-Hall*. Là, un grand tableau, à demi usé, représentait un tigre d'une grosseur effrayante; un lion, près duquel celui de Némée n'était qu'un lionceau; un prince noir, que le dieu des jardins avait comblé de ses dons, et qui méritait l'empire du monde, s'il suffit, pour l'obtenir, de porter le plus beau des sceptres qui jamais ait séduit la beauté.

Un peu plus bas, paraissaient deux femmes, qui pourtant n'en faisaient qu'une. Elles avaient deux têtes, quatre bras, quatre pommes, très-préférables à celles des Hespérides ; mais, des hanches à la pointe des pieds, elles n'avaient que ce qui est propre à une seule femme. Figurez-vous l'Isis et la Tamise, séparées jusqu'à leur confluent, et se jetant dans la mer par une même embouchure.

Il résultait de cette organisation, que lorsque l'une voulait marcher, l'autre

était obligée de la suivre; que lorsque la seconde voulait s'asseoir, la première était forcée de s'arrêter; que quand une des sœurs éprouvait un besoin, il fallait que son inséparable compagne s'y soumît, quoiqu'elle ne le partageât point; ce qui amenait quelquefois entre elles des contestations assez vives.

Le Bobêche de ce pays-là arrêtait les passans par ses quolibets. Un lambeau de tapisserie se levait, pour une modique rétribution, et donnait un libre accès aux curieux.

La nouveauté de ce spectacle rappela l'*Androgyne* à la mémoire fidèle de Williams, et il se sentit frappé d'admiration. Les descriptions emphatiques de Bobêche, les plaisanteries un peu vives dont il les assaisonnait, excitèrent la curiosité de l'auditoire; la salle s'emplit en un instant, et Williams se trouva sur la première banquette.

M. Randall, propriétaire de cette ménagerie, s'étendit longuement sur les

qualités et les vices du tigre, du lion, et d'une quantité d'autres animaux, dont il avait dédaigné de charger son enseigne. Si on l'en croyait, il avait fait trois fois le tour du monde. Les montagnes les plus élevées de l'Europe, les déserts de l'Asie, les sables de l'Afrique, les contrées les plus reculées de l'Amérique n'avaient rien de rare, ou d'intéressant, qui ne fût dans sa précieuse collection, et il faisait à lui seul les délices de la cour et de la ville. « Puisque vous avez » vu tant de choses, lui dit Williams, » pourriez-vous me dire si les *sangliers* » de Macédoine grognent, comme nous » l'assure *Pline;* si la femme, qui gronde, » fait fuir le lion? Est-il vrai que le *goulu,* » le plus vorace des animaux, contre- » fasse l'enfant qui crie, pour attirer sa » proie; que l'oiseau *trochilòs* serve de » cure-dent au crocodille, et que pen- » dant que celui-ci se délecte et bâille » de plaisir, l'*ichneumon* se glisse dans » ses entrailles, et les dévore? Avez-vous

» rencontré des autruches plus hautes
» qu'un homme à cheval? avez-vous vu
» la *mérope* voler en arrière, avec le
» seul secours de sa queue? savez-vous
» le dialecte dont se servent les oiseaux
» de l'île de *Diomède?* Ce n'est plus que
» d'eux qu'on peut apprendre la vraie
» prononciation grecque. Hélas! nous
» avons perdu le *porphyre*. Ce chaste
» oiseau avertissait les maris des infidé-
» lités de leurs femmes, et elles se sont
» liguées pour en exterminer la race ».

Williams fut arrêté là, et vous devinez par qui. Les femmes qui faisaient partie de l'auditoire, n'avaient pas payé, disaient-elles, pour entendre les fables qu'ont racontées les voyageurs. Elles appelèrent, à voix basse, d'abord, celui qu'elles avaient admiré en peinture. Ce premier chuchotement s'éleva peu à peu en *crescendo* général. Bientôt, on n'entendit plus, dans la salle, qu'un cri: le prince noir! le prince noir!

M. Randall, très-embarrassé des

questions multipliées que venait de lui adresser Williams, sut intérieurement bon gré à ces dames de le dispenser d'y répondre, et il se hâta de les satisfaire.

Le monarque africain parut. Son front auguste était couvert d'un diadême de plumes de coqs; le clinquant et la pourpre brillaient sur ses reins; son sabre étincelait du feu de diamans faux; il tenait à la main un arc, qui avait incontestablement appartenu à la reine de Carthage; enfin, il ressemblait parfaitement à un héros d'opéra, à cette différence près qu'il portait une tunique ouverte par devant, et qu'il n'était pas dans ses usages d'avoir le pantalon de couleur de chair.

Il s'avança avec une majesté pleine de grâces, et il salua les dames, qui baissèrent un peu les yeux, par une très-bonne raison : c'est qu'elles n'étaient pas venues là pour regarder..... au plafond.

Les témoignages de l'étonnement et de la plus vive satisfaction éclatèrent de toutes parts. Des soupirs étouffés se mêlèrent aux *bravo*, et on distingua nettement ces mots, articulés par de très-jolies bouches : Plût à Dieu que mon mari!.... Plût à Dieu que mon amant!....

Comme on ne peut toujours admirer et former des vœux inutiles, l'enthousiasme général se calma insensiblement, et on parla de la beauté double, qui pourtant n'en faisait qu'une à un point assez intéressant.

Deux filles, jeunes comme Hébé, jolies et fraîches comme elle, s'avancèrent, soutenues sur deux colonnes d'albâtre. C'est tout ce qu'elles avaient à elles deux, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

M. Randall les fit nées à la Cochinchine. La beauté est de tous les lieux; partout elle exerce le même empire. On n'écoutait plus M. Randall, on admirait.

Les hommes étaient dans l'enchantement, et les femmes ne trouvaient aux deux sœurs d'autre défaut que celui de leur conformation. Jugez combien elles étaient belles!

Lindamire était blonde. Ses grands yeux bleus exprimaient une douce langueur. Ceux d'Indamore étaient noirs et animés. Les bras les mieux arrondis; des gorges naissantes, dessinées par l'Amour, faisaient des deux sœurs deux femmes accomplies.

Williams avait un cœur tendre, et ce cœur n'attendait que le moment de se développer. La touchante Lindamire fit sur lui l'impression la plus forte, et la jalousie naquit en son sein en même temps que l'amour. Il fut révolté de voir tant de charmes livrés à l'œil de la curiosité impertinente. Il se remit cependant un peu, en pensant que Vénus sortit nue du fond de la mer, et qu'il fallait bien qu'elle eût été vue dans cet état, pour que le fait historique parvînt

jusqu'à nous. Il se souvint que les filles de Sparte paraissaient sans voiles dans les fêtes publiques, et il conclut de tout cela que Lindamire pouvait suivre un plus mauvais exemple que celui d'une déesse, qui avait eu des temples par toute la terre, et que celui des filles les moins soigneuses de leur toilette, et les plus chastes de la Grèce.

Le spectacle était terminé; Lindamire et Indamore étaient disparues; les spectateurs étaient sortis; déjà le *Bobêche* appelait d'autres amateurs, et Williams, livré à des réflexions de toute espèce, paraissait cloué sur son banc.

M. Randall l'avertit qu'il n'y a plus rien à voir, et Williams ne l'entend pas. Randall lui prend le bras; Williams le regarde et soupire. « Que ne » donnerais-je pas, dit-il enfin, pour » passer ma vie ici »!

Randall est frappé d'un trait de lumière. Il sent qu'un jeune homme qui possède parfaitement son *Pline*, peut lui

faire un monstre de l'animal le plus commun, et entraîner l'auditoire par sa profonde érudition. Williams est beau et bien fait : Randall prévoit le parti qu'il peut tirer de l'Adonis moderne; en le *tatouant*, et le transformant ainsi en un homme de la mer du Sud. Il entame franchement la négociation, et le traité est bientôt conclu. Williams consent, pour une *couronne* par jour, à faire partie de la collection de monsieur Randall.

Ivre de joie et d'amour, il lève le rideau de fond, et va se joindre à ses charmantes compagnes. Il est agréablement surpris d'entendre que les petites sœurs parlent anglais aussi bien que lui. Il apprend qu'elles sont nées dans le comté de Sussex, d'une ravaudeuse et d'un porte-faix; que Randall les a achetées au moment de leur naissance, ce qui fait qu'elles le regardent comme leur père.

La journée n'était pas écoulée, que

Williams avait déclaré le tendre penchant qui l'entraînait vers Lindamire. Lindamire n'avait que quinze ans. Elle ne voyait habituellement que Randall, qui était vieux, et le prince maure, plus propre à inspirer l'effroi que l'amour à une petite fille de cet âge. Ce jeune cœur n'avait pas battu encore; les douces paroles de Williams lui causèrent une certaine émotion. Elle le regarda plus attentivement, et elle rougit. Naïve et sincère, elle répondit par un aveu à celui de son amant.

Ce fut alors seulement que Williams eut assez de liberté d'esprit pour s'occuper du passé et de l'avenir. Il revint à cette idée, que le genre de vie que suivait Lindamire, s'accordait peu avec les principes que tout homme veut trouver dans sa maîtresse.... et auxquels il aime tant à la voir déroger en sa faveur. Des questions multipliées, mais présentées avec adresse, et faites du ton de l'indifférence, amenèrent des ré-

ponses ingénues qui le convainquirent que sa belle n'avait contracté d'autre mauvaise habitude que celle de se montrer en public cinq à six fois par jour, précisément dans l'état où Vénus parut sur sa conque marine, poussée par des flots de tritons.

Williams réfléchit ensuite qu'il avait été battu, d'abord, pour avoir été trop sage, ensuite pour ne l'avoir pas été assez, et il conclut que pour n'être querellé par personne, il faut avoir une femme à soi.

En conséquence de ce raisonnement, Williams s'adressa à M. Randall, et lui fit solennellement la demande de mademoiselle Lindamire. Randall, homme prudent et avisé, demanda huit jours pour penser à cette affaire-là.

Il espérait bien qu'il pourrait naître de ce mariage quelque chose d'aussi original que Lindamire et Indamore; mais il sentait, en même temps, que le mari d'une des deux sœurs pourrait les

emmener toutes les deux et lui faire perdre la plus belle pièce de sa ménagerie. Ces idées contradictoires lui travaillaient fortement la cervelle.

La semaine était prête à finir. Williams l'avait employée à plaire à monsieur Randall. Orateur un jour, homme de Taïti le lendemain, il remplissait ses deux rôles avec un égal succès. Il étonnait les savans les plus opiniâtres, et il donnait à plus d'une femme l'envie de voyager sur la mer du Sud. Il passait ses momens de repos aux genoux de Lindamire; à chaque instant il lui devenait plus cher, et la petite commençait à trouver que huit jours sont bien longs pour deux cœurs qui desirent. Indamore dormait pendant ces touchantes conversations, par la raison qu'une femme s'intéresse peu aux plus jolies choses, quand c'est à une autre qu'elles s'adressent.

Le soleil éclaira enfin ce huitième jour tant attendu, et M. Randall, som-

mé de s'expliquer cathégoriquement, répondit qu'il consentait à ce mariage, sous la condition expresse que Williams et les deux sœurs s'engageraient à son service pour neuf ans; que pendant la durée du bail, ils ne pourraient s'éloigner de lui sous aucun prétexte, et qu'ils ne prétendraient à d'autres honoraires que ceux de trois *couronnes* par jour.

Williams se serait engagé pour toute sa vie, et à bien meilleur marché. Il sauta au cou de Randall, il sauta au cou de Lindamire, d'Indamore; il aurait, je crois, sauté au cou de Matapan, le prince maure, si son altesse n'eût été alors occupée à remettre au noir quelques parties de son individu qui commençaient à blanchir.

Williams avait reçu quelques guinées des deux femmes qu'il avait si différemment traitées, et la semaine lui avait rapporté sept *couronnes*. Avec cela, on peut penser à des présens de noces, et

on en fait à Londres comme à Paris. Le plus indispensable était un jupon; car mademoiselle Lindamire allait paraître devant un public nouveau; il fallait nécessairement changer un certain meuble contre un autre assez spacieux pour recevoir un nouvel hôte; enfin il était dans les convenances d'offrir à M. Randall, à Matapan et au Bobêche le *roast-beef*, le *plumb-pudding* et le *porter*. Williams faisait ses dispositions en invoquant l'entremise du ministre anglican. Il n'avait pas besoin de notaire, parce qu'où il n'y a rien, il ne faut pas de contrat. Lindamire n'avait pas de parens; le père de Williams venait de mourir à son hospice, où il manquait du nécessaire, bien que les journaux anglais s'extasiassent souvent sur la beauté, la salubrité de ces établissemens, leur utilité et les soins et les secours de toute espèce qu'on y prodigue à la vieillesse. Ainsi Williams, dispensé d'une foule de formalités, faisait mar-

cher ses affaires de front, et arrivait à grands pas au dénouement.

M. Randall n'entendant pas perdre une recette, il fut décidé qu'on s'épouserait de grand matin; et l'époux, radieux de plaisir, Lindamire, rouge de plaisir, se disposèrent à se rendre au temple.

Il était indispensable qu'Indamore accompagnât sa sœur, et il lui était égal que Lindamire se mariât ou non. Elle consentit à passer sa jambe dans le jupon qui venait de recevoir celle de sa sœur, et on partit.

Le ministre anglican parut d'abord étonné de voir deux futures épouses. On lui dit que la blonde seule requérait son ministère. Il invita la brune à se retirer en arrière; on lui répondit que ces demoiselles étaient jumelles, et qu'elles ne se quittaient jamais. « Ce soir pour- » tant »..... grommelait le ministre..... Au reste, c'était un homme accommodant, qui faisait rondement, bonnement son

métier, et il maria mademoiselle Lindamire, aussi bien qu'une fille puisse l'être.

Le banquet nuptial terminé, les nouveaux époux se retirèrent chez eux, et M. Williams prétendit.... il venait d'en obtenir la permission au temple.

Ici commence la longue suite d'événemens, d'incidens principaux ou accessoires, qui donnèrent lieu au procès le plus étrange, le plus inouï, le plus compliqué, le plus incroyable qui jamais ait occupé les docteurs du consistoire de Londres, et les jurisconsultes de tous les tribunaux.

Indamore, en consentant à prêter à sa sœur une jambe pour aller au temple, sentait confusément qu'elle pourrait être témoin de certaines choses qui, dit-on, piquent toujours un peu la curiosité d'une jeune fille; mais, très-novice encore, elle était loin de soupçonner qu'elle dût prendre une part très-active à ce qui allait se passer.

Williams avait trouvé, pendant le dîner, le moment de donner quelques instructions à sa femme. Lindamire était prévenue que tout ne glisse pas comme un mât de Cocagne, et Lindamire se résignait. Indamore, qui n'était prévenue de rien, et qui ne croyait pas avoir d'intérêt à prendre son parti, Indamore cria, tempêta, s'agita, s'échappa, entraîna sa sœur, gagna les tréteaux du haut desquels Bobêche alléchait les passans, passa sa jambe pardessus la barre de bois qui tenait lieu de balustrade, et se disposa à sauter dans la rue. Lindamire, étonnée, exaspérée de la violence des mouvemens de sa sœur, effrayée de l'intervalle qui la séparait du pavé, arrêtée par son mari furieux, Lindamire porta avec force sa jambe en arrière, et les parties supérieures se trouvant en équilibre, retinrent le tout à califourchon sur la maudite barre, attitude dont une rigoureuse

goureuse

goureuse modestie n'avait pas donné le dessein.

Un grand et vieux singe à qui on avait accordé la vétérance, la liberté, et qui était devenu commensal de la maison, Coco regardait cette scène d'en bas. Il se sentit ranimé à l'aspect de certaines choses bien propres à opérer des prodiges, et il s'élança sur sa proie. Cet attentat porta la rage de Williams au dernier période. Il saisit son épouvantable rival, et le détacha malgré ses efforts. L'animal dépossédé, tourne le théâtre, un œil sur son adversaire, l'autre sur l'objet séduisant de ses vœux. Williams se jette sur le bois d'une licorne, et le lance à la tête de Coco. Coco esquive le coup, renvoie le javelot à Williams, et lui fait venir une bosse au front. Williams croyait aux présages. « Du moins, » s'écria-t-il en écumant, ce ne sera pas » de ta façon ». Il pousse d'un bras nerveux le sabot d'un élan, et blesse Coco à la mâchoire. Coco, plus habitué à

combattre corps à corps qu'à se servir d'armes meurtrières, fait une feinte, saute sur les épaules de Williams, et lui arrache une poignée de cheveux. Williams ne peut se défaire de cet ennemi acharné qu'en plongeant avec lui dans une cuve d'eau qu'on tenait toujours pleine pour prévenir un incendie. Coco n'évite une suffocation certaine qu'en sautant promptement à terre. Il tombe sur le pied d'un monstre marin, et le convertit en assommoir. Déjà le dos et la poitrine de Williams ont résonné sous les coups, lorsque la cuisse d'un géant s'offre à l'œil égaré de celui-ci. Il s'en fait une arme nouvelle, qui menace le redoutable Coco. Ils s'arrêtent et se mesurent des yeux. Tel on vit autrefois, sur les bords du Simois, l'indomptable fils de Thétis attendre et braver le plus redoutable des défenseurs d'Ilion.

Cependant, comme des guerriers déterminés à mourir ou à vaincre ne s'ob-

servent pas toujours, Coco revient à la charge avec une nouvelle vivacité. Il croit asséner à Williams un coup décisif; l'époux outragé se détourne. La violent du mouvement et la pesanteur de l'arme entraînent Coco, la tête la première. Son ennemi profite du moment, et lui pourfend le crâne. Ses membres s'étendent en frissonnant, et ses yeux se couvrent d'ombres éternelles.

La belle Hélène, du haut des murs de Troie, avait applaudi, non à la valeur du beau Pâris son époux, mais à celle d'Hector son beau-frère. Ainsi, Lindamire, à cheval sur son balcon, venait d'admirer l'intrépidité de son Williams. La bravoure plaît à toutes les femmes, et la criarde Indamore daigna donner des éloges au vainqueur. Williams profita de ces dispositions favorables pour réintégrer la beauté double sur le trône de l'hymen, et il allait finir ce qu'il avait si glorieusement commencé, lorsque l'intraitable Indamore

l'arrèta de nouveau par ses gestes, ses contorsions et ses grimaces.

Lindamire était patiente. Mais il n'est pas de vertu qui ne s'épuise enfin, et la jeune épouse crut mettre fin à des débats fatigans, en disant d'un ton très-aigre à sa sœur : « Je le veux. —
» Et moi, je ne le veux pas. — Je me
» suis mariée pour quelque chose. —
» Moi, je ne dois rien à ton Williams.
» — Il a pour lui les lois et le ciel. — J'ai
» pour moi mes ongles, et je lui arrache
» les yeux, s'il ne sort de là à l'instant ».

Plus fait douceur que violence, dit un vieux proverbe. Lindamire, voyant que la fermeté ne pouvait rien sur Indamore, essaya les moyens insinuans. Elle lui expliqua comment, grâces à leur conformation, elle pourrait, sans exposer sa réputation, sans même que le monde ait à gloser, partager son bonheur. Elle lui démontra que son époux lui appartiendrait autant qu'à elle. Elle ajouta que la félicité de toutes deux ne

lui coûterait qu'un moment de résignation.

Les discours les plus longs ne sont pas toujours les plus persuasifs. Celui-ci avait plus de substance que toutes les harangues académiques ensemble, et Indamore, après avoir réfléchi un moment, se résigna aussi complètement que sa sœur.

Deux jours n'étaient pas écoulés que la plus douce harmonie régnait dans le petit ménage, double d'un côté, simple de l'autre; mais dans le cas dont il s'agit, un mari en valait deux. La huitaine tout entière passa comme un éclair, et Indamore, la récalcitrante Indamore, entièrement corrigée, disait souvent à sa sœur, pendant l'intervalle d'une représentation à l'autre : « Lindamire, appelle donc ton mari ».

Est-il un bonheur durable ici bas? Les deux sœurs étaient innocentes comme Eve, avant que le serpent la tentât; comme elle, elles furent ten-

tées, et elles succombèrent comme elle.

Pendant le temps qui précéda le double et simple mariage, elles ne s'étaient pas aperçues qu'elles étaient sans voiles, et elles n'avaient remarqué dans certains charmes de Matapan, si puissans sur l'imagination des belles dames de Londres, qu'une monstrueuse difformité. Indamore était brune, son esprit était vif; elle avait toujours eu la manie des comparaisons, et comme le dit fort bien un autre proverbe : l'appétit vient en mangeant

« Ah, dit-elle un jour à sa sœur, Williams est un homme fort aimable, » mais d'ailleurs fort ordinaire. Je suis » sûre que Matapan... — Qu'oses-tu penser, Indamore! Moi je tromperais mon » époux! — Hé ne t'en donne-t-il pas » l'exemple? Ne t'est-il pas infidèle tous » les jours, même en te prouvant sa » tendresse? — A la bonne heure; mais » c'est malgré lui. D'ailleurs, si tu gagnes, moi, je ne perds pas. — Quelles

» misérables subtilités! Allons au fait.
» Quand tu as voulu te marier, me suis-
» je opposée au succès de tes vœux, et
» n'ai-je pas incontestablement le droit
» de faire en ma faveur ce qui t'a paru
» légitime pour toi? Williams d'ailleurs
» sera-t-il réellement fondé à se plain-
» dre? Il n'a pu épouser qu'une de nous,
» son mariage est-il un titre qui voue
» l'autre au célibat »?

Lindamire éprouvait bien quelques scrupules. Mais Indamore combattait ses raisonnemens avec une arme qui est très-souvent victorieuse auprès des femmes, l'attrait de la curiosité et de quelqu'autre chose encore. Ses tableaux étaient si vifs, si variés, si vrais, qu'enfin sa sœur lui dit, l'œil humide, l'organe voilé : « Mais Matapan ne pense » pas à t'épouser ».

Il est vrai que le prince maure n'avait fait aucune attention particulière à ces demoiselles. Il les avait vues croître, et leurs charmes, se développant len-

tement sous ses yeux, n'avaient produit sur lui aucune sensation. Matapan, d'ailleurs, jouissait depuis long-temps d'un privilège qu'ont à Londres, comme à Paris, les hommes publics, doués d'un mérite éminent quelconque. Celui de Matapan était de nature à charmer toutes les belles, et il n'éprouvait d'autre embarras que celui du choix.

La petite Indamore savait tout cela, ou du moins elle s'en doutait. Depuis quelques jours elle observait; elle remarquait des coups d'œil expressifs, qui partaient de toutes les banquettes; elle voyait Matapan répondre à celles qui lui paraissaient dignes de ses bontés, et elle se promit bien de faire jouer à son tour des yeux que la nature avait faits très-jolis, et que le désir rendait éloquens.

Matapan rit d'abord des agaceries de la petite. Bientôt son amour-propre y attacha quelqu'importance. Il cajola, il caressa, il pressa Indamore. Indamore

lui déclara avec dignité qu'elle ne donnerait son cœur qu'avec sa main. L'idée d'un nœud indissoluble effraya d'abord Matapan. Il réfléchit bientôt qu'il ne serait pas plus mari qu'un autre, et qu'il est avec le ciel des accommodemens. Williams d'ailleurs, fier de son alliance avec Randall, commençait à prendre avec lui des airs de supériorité qui lui déplaisaient fort, et l'envie de lui jouer un tour, les agrémens des deux sœurs, l'idée d'une union qui n'avait pas d'exemple, tout contribua enfin à le déterminer.

La proposition d'un engagement de neuf ans gagna facilement M. Randall. Mais il fallait tromper Williams, qui ne consentirait pas à ce nouvel arrangement, et qui ne verrait dans Matapan qu'un rival heureux, bien qu'il fût le mari d'Indamore. Lindamire, la volage, l'infidèle Lindamire, et Randall entrèrent dans le complot. Les formalités, secrètement, bien et dûment remplies,

on envoya Williams à l'autre bout de la ville acheter une oie, dont il devait faire un griffon. Il est à peine parti, que Randall, la double beauté et Matapan sautent dans un fiacre. On arrive au temple. Le marieur, qui avait béni la flamme de Williams, et qui ne connaissait pas le dessous.... non des cartes de ces demoiselles, n'avait pas de raison pour ne point consacrer les feux de Matapan. Il le conjoint à la sémillante Indamore, délivre son certificat en bonne forme, et les nouveaux époux rentrent à la ménagerie.

L'homme qui n'est que géomètre, parle toujours problèmes; le procureur imbécile, papier marqué; le gobe-mouche, politique, et Matapan, qui n'avait qu'un genre de mérite, se hâta de le faire briller. Il venait d'opérer des prodiges, lorsque Williams rentra, son oie sur l'épaule. Hélas, le malheureux ne se doutait pas du malheur qui lui était arrivé. La bosse que Coco lui avait im-

primée au front était cependant un pronostic à ne pas négliger. Toujours tendre, toujours empressé, il court dans les bras de la perfide Lindamire.... Un bas de soie va à toutes les jambes; mais celui qui a la jambe grêle, doit veiller à ce qu'une jambe forte ne le chausse pas. O surprise! ô douleur! ô rage!... La voix de Williams expire sur ses lèvres.

Indamore part d'un éclat de rire; le rire se répète derrière la toile du fond. Matapan paraît dans un état à prouver qu'il est l'auteur du délit, et qu'il a les plus fortes dispositions à le renouveler « Oh, traître, s'écrie Williams, tu paie-» ras cet outrage de ta vie ». Et il saute sur une dent d'éléphant, qui menace alternativement les deux yeux de son rival. Matapan le regarde d'un air dédaigneux, lui fait faire une pirouette, et lui dit gravement : « Me prends-tu » pour Coco? Crois-moi, expliquons-» nous, c'est ce que tu as de mieux à

» faire ». Williams, calmé tout-à-coup par l'air imposant et décidé de son adversaire, voulut lui parler scrupules, honneur, délicatesse; Matapan lui ferma la bouche, en lui montrant l'acte de célébration de son mariage.

L'infortuné, ne sachant plus sur qui tourner sa colère, se décide à battre vigoureusement la partie de ces dames qui lui appartenait exclusivement. Un geste menaçant du prince maure l'arrête; les pleurs de sa femme le désarment. « Hélas, lui dit-elle, pouvais-je » empêcher ma sœur de se marier? — » Tu pouvais m'avertir de son projet; » j'en aurais prévenu l'exécution. Mais » tu étais leur complice. Ciel, juste ciel! » je partagerais avec Matapan.... que » dis-je, partager! Je viens de me con- » vaincre qu'il est tout maintenant; et » que je ne suis rien. Il a pour lui des » bras redoutables; mais j'ai la loi en » ma faveur, et je cours l'invoquer ».

Williams met son bel habit et court

frapper à la porte du consistoire, que cette affaire ne regardait pas. Il est reçu par un vieux prêtre anglican, qui ne comprend rien à ce qu'il lui conte, et qui le fait répéter dix fois. Il entrevoit enfin que le plaignant s'est marié à une jeune et jolie fille; qu'un rival et l'épousée se sont rendus coupables de viol et d'adultère; qu'au moment même où la plainte est portée, l'honneur du mari reçoit peut-être un nouvel échec..... Et cela était vrai.

Le vieux prêtre s'était marié tout bonnement, avait tout bonnement fait trois ou quatre enfans, avait vécu avec sa femme sans penser à rien, et ne soupçonnait par la moindre chose des nuances, des subtilités dont cette affaire-ci état surchargée. Modeste, se défiant de lui-même, et simple comme la bonhomie; il fait entrer Williams dans une salle, où étaient rassemblés dix à douze ministres, des plus fins, de ce coquin de Luther, qui est damné, lui et ses

adhérens, ainsi que chacun le sait.

Le cas, bien et dûment exposé par Williams, parut aussi clair et nouveau qu'infâme à messieurs du consistoire, et une discussion profonde, savante et vive s'engagea aussitôt. On déclara Randall coupable, avec effronterie et récidive, des sept péchés capitaux.

Coupable d'orgueil, pour annoncer chaque jour à son auditoire que son spectacle est unique, et que ses confrères ne sont que des charlatans.

Coupable d'avarice, pour ne s'être prêté à deux mariages qu'à condition que les époux s'engageraient pour neuf ans à son service.

Coupable de luxure, en cherchant à répandre ce vice affreux par l'aspect immonde de son prétendu prince noir.

Coupable d'envie, pour avoir acheté ou escroqué à deux de ses camarades des pièces en possession d'attirer le public.

Coupable de gourmandise, parce qu'il

mange les meilleurs morceaux des marchés de Londres, et qu'il ne donne que l'exact nécessaire aux animaux de sa ménagerie.

Coupable de colère, parce qu'il roue de coups, et pour la moindre peccadille, les habitans de ladite ménagerie.

Coupable de paresse, en ce qu'il gagne ce qu'il veut, sans faire œuvre de ses dix doigts.

Or, comme sa maison est le receptacle de tous les vices, il est du devoir du clergé anglican de la faire fermer, sauf à la partie civile à prononcer sur le sort à venir des objets de scandale qu'on montre dans ladite maison.

Il est certain que les sept péchés capitaux sont particulièrement du ressort du consistoire. Mais quel moyen employer pour les réprimer dans cette circonstance? La persuasion? Randall ne s'y rendra pas. L'autorité? on voudrait bien empiéter sur les attributions des tribunaux; mais le souffriront-ils? C'est

au moins ce qu'il faut voir, et que risque-t-on d'y essayer d'après le vieux proverbe qui dit que ce qui est bon à prendre est bon à rendre.

En conséquence, le consistoire arrête que, pour le salut de Randall et celui des habitans de Londres, la ménagerie sera fermée aussitôt, et ceux qui la composent condamnés à une pénitence publique.

Rien d'aussi facile que de prendre un arrêté : il ne l'est pas toujours autant de le faire exécuter. Cependant un vieux *constable*, qu'on avait conduit à un point de perfection tel qu'il ne faisait plus un pas sans l'avis du consistoire, fut mandé et endoctriné. Il opposa les lois à l'arrêté qu'on venait de prendre; mais quand il sut que les honneurs du martyre pouvaient [illegible] la suite de sa brillante expédition, il se décida et marcha tête baissée.

On n'avait rien décidé sur le compte de madame Williams. Son mari pensait que s'était déjà quelque chose d'être

vengé de Randall, qui avait donné les mains au mariage de Matapan, et il croyait fermement enlever sa femme au milieu du tumulte inséparable d'une telle opération. Il marche à côté du *constable;* il entretient sa belle chaleur par tous les exemples édifians que sa mémoire peut lui fournir.

On arrive à la porte de la ménagerie, et le *constable* lit à haute voix le décret dont il est porteur. Matapan était en scène, et les dames s'écrièrent que l'arrêté est absurde, illusoire, visant à la tyrannie, et qu'elles ne quitteront pas leur place. Le rusé Randall fait paraître Lindamire et Indamore, et les hommes protestent qu'ils assommeront l'envoyé du consistoire et le consistoire lui-même, si on inquiète les deux plus jolies créatures qui aient encore charmé les yeux. Le Bobêche arrête les passans; il leur raconte le fait; il les exhorte, il les presse de maintenir les libertés anglicanes. Le peuple anglais

respecte beaucoup ses ministres ; mais il entend qu'ils se mêlent de leurs affaires, rien que de leurs affaires. On menace le *constable*, qui tremble à l'aspect de la couronne qu'il ambitionnait une heure auparavant.

Pressé de toutes parts, il s'échappe ; il court au corps-de-garde des *Watchmen*, il amène main-forte.

Les ennemis sont en présence. Les watch-men ne sont pas gens bien redoutables : se promenant toute la nuit, en criant l'heure, accablés de sommeil pendant le jour, et n'ayant pour arme qu'un long bâton, ceux-ci ne paraissaient pas disposés à se mesurer contre des gens qu'animaient le *porter* et la présence de Lindamire et d'Indamore. Cependant il est des circonstances où il faut être acteur malgré soi. Un watch-men ayant reçu, au nom des libertés anglicanes, un vigoureux coup de poing dans l'estomac, ne put se dispenser d'y répondre par un autre, et le combat s'engagea aussitôt.

Le suppôt de la religion réformée ayant mis les ennemis aux prises, attendait derrière une tapisserie quel serait le sort de sa pitoyable troupe. Mais bientôt les cris des vainqueurs lui firent connaître sa défaite, et en homme prudent il pensa à se retirer. Tantôt debout, tantôt se glissant sur les coudes et les genoux, il gagna la rue au moment où un piquet de la garde à cheval passait tranquillement, et était loin de croire qu'il fallût ferrailler. Le *constable* montre au commandant du piquet son bâton noir, lui dit qu'on méconnaît dans la ménagerie l'autorité du roi, et le requiert de lui prêter assistance.

Quelle est la garde d'un roi, qui, au nom du souverain qui la paie, ne se porte en avant? De deux ou trois coups de sabre, M. le commandant fait sauter le rideau de tapisserie qui dérobe aux passans les belles choses que montre M. Randall. Il commande *en avant*, et il entre au galop suivi de toute sa troupe.

Voyez-vous trente hommes à cheval, et le sabre à la main, dans le parterre d'une salle de spectacle? entendez-vous crier les banquettes, rompues, renversées? entendez-vous siffler les éclats des planches que lancent les pieds des chevaux, à droite, à gauche, de tous les côtés? entendez-vous les plaintes lamentables de celui qui a une côte enfoncée, de la beauté à qui cette scène inouie vient de coûter un œil? vous représentez-vous les plus intrépides boxeurs, pâles, abattus, consternés, et ne pensant plus qu'à fuir? pensez-vous que le danger est égal, soit qu'on veuille rester, soit qu'on veuille sortir? Quel combat! par comparaison celui des Centaures et des Lapithes, aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, n'était qu'un jeu d'enfans.

Les vainqueurs permettent aux vaincus de se retirer, et ceux-ci ne se le font pas dire deux fois. Les éclopés s'accrochent à leurs camarades, qui ont conservé l'usage de leurs membres; les fem-

mes, échevelées, contusionnées, et maltraitées de bien des manières, fuient en cachant de leur mieux des charmes profanés. La salle est vide, et le *constable* s'empare, *de par la loi*, de tout ce qui compose la ménagerie.

Les singes, les chats-tigres, les perroquets sont enchaînés. Un cavalier de la garde prend en croupe un crocodile empaillé; un autre tient devant lui la mâchoire d'une baleine, et on allait se mettre en route pour ajouter cette ménagerie à celle que formait déjà le consistoire, quand le *constable*, qui était un casuiste éclairé, jugea qu'aucun des effets saisis n'avait pu être un sujet de scandale, et en conséquence de ce raisonnement, et sous la protection immédiate de monsieur le commandant, il commença une perquisition générale dans les débris de cette salle, naguères si voluptueusement ornée.

L'amour se rit des vains efforts qu'on lui oppose, et ses disgrâces, mêmes

tourneat toujours au profit de quelqu'un. Lors de l'irruption de la cavalerie, Lindamire et Indamore s'étaient réfugiées sous le théâtre. Matapan et Williams les y avaient suivies. Williams pérorait; c'est la ressource de l'impuissance. Matapan s'habillait; puis détachant d'un bras vigoureux le rideau du fond, il le roule autour des deux sœurs, et les charge sur son épaule. Williams veut prouver à Matapan qu'il agit contre le droit des gens; Matapan réplique par un coup de poing qui renverse l'orateur; Williams, étourdi, saisit le bout d'une jambe féminine; d'un coup de pied Matapan lui fait lâcher prise; il se jette dans la foule avec son précieux fardeau; il se fait faire place en criant qu'il enlève des blessés; il se jette dans un fiacre; Williams se cramponne derrière. Ils arrivent tous à la porte d'un prétendu hôtel garni, situé dans le quartier de la Tour; Matapan y entre avec ses femmes, et arrête le taudis le moins

cher; Williams prend le numéro de la maison; et va chercher une justice plus expéditive que celle du consistoire, qui se mêle de tout, et qui n'a pas la puissance de rendre une femme à son mari.

Cependant la boutique de Randall était fermée, réellement fermée, sans qu'aucun ouvrier y ait mis la main, par la raison qu'il était impossible à qui que ce soit de se tenir debout ou assis sur les débris amoncelés dont l'intérieur était garni. Du haut du balcon de Bobêche, Randall, la poitrine gonflée, les yeux éteints, les bras croisés, regardait dans un morne silence les ruines de sa propriété, comme le dernier des citoyens contemplait du haut des remparts d'Ilion les murs fumant de sa patrie.

Un procureur, un procureur se fourre partout, était venu *incognito* voir Lindamire et Indamore, et avec la prudence qu'inspire sa robe, il s'était tapi, dès les

premiers coups, sous la dernière banquette, accolée au mur du fond, et sur laquelle par conséquent les chevaux n'avaient pu monter. Enhardi par le calme profond qui règne autour de lui, il sort de sa retraite, et se piquant par-ci, par-là, aux pointes des planches brisées, il se traîne jusqu'à la porte, d'où il voit Randall continuant sa méditation.

« Vous rêvez, lui dit-il, et vous êtes » ruiné! Je vous laisserais rêver, et je » suis procureur! De l'or, mon ami, de » l'or pour vous et pour moi. Une mine » est ouverte devant nous; nous n'avons » qu'à nous baisser et prendre.

» Un décret illégal est l'unique cause » de votre infortune; il faut attaquer en » dédommagement le consistoire qui l'a » rendu. Un *constable* l'a mis à exécu- « tion; il faut l'accuser de forfaiture et » l'attaquer en dédommagement. Un » lieutenant de la garde a prêté main- » forte au *constable*, sans avoir pris » communication de la pièce en vertu

de

» de laquelle, il a été requis de ferrailler; il faut que le lieutenant soit cassé et qu'il paye. Que deviendraient les habitans de Londres, si la garde du roi se permettait de les sabrer sur le dire pur et simple d'un magistrat subalterne »?

Randall commence à respirer. Il conçoit l'espérance d'être indemnisé de ce qu'il a perdu et de ce qu'il eût pu gagner en dix ans, s'il n'eût été arrêté dans sa carrière. Il embrasse le procureur; il le nomme son sauveur, son dieu tutélaire. Ce n'est pas là ce qu'il faut au suppôt de Thémis; c'est de l'argent. Les frais alloués aux procureurs sont si modiques, qu'ils ne peuvent se charger d'aucune cause; si on ne leur paye d'avances des épices supplémentaires. Mais chaque *couronne* allouée en sus du mémoire rapporte infailliblement le centuple, et il faudrait entendre bien peu ses intérêts, pour refuser de payer d'avance son procureur

Randall se rend à ses raisons, sans réfléchir que ses parties adverses paieront aussi leur procureur d'avance, et sans penser qu'il n'y a pas de procès qui ne fasse au moins une dupe. Il conduit le robin à son logement; il ouvre son secrétaire; et lui donne, *sans reçu*, comme cela se pratique, une petite somme assez rondelette.

Pendant que Randall contribuait d'un côté, Bobêche était allé donner ses épargnes à un homme de loi qu'il chargeait d'attaquer ceux qui lui avaient ôté son pain; Matapan, après avoir enfermé sa femme ou ses femmes, faisait les mêmes démarches contre le pauvre consistoire: Williams amoureux, et de plus jaloux, intentait deux procès à la fois, l'un contre les ministres de l'église anglicane, l'autre contre le ravisseur de sa femme.

Et pendant que ces messieurs ameutaient contre les desservans de Luther, les limiers de la justice, le *constable* triomphant, et le détachement de la

garde, arrivaient, avec leurs trophées, à la porte du consistoire.

Au bruit que faisaient le cortége et les badauds anglais qui le suivaient, les vénérables membres du consistoire mettent leurs têtes à perruques aux croisées, et ne sont pas peu surpris à l'aspect du genre de dépouilles qu'on leur amène. M. le doyen allait remontrer, très-pathétiquement au *constable*, qu'il avait outrepassé ses ordres, que *trop embrasser c'est mal étreindre*, et que les membres du consistoire ne pouvaient se mettre en société avec des singes et des perroquets, lorsque le cheval d'un des cavaliers de la garde, piqué par une guèpe, fit un saut épouvantable. Hélas! hélas!... la ficelle, qui tenait toutes les chaînes attachées aux sangles de la selle, rompt à l'instant. Les singes s'échappent; les uns sautent dans l'intérieur du consistoire, prennent les perruques des révérends, s'en affublent, et font, des croisées, des grimaces aux

spectateurs. D'autres grimpent les escaliers, et portent avec eux la terreur. Un de ces infâmes se jette dans la boutique d'un épicier, trouve sa fille au comptoir, et en use réellement avec elle comme *Coco*, son papa, avait essayé de le faire avec Indamore et Lindamire. Les perroquets, dont on cesse de s'occuper, prennent leur volée. L'un d'eux va se percher sur le chef dépouillé de M. le doyen; M. le doyen lui applique un coup de houssine, et le perroquet indigné s'accroche au bout de son nez, s'y suspend et ne veut pas lâcher prise. Plus on le frappe, et plus il serre. M. le doyen, exaspéré par la douleur, court à travers la salle, sans savoir ce qu'il fait; ses confrères le suivent armés de pelles, de pincettes, de flambeaux. Les singes sautent sur les épaules de messieurs du consistoire, et comme les contorsions du doyen leur paraissent plaisantes, chacun d'eux saisit le nez de celui qui le porte. Tous les

membres du consistoire crient et dansent; mais sans ordre et sans mesure. Ils ne savent où se réfugier ni comment échapper à leurs ennemis; le désordre est au comble. Les uns fuyent au grenier, portant avec eux le trait qui les déchire; d'autres se jettent dans la rue, et sont suivis par la canaille qui les hue. Pourquoi le patron de l'Angleterre ne parut-il pas sur son cheval blanc, et ne pourfendit-il pas de son cimeterre vierge, et sapajous et perroquets?

Pour comble de disgrâce, on crie tout à coup *au feu*. Un singe entré dans la boutique d'un arquebusier, avait trouvé une pipe allumée, qu'avait quittée le maître, pour aller rire à son aise de ce qui se passait dans la rue. Le singe s'était approprié la pipe, et avait jugé à propos d'achever de la fumer auprès d'un baril de poudre de chasse ouvert. Une étincelle tombe dans le baril; la détonation se fait entendre; le plafond

s'écroule; les flammes se manifestent, les clameurs se multiplient; les pompiers arrivent, et comme le clergé anglican doit être dans tous les cas, l'objet de la vénération et des premiers soins des croyans, les pompiers laissent brûler la maison de l'arquebusier et dirigent leurs tuyaux sur les faces vénérables des membres du consistoire. Les singes et les perroquets fuyent; tout en apparence rentre dans l'ordre. Mais l'arquebusier, mais le père de la petite fille qui a perdu ce qu'une femme donne assez volontiers, mais qu'elle n'entend pas qu'on lui ravisse, remontent jusqu'à la cause première de cette épouvantable scène, et tous deux prennent le consistoire à partie.

Pauvre consistoire! ce n'est pas assez d'être poursuivi comme ayant porté atteinte aux libertés anglicanes; il faut qu'il le soit encore comme fauteur de viol et d'incendie! Et quel prix mettra le père à une vertu de dix-huit ans,

chose si rare à Londres et peut-être ailleurs? Tout cela était inquiétant, alarmant, affligeant, désespérant. Payer les fredaines d'un singe! on a déjà tant de peine de payer pour soi!

Le consistoire avait retrouvé ses perruques; le sang des nez était étanché, les vêtemens séchés, et dans cette circonstance, très-critique, on ne pouvait trop se hâter d'aviser au parti qu'il fallait prendre, Le doyen, homme rusé, qui prétendait descendre de Guillaume le Normand, et qui par conséquent était fin chicaneur, improvisa le discours suivant:

« Révérends pères en Luther et en » Henri VIII, ce qui s'est passé aujour» d'hui nous prouve que les pauvres d'es» prit, s'ils sont sauvés, ne doivent pas » être nos agens. Ce malheureux *cons» table* ignore l'art, que nous possédons » si bien, de plumer la poule sans la » faire crier. Il a tout heurté, tout osé, » et au lieu de faire clore une porte par

» la persuasion ou la crainte, il a renversé une maison, il en a fait brûler une autre, et il est cause qu'une fille vierge a été traitée comme le fut *Thamar* par un de ses proches parens. Je ne vous parlerai ni de nos nez, ni de nos perruques; nous avons souffert pour la bonne cause, et cela nous suffit. Mais fussions-nous, en effet, coupables d'un délit, nous l'avons suffisamment expié, vous, sous les griffes du singe, moi, sous le bec du perroquet. Ne pensons plus qu'à nous dérober aux poursuites des hommes, qui ne veulent pas faire de nous des martyrs, mais qui attaquent notre bourse, ce qui est encore assez cruel, car comment se *substanter* sans argent, et comment chanter en public sans subsistance?

» Tâchons donc, mes révérends pères, de mettre nos bourses à l'abri de toute atteinte. Voilà le moyen que j'imagine pour parvenir à cette fin.

» Les assignations pleuvent ici. Ren-» voyons-les à la cour du *King's bench*, » et assignons-y le *scheriff* et les *alder-» man*, qui non-seulement font très-mal » la police de Londres, mais qui, par leur » insouciance, favorisent le dérèglement » des mœurs, qui est aujourd'hui porté » à un point intolérable. Prouvons, et » cela n'est pas difficile, que si la police » eût supprimé le repaire de Randall, » nous n'aurions pas entrepris de le fer-» mer. Or, si nous parvenons à faire » supporter par l'autorité publique les » frais énormes dont nous sommes me-» nacés, les rieurs seront de notre côté, » ce qui est assez agréable : et on finira » par croire que nous avons fait une « bonne action, ce qui nous fera beau-» coup d'honneur ».

Bravo, bravo, bravo, s'écrient à la fois les révérends pères en Luther et en Henri VIII. Ils envoyent chercher un *attorney*, et le chargent d'instrumenter à l'instant.

Cependant ce *scheriff* et ces *alderman*, que le consistoire accusait de nonchalance, n'avaient pas perdu un moment pour venger leurs attributions méconnues et outragées. Ils avaient gagné les révérends pères de vîtesse, et au moment où ils allaient se séparer, ils reçurent une assignation de plus.

Ainsi voilà ce vénérable corps chargé d'un procès contre Randall;

D'un second contre Matapan;

D'un troisième contre Williams;

D'un quatrième contre l'épicier;

D'un cinquième contre l'arquebusier;

D'un sixième contre l'administration de police.

Voilà un constable et un lieutenant de la garde également chargés chacun de six procès, et cela parce qu'il a plu à M. Williams d'aller se plaindre d'un accident qui fait vivre tant de maris.

Je vous entretiendrais bien du procès existant entre Williams et le prince noir. Mais je n'ai pas le talent de César,

qui dictait à quatre secrétaires à la fois et en styles différens. D'ailleurs vous ne pourriez lire tout cela en même temps; ainsi je reviendrai à l'*affaire* de la beauté simple ou double, comme il vous plaira l'appeler, quand j'aurai épuisé celle-ci.

Sentez-vous quel effet un pareil procès fit dans Londres? On se battait aux portes du tribunal pour y entrer. Ceux qui étaient obligés de rester en dehors, interrogeaient ceux qui sortaient, et allaient raconter tout de travers ce qu'ils avaient entendu. Les folliculaires avaient de quoi remplir leurs feuilles, ce qui ne leur arrive pas toujours; les avocats sans cause, qui ne savent que transcrire l'esprit d'autrui, barbouillaient du papier à la fin de chaque audience, et préparaient un corps d'ouvrage, dont ils comptaient faire hommage au public.... pour son argent. Dans tous les cercles on ne s'entretenait que de ce singulier procès; partout les paris étaient ouverts. Les jeunes gens et les jeunes femmes pa-

riaient pour le schériff; les imbéciles et les vieillards pariaient pour le consistoire; enfin la curiosité publique était portée à un tel point d'exaspération, que les courses de chevaux furent suspendues, les combats de coqs abandonnés, ce qui n'arrive en Angleterre que dans les très-grandes occasions.

Des monceaux de guinées sont déposés partout. Bientôt va luire le jour qui en assignera la propriété. C'est après-demain.... C'est demain.... c'est aujourd'hui.

Arrêt de la Cour du King's Bench.

« Le Sauveur ne se mêlait pas des
» affaires de ce monde. Ceux qui se di-
» sent ses ministres doivent l'imiter en
» cela, comme en toute autre chose. Le
» clergé anglican n'a, par son institu-
» tion, d'autres influences à exercer que
» celle de la persuasion. Il n'a pas le
» droit d'examiner la conduite des mem-
» bres qui composent l'autorité publique

» ni même celle des particuliers; il a
» moins encore celui de la condamner par
» paroles ou par écrit, et il devient né-
» cessairement coupable, lorsqu'il s'im-
» misce dans des fonctions dont l'esprit
» évangélique l'éloigne sans retour.

» En conséquence, il est ordonné aux
» ministres de Londres, et ce à peine de
» punition corporelle, de se borner à
» prier Dieu avec ceux qui veulent le
» prier, et sans ceux qui ne le veulent
» pas ; d'éviter soigneusement de se li-
» vrer à un orgueil et à une ambition
» couverts du masque d'une fausse piété,
» et dont il résulte toujours un scandale
» dont gémit la religion. Pour répara-
» tion de celui qu'a causé l'attentat du
» consistoire à la propriété de Randall,
» et son empiétement sur les droits de
» l'autorité temporelle, ledit consistoire
» est condamné en mille livres sterling
» envers les pauvres.

» Et pour réparation envers Randall,
» et autres co-plaignans, il est condamné

» en cinq cents livres sterling envers le
» premier; en cent livres envers Wil-
» liams et Matapan; en mille livres en-
» vers Tompson, arquebusier, et en deux
» mille livres envers miss Sara Wilkins.
» Le présent jugement est exécutoire et
» par corps.

» La cour déclare l'officier Roberts et
» le *constable* Dickson, pour avoir at-
» tenté aux libertés anglicanes, incapa-
» bles de remplir aucunes fonctions ci-
» viles et militaires; les condamne en
» outre à cinquante livres d'amende en-
» vers les pauvres, et à six mois de
» prison.

» Donné à Londres, le..... »

Ceux à qui cet arrêt avait fait gagner leurs paris, trouvèrent que la cour avait parfaitement jugé. Ceux qui avaient perdu leur argent, allaient criant partout que les membres du tribunal étaient *sans foi* et *sans loi*, puisqu'ils ne voulaient pas que les ministres de la religion gouvernassent le monde. Mais

comme les clabaudeurs étaient en petit nombre, sans influence, sans aucune espèce de considération, le gouvernement les laissa crier, à peu près comme un homme raisonnable marche, sans se retourner, lorsqu'un roquet le suit en aboyant, le museau sur ses talons. D'ailleurs, l'attention générale allait être fixée par un objet nouveau. Le procès de Williams contre Matapan faisait déjà un bruit du diable. Les grands mots de viol, d'adultère, d'inceste, retentissaient à toutes les oreilles. Les parties adverses dépensaient à publier des *factum*, l'indemnité que leur avait accordée le tribunal. Tout le monde les lisait. Ceux qui n'avaient pas vu Lindamire et Indamore, établissaient des conjectures. Ceux qui les avaient vues, expliquaient, commentaient le cas. Les dames qui connaissaient Matapan, faisaient des vœux contre l'ingrat qui avait tout quitté pour se ranger sous le joug de l'hymen; celles qui ne l'avaient ja-

mais vu enviaient le sort d'Indamore ou de Lindamire, ou de l'une et de l'autre. On recherchait tous les membres du tribunal depuis le président jusqu'au dernier clerc d'huissier; tous les moyens, tous les individus étaient bons, pourvu qu'on obtînt une place d'où on ne perdît pas un mot de cette étonnante plaidoirie. On cherchait à deviner quel jugement rendrait le tribunal. On se perdait dans ses idées, et les juges d'une affaire de cette nature, n'étaient pas les moins embarrassés.

Vous pensez bien que ce n'était pas sans motifs que Williams avait pris le numéro de la maison où Matapan avait caché leurs femmes. Muni de son acte de célébration de mariage, il avait obtenu un jugement en référé, qui ordonnait que l'épouse de la partie plaignante serait, jusqu'à jugement définitif, séquestrée, non dans un couvent, par la raison très-simple qu'il n'y en a point à Londres, mais dans une de ces mai-

sons où on colloque ceux dont on veut s'assurer, et qui n'ayant ni parens, ni amis, ni fortune, sont dispensés de donner caution.

Or, comme madame Williams ne pouvait faire un pas sans que madame Matapan la suivît, les deux sœurs furent enlevées, et les maris des deux femmes, se trouvèrent, chacun, veufs *ipso facto*.

Les lois, en Angleterre, sont interprétées à la lettre, et il en est une qui prescrit aux juges d'avoir sous les yeux les pièces les plus importantes d'un procès. Mais comme il n'est pas de règle sans exception, lorsque l'objet en litige est une terre ou un château, on n'est pas tenu de les présenter à l'audience. Comme mesdames Williams et Matapan étaient des effets très-portatifs, elles n'avaient aucun moyen d'éluder la loi. Habituées d'ailleurs à paraître en public, elles ne tinrent pas grand compte du décret qui leur enjoignait de *comparoir* pardevant *messieurs*.

Et messieurs, à qui la dignité de leur ministère ne permettait pas de courir les spectacles à tréteaux, furent fort aises de pouvoir examiner une ou deux jolies femmes, et de s'assurer très-positivement, avant de prononcer, si elles étaient doubles ou simple.

Mais quand on sut en ville que ces dames paraîtraient à l'audience dans l'état où on avait négligé de les aller voir chez Randall, tout tomba en combustion. Les grands dignitaires de l'Etat, les lords, les baronnets et les *squires* opulens firent arrêter toutes les places; une pluie d'or tomba sur les aboyeurs, les *paix-là* du parquet. Mais comme la canaille de Londres a des droits auxquels on n'attente pas impunément; que cette canaille prétend qu'on ne doit acheter ses places ni à l'audience, ni à l'église; que hors les circonstances qui exigent de la subordination, elle est l'égale de tout le monde, quand elle a payé les impôts, la canaille se porta en foule au *King's*

bench, et les chevaliers de la jarretière et du bain, furent houspillés, et contraints d'aller cacher leurs contusions dans leurs carrosses, qui les ramenèrent chez eux beaucoup plus vîte qu'il n'étaient venus.

Les places furent remplies à l'instant par les plus fameux *boxeurs* de Londres, au grand mécontentement des avocats, qui avaient arrangé de très-beaux discours, le premier, pour prouver qu'un et un font un; le second, pour démontrer qu'un fait deux. Or, comme la canaille n'entend rien aux divisions, aux subdivisions, aux subtilités, aux subterfuges, et qu'elle juge de tout, et assez bien, à l'aide seule de son gros bon sens, les Démosthène anglais furent contraints de renoncer aux jouissances de l'amour-propre, et ils se bornèrent à gagner loyalement les honoraires, c'est-à-dire à parler beaucoup, sauf à être bernés par un auditoire qui pourrait bien ne pas les comprendre.

Déjà on avait fait paraître Indamore et Lindamire sans autre ceinture que celle de Vénus ; déjà *messieurs*, lunettes sur le nez, avaient soigneusement examiné le cas qui donnait lieu à cet étrange procès; déjà l'avocat de Williams, dont le client était *demandeur*, et qui par cette raison devait parler le premier, avait toussé, craché, et s'était bénignement incliné vers les auditeurs dont il voulait capter la bienveillance.

Le plus profond silence règne dans la salle, et l'avocat commence par une période à quatre membres, ainsi que l'a prescrit Aristote et tous les régens de rhétorique qui lui ont succédé. Or, comme une période n'est qu'une période, c'est-à-dire, pas grand'chose, je vous en fais grâce, et je suis l'orateur dans le développement de ses moyens. C'est lui qui va parler.

« Je parle pour Williams, contre Ma-
» tapan, accusé, convaincu d'avoir mé-
» chamment, sciemment, et contre les

» lois les plus précises, fait à ma partie
» l'affront le plus sanglant; d'avoir co-
» habité par surprise, et au mépris d'un
» mariage précédent avec Lindamire-
» Indamore, épouse légitime de ma par-
» tie, d'avoir, pour couvrir son crime et
» s'assurer la continuation de ses jouis-
» sances illicites, forcé notre dite épouse
» à lui donner la main qu'elle avait dé-
» jà accordée à un autre. Un délit de
» cette importance est d'autant plus di-
» gne de châtiment, que le coupable
» veut s'en faire des armes contre nous,
» ce qui nous met dans la nécessité
» d'entrer dans une exacte discussion
» du fond, aux fins de prouver l'illégi-
» timité d'un second engagement formé
» au mépris des lois divines et humaines.

» L'hypothèse sur laquelle il établit
» ses prétentions n'est pas moins ab-
» surde, messieurs, que s'il avançait
» qu'un peut faire deux. Il prétend que
» Lindamire-Indamore, unique et seule
» épouse de ma partie, forme deux fem-

» mes distinctes et différentes ; qu'il n'a
» rien à prétendre sur Lindamire, qu'il
» reconnaît être bien mariée à sa partie
» adverse ; mais qu'Indamore lui appar-
» tient au même titre, et que, l'ayant ac-
» quise par un mariage subséquent, on
» ne peut lui contester sa propriété.

» Pour détruire un raisonnement aussi
» extraordinaire qu'absurde, j'établirai :

» 1°. Que Lindamire-Indamore n'est
» qu'une seule femme.

» 2°. Que s'il était possible de la pré-
» sumer double, elle ne pourrait avoir
» qu'un mari.

» 3°. Qu'en admettant que chaque
» partie de ce tout ait réellement con-
» tracté un engagement particulier, Ma-
» tapan n'aurait pas le droit de retenir
» notre épouse légitime, sous le prétexte
» du mariage qu'il aurait contracté avec
» sa sœur.

» Pour donner la preuve de ma pro-
» position que Lindamire-Indamore n'est

» qu'une seule femme, il est nécessaire
» de recourir au principe constituant de
» tout individu. Les savans reconnais-
» sent que nous sommes un composé
» d'une âme identique et simple, et d'un
» corps simple et identique. Ce n'est pas
» le nombre des membres qui détermine
» l'identité et l'individualité. Quelques
» têtes, quelques bras de plus ou de
» moins ne déterminent pas l'espèce;
» elle l'est uniquement par le foyer,
» centre précieux des opérations du tout,
» et qui renferme le germe de la der-
» nière postérité.

» En effet, messieurs, on n'a jamais
» prétendu qu'un homme qui a perdu
» une jambe, qu'une femme à qui on a
» coupé un bras, ne fussent pas un hom-
» me et une femme, et ils le sont si réel-
» lement, que lorsqu'ils se marient ils
» procréent des enfans aussi complets
» qu'enfans puissent l'être.

» Or, comme un ancien axiome dit
» que ce qui abonde ne vicie pas, on

» ne peut rien conclure, contre l'é-
» pouse de ma partie, de la surabon-
» dance de membres dont son individu
» est composé. Janus avait deux visa-
» ges, Gérion avait trois têtes, Briarée
» cent bras, Argus, cent yeux, et per-
» sonne ne s'est encore avisé de multi-
» plier leurs ames par leurs membres.
» On ne leur a jamais contesté l'unité,
» et je vous demande, messieurs, ce que
» vous auriez prononcé si quelque fil-
» lette eût voulu prendre pour mari
» une des têtes de Gérion, et que sa
» première épouse se fût opposée à se
» second mariage? Vous auriez jugé que
» ces trois têtes, n'ayant qu'un *medium*
» de l'immortalité communicative, ne
» faisaient qu'un seul homme, d'où je
» conclus à mon tour qu'où le *type*
» de l'humanité n'est qu'un, il n'existe
» qu'un individu. Voilà ce qui a con-
» sacré que l'homme et sa femme ne sont
» qu'une chair, parce qu'en effet l'unité
» s'opère par la réunion des organes
destinés

» destinés à la reproduction de l'es-
» pèce.

» J'irai plus loin, messieurs, dussé-je
» vous étonner. J'avancerai que le point
» de cette réunion est le véritable siége
» de l'ame. Je m'étonne qu'on ait tant
» disputé pour trouver une vérité que
» je m'honore d'avoir découverte. N'est-
» il pas connu que le gouverneur d'une
» province doit s'établir au centre pour
» communiquer plus commodément,
» plus promptement avec les extrémi-
» tés? Le soleil n'est-il pas au point
» central de l'univers, d'où il répand
» partout la chaleur, la vie et le mou-
» vement? C'est sans doute aussi du
» *medium* dont j'ai parlé que dérivent
» la sagesse du philosophe, la science
» de l'académicien, les grandes vues de
» l'homme d'état, la verve du poëte, le
» feu de l'orateur, le génie du sculp-
» teur et du peintre. Ce *medium* est le
» foyer de toutes les sensations, le
» creuset de l'humanité, le magasin des

» ames; c'est l'atelier de la nature, et
» l'ouvrier réside nécessairement dans
» son laboratoire. Cette opinion est
» à-peu-près celle de la philosophie
» moderne, qui, depuis cinquante
» ans, a découvert et fait de si belles
» choses!

» Je le répète, l'homme entier, ce
» composé de l'ame et du corps est jeté
» dans un même moule, et conséquem-
» ment l'ame, qui préside à la fabrica-
» tion de ce chef-d'œuvre, ne doit pas
» s'éloigner de sa fabrique.

» C'est de là qu'elle exerce une in-
» fluence rapide et souveraine. Que de
» femmes insensibles aux discours les
» plus pressans, aux grâces piquantes
» d'un joli homme, aux menaces d'un
» amant emporté, se sont rendues à un
» être dépourvu, en apparence, de toute
» espèce d'avantages! Je vais vous en
» dire la raison. Les impressions pro-
» duites par de vaines paroles s'affaiblis-
» sent en passant de l'oreille au siége

» de l'ame, et celui-là doit réussir qui
» frappe droit au but.

» J'ose me flatter, messieurs, d'avoir
» présenté mon premier moyen d'une
» manière tellement victorieuse, que
» mon adversaire n'a rien à m'opposer,
» et s'il n'existe qu'un *medium* entre
» nos prétendues sœurs, vous en con-
» cluerez qu'elles ne sont qu'une seule
» femme. Or, pour établir clairement,
» évidemment, incontestablement cette
» vérité, ma partie requiert la visite de
» matrones et de gens à ce connaissans;
» et je demande de plus que leur rap-
» port soit joint au procès pour y faire
» droit en tant que de raison.

» J'ai dit, dans ma seconde proposi-
» tion, que s'il était possible de présu-
» mer Lindamire-Indamore double, elle
» ne pourrait avoir qu'un mari. C'est ce
» que je vais prouver.

» J'admets pour un moment l'exis-
» tence d'une ame distincte dans chacun
» des demi-corps. On n'y trouvera encore

» qu'une seule femme propre à perpé-
» tuer la race humaine. L'organe seul
» décide le nombre : un couteau, qui n'a
» qu'une lame, peut avoir deux man-
» ches, et n'est pourtant qu'un couteau.
» Hé, messieurs, ce couteau peut-il être
» dans deux mains à la fois, et un seul
» *medium* peut-il appartenir à deux ma-
» ris? Si deux mariages avec la même
» femme blessent toutes les lois, vous
» devez en casser un, et certes ce ne sera
» pas le premier, qui a été contracté
» suivant les formes prescrites.

» J'ai avancé enfin qu'en admettant
» que chaque partie de ce tout ait pu
» se lier particulièrement, Matapan n'au-
» rait pas le droit de retenir notre épouse
» légitime, sous le prétexte du mariage
» consenti par sa sœur. Non, messieurs,
» quand il serait avéré que Lindamire-
» Indamore a deux ames, deux corps
» et deux organes, Matapan ne pourrait
» retenir Lindamire à la faveur des
» droits qu'il prétend avoir acquis sur

» Indamore. Ils ne sont fondés que sur » un mariage postérieur à celui de ma » partie, pour qui je réclame la priorité. » D'ailleurs, Matapan peut-il contraindre » notre épouse légitime à suivre sa sœur, » sans exiger de l'une et de l'autre les » mêmes complaisances, et dans ce cas » la polygamie n'est-elle pas évidente ? » Mais, je le répète, elle ne sont qu'une ; » c'est nous qui avons épousé, et les » deux sœurs se trouvant unies par un » lien indissoluble, il s'ensuit que l'en- » gagement de l'une a lié nécessairement » les volontés de l'autre.

» D'après les moyens que je viens de » déduire, je demande, messieurs, qu'il » vous plaise ordonner que notre épouse » légitime, circonstances et dépendances, » soit remise en notre pouvoir, que dé- » fenses soient faites à Matapan de cher- » cher à s'en approcher à l'avenir, et » qu'il soit condamné aux dépens ».

Vous sentez quel effet prodigieux un tel plaidoyer dut produire sur l'assem-

blée. On se regardait, on s'interrogeait, on s'extasiait sur les talens de M. l'avocat, et on convenait franchement qu'on ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il avait débité avec tant d'emphase. Les lords qu'on avait expulsés eussent trouvé ce discours très-clair et très-simple, parce que les grands seigneurs savent tout sans avoir rien appris.

On se flatta que la plaidoirie de l'avocat adverse jetterait quelque jour sur une matière furieusement embrouillée. Son discours ne fit, comme vous allez le voir, qu'ajouter aux ténèbres qui enveloppaient l'auditoire, et à l'embarras des juges, tout à fait étrangers aux causes de cette espèce. Voilà presque toujours à quoi servent les avocats..... à Londres, bien entendu; car à Paris!!!!!

« Messieurs, dit l'avocat adverse, il » s'agit de prouver que l'unité dans un » point ne peut empêcher l'individu » d'être double, et que pour avoir mé» connu cette vérité, Williams s'est rendu

» coupable de polygamie et d'inceste. Il
» ne niera pas, et l'expérience le lui a
» fait mille fois connaître, que ces dames
» ont chacune leur volonté. Il ne niera
» pas davantage que les droits des deux
» sœurs sur le point en litige soient par-
» faitement égaux, et que celui qui en
» userait du consentement de l'une et
» de l'autre serait nécessairement inces-
» tueux, s'il n'était point polygame.

» Loin de convenir d'une chose aussi
» manifeste, Williams, pour ne trou-
» ver qu'une femme où il y en a évidem-
» ment deux, s'avise de placer le siége
» de l'ame de la manière la plus ridi-
» cule, dans la partie la moins suscep-
» tible d'intelligence! Mettre le carac-
» tère distinctif de l'humanité dans ce
» qui nous est commun avec les ani-
» maux! c'est renverser les notions les
» plus claires, détruire les prérogatives
» qui nous caractérisent, confondre les
» ténèbres avec la lumière. Il n'appar-
» tient qu'à mon confrère de loger la rai-

» son, cette reine superbe, dans l'en-
» droit le plus obscur de son palais.

» Pour démontrer l'absurdité d'une
» telle assertion, il suffira d'établir que
» l'ame existait dans l'homme avant qu'il
» ait abusé de ce don pour pécher; et
» bien certainement elle n'était point
» où mon confrère la loge, puisque nos
» plus fameux docteurs assurent que
» l'homme devait se reproduire par une
» voie plus pure et plus noble que celle
» qui est si fort à la mode aujourd'hui.
» Il devait suffire de l'union spirituelle
» des ames pour procréer son sembla-
» ble; et alors il devient incontestable
» que les signes caractéristiques des sexes
» n'étaient pas avant la chute de nos
» premiers parens, et leur furent don-
» nés en punition de leur péché. Cette
» addition est conforme au sentiment
» des rabbins qui ont expliqué le plus
» finement l'Écriture.

» Or, si Adam et Ève n'avaient pas
» d'abord ce qui nous fait faire tant de

» folies aujourd'hui, il est prouvé jus-
» qu'à l'évidence que leur ame n'é-
» tait pas logée là, et je défie le plus
» rusé chicanneur de rétorquer mon ar-
» gument.

» Notre adversaire soutient, en second
» lieu, que si Lindamire-Indamore for-
» mait en effet deux personnes distinctes,
» l'unité d'organe constituerait une seule
» femme. C'est là que je l'attendais, et
» que je l'écrase sous la force du raison-
» nement. Si l'organe n'est qu'un, il faut
» convenir que le droit de propriété
» est égal entre les deux sœurs, et que
» celui qui en use, du consentement de
» l'une seulement, outrage l'autre. Wil-
» liams a-t-il obtenu l'agrément d'In-
« damore? il est polygame, adultère et
» incestueux. Indamore s'est-elle refu-
» sée à ses empressemens? il est cou-
» pable de rapt et de viol.

» Mon client a sagement pressenti ce
» dilemme, et, pour en prévenir l'effet,
» il a suspendu l'exercice des préroga-

» tives du mariage, jusqu'à ce qu'il ait
» pu s'éclairer de vos lumières, mes-
» sieurs, sur la manière dont il doit en
» agir. Il est par conséquent inhabile à
» argumenter sur l'état des lieux; mais
» il présume que si la visite en est or-
» donnée, on trouvera de quoi remplir
» plus d'un engagement, et qu'ainsi la
» procédure tombe d'elle-même.

» Je conclus, messieurs, à ce que
» ladite visite soit décrétée, et qu'en-
» suite il soit fait défense à Williams de
» troubler Matapan dans la jouissance
» d'un bien acquis, et à ce que ledit
» Williams soit condamné en tous dom-
» mages et intérêts, ensemble à tous les
» dépens, notamment à ceux de des-
» cente sur les lieux, de visite et de
» procès-verbal.

» — Ah! vous le prenez sur ce ton-
» là, mon confrère! s'écrie l'avocat de
» Williams; vous n'en êtes, parbleu,
» pas où vous pensez. Je vais vous con-
» vaincre de mauvaise foi et d'impos-

» ture; d'imposture, en ce que vous dé-
» clarez que Matapan s'est abstenu de
» jouir de ses droits. Williams l'a surpris
» sur le fait. — Williams est partie, et
» son témoignage ne peut être admis.
» D'ailleurs, *testis unus, testis nullus.* —
» Ah! le témoignage de Williams n'est
» pas admissible! mais celui des ma-
» trones le sera. Je demande que leur
» visite s'étende jusque sur les deux
» époux, et elles déclareront si le doux,
» le fluet, le moelleux Williams a pu cau-
» ser le ravage qu'a souffert Lindamire-
» Indamore. Vous êtes de mauvaise foi
» en accusant Williams de polygamie,
» d'inceste, de rapt et de viol, crimes
» dont mon candide client ne savait pas
» même le nom. Mais vous qui les con-
» naissiez, puisque vous les définissez
» si clairement, n'avez-vous pas senti
» que, par un mariage subséquent, vous
» les commettiez tous, plus celui d'adul-
» tère? Chargé évidemment de cinq cri-
» mes, sciemment commis, dont quatre,

» d'après nos lois, sont punis de mort,
» Matapan mérite d'être pendu quatre
» fois. Je me borne à demander qu'il
» le soit une seulement, ce qui suffira
» pour que sa prétendue femme soit
» veuve, et que Williams cesse d'être
» troublé dans l'exercice de ses droits ».

La réplique des deux avocats prouve que le talent d'improviser n'est pas commun. J'en tire encore cette conséquence, que l'homme fortement ému, qui est obligé de parler, revient, malgré lui, au naturel et à une sorte de franchise. Aussi l'auditoire connut beaucoup mieux l'état de la cause par les répliques que par les plaidoyers, arrangés avec réflexion dans le silence du cabinet, et destinés à tromper, s'il est possible, les auditeurs, les juges, tout l'univers. Nos *boxeurs, suffisamment éclairés dans leur ame et conscience*, prononcèrent hautement que le mariage de Williams était seul bon, et que Matapan était un homme à pendre. A ces mots, Matapan

frissonna et pâlit. Son avocat trembla, et offrit tout bonnement de rendre Lindamire à son mari, si elle consentait à subir l'amputation. A ce mot effrayant, Lindamire jeta les hauts cris, et les juges, qui déjà ne s'entendaient guères, finirent par ne plus s'entendre du tout.

Cependant il fallait rendre un jugement quelconque, et malgré cet axiome: *Vox populi, vox Dei,* il ne convenait pas à des magistrats d'être de l'avis de la canaille. Ceux-ci, d'ailleurs, étaient bien aises d'avoir quelques jours à eux pour consulter les plus anciens casuistes, et tâchez de trouver, en remontant de nos jours au déluge, une cause semblable à celle-ci, ou qui du moins y eût quelque rapport direct. Hélas! la nature est avare de prodiges; jamais elle n'en a produit, jamais peut-être elle n'en produira d'aussi admirable que celui-ci, Mais les juges espérant trouver quelques lumières dans Pline ou dans Sanchez, ordonnèrent que l'examen rigoureux des pièces aurait

lieu sur Lindamire-Indamore, sur Williams et sur Matapan, et que le procès-verbal en serait rapporté à huitaine.

A la fin des huit jours, les juges n'étaient pas plus avancés, et le procès-verbal ne leur ayant rien appris de nouveau, si ce n'est que Matapan avait corporellement épousé Indamore ou Lindamire-Indamore, fait que son avocat avait nié avec impudence, les juges passèrent dans la salle du conseil, et après une délibération de sept heures consécutives, ils rendirent le jugement suivant.

Les juges, vu le rapport et description des matrones et experts, pensent qu'en supposant, sur un point, une unité absolue, les lieux sont disposés assez commodément pour toutes les parties, maintiennent les deux mariages dans toute leur intégrité; enjoignent aux époux de vivre tous trois, ou tous quatre, en bonne intelligence, et aux maris de se conduire honnêtement, comme le feraient les propriétaires de deux corps de

logis séparés, dont l'entrée serait commune à tous deux; ordonnent à Williams de ne jamais regarder, et moins encore toucher ce qui distingue Indamore de Lindamire, et font à Matapan les mêmes défenses à l'égard de l'épouse, ou soi-disant épouse de son adverse partie.

Ce jugement ne contenta personne, et les époux déclarèrent qu'ils en appelaient. Mais devant quelle cour? Il n'en existe pas au dessus du *King's bench.* L'arrêt allait être maintenu, lorsque l'avocat de Williams s'avisa d'observer qu'un jugement ne peut être légalement rendu qu'en vertu d'une loi, et que le code civil anglais ne traitant d'aucune matière analogue à l'affaire dont était cas, il entendait se retirer pardevers les deux chambres, aux fins de les supplier de rendre une loi faite exprès pour la circonstance, et qui puisse guider les juges dans le second jugement qui serait nécessairement invoqué. En attendant,

il demandait que l'épouse, ou les épouses soit, ou soient mises en subsistance chez Randall, à qui elles avaient fait gagner des sacs de guinées, et à qui elles en procureraient encore, nonobstant l'opposition et protestation du consistoire. Le tribunal, errant dans les ténèbres, goûta beaucoup le nouvel aperçu de monsieur l'avocat, et lui accorda les deux fins de sa requête. Ainsi un aveugle, sans guide, s'assied sur la première borne qui se trouve sous sa main, et attend tranquillement celle qui doit le tirer d'embarras.

Il était dans les convenances qu'on s'adressât à la chambre haute, qui est composée de grands seigneurs, ce qui ne prouve pas l'instruction, ni même l'intelligence. Mais cette déférence était dictée par un préjugé, et on sait que les préjugés sont beaucoup plus respectables que la raison. Cette marque de considération devait flatter l'orgueil des lords, et par conséquent les disposer

en faveur de Williams : son avocat, bavard d'ailleurs, connaissait le cœur humain.

La chambre des communes, indignée de la prééminence qu'on accordait à la chambre haute, fit imprimer des mémoires par lesquels elle prouvait que les lors ne sont que l'écho des représentans du peuple; qu'à ces derniers seuls appartient la première trituration des lois, et qu'une marche qui s'observe dans les choses les plus simples ne pouvait être intervertie dans un cas aussi délicat, aussi extraordinaire que celui-ci.

La chambre haute répondait que les observations de la chambre basse n'étaient applicables qu'aux choses communes; mais que dans une affaire surnaturelle, c'était à la noblesse à prononcer, comme représentant directement le souverain, qui, très-certainement, est l'image de celui qui est le véritable juge des écarts de la nature.

Cette opinion était sans doute celle de la cour de St.-James, qui tient beaucoup à la propagation de pareils principes. Mais comme il est difficile d'être roi sans sujets, et que les Anglais se détachent assez facilement des princes qui cessent de leur convenir, le souverain, dont l'intervention fut sollicitée par les deux chambres, maintint les prérogatives de celle des communes; et la chambre des communes étant assez éclairée pour sentir que la discution d'une loi, sur le fait de Lindamire-Indamore, ne pouvait qu'apprêter à rire, ajouter au scandale déjà existant, et nuire à la dignité de la représentation nationale, elle envoya une députation au roi, pour supplier sa majesté de l'autoriser à choisir dans son sein des commissaires chargés de statuer définitivement sur cette affaire.

Et comme il était égal au roi que Lindamire-Indamore fût, ou fussent une ou deux, et qu'il y eût dans ses états un C. de plus, sa majesté consentit que ce

procès se terminât d'après la supplique qui lui était adressée.

La chambre eut le bon esprit de nommer pour commissaires les Buffon, les Linnée, les Daubanton qu'elle possédait dans son sein, mesure que n'eût pu adopter la chambre des lords, par la raison que les connaissances et les lumières sont ordinairement le partage du tiers-état, qui cependant est très-inférieur à la noblesse.

Mais comme l'étude de la nature et de la philosophie ne donne pas l'esprit du contentieux, messieurs les commissaires furent aussi embarrassés que les juges du *King's bench*, et se transformant tout à coup en petits Alexandres, ils coupèrent le nœud gordien, qu'ils ne pouvaient pas dénouer.

Ils prononcèrent la nullité des deux mariages, parce qu'en admettant la facilité de la double co-habitation, on ne pouvait nier qu'elle fût incommode et même impossible dans certaines circon-

stances; que les parties ne pouvaient exercer le *jus petendi* à la fois, ni toutefois et quantes, et que le droit à la chose étant égal des deux côtés, on ne pouvait limiter celui de l'un au gré du besoin ou du caprice de l'autre.

O versatilité, ténèbres, faiblesse de l'esprit humain! Voilà deux jugemens tout à fait contradictoires, et il n'est peut-être pas un lecteur qui ose prononcer qu'un des deux soit bon. Moi, qui ne suis que rédacteur, je confesse volontiers mon ignorance.

L'instruction, confrontation, interpellations, premier jugement, conflit d'autorité des deux chambres, jugement définitif, ayant employé quatre mois et demi, vous pensez qu'il ne reste rien à dire sur cette affaire, et qu'elle est irrévocablement terminée. Pas du tout : à l'expiration des quatre mois et demi, Lindamire-Indamore, ou Indamore et Lindamire, déclare, ou déclarent, qu'elle est, ou qu'elles sont, grosse, ou grosses.

Messieurs les commissaires avaient cassé le ou les mariages, non parce que les formalités prescrites par la loi n'avaient pas été remplies, mais seulement en raison de l'organisation extraordinaire de l'épouse, ou des épouses. En conséquence, il fut fait droit à la requête de madame et de ses maris, et il fut prononcé que l'enfant à naître serait légitime. Mais à qui appartiendra-t-il? Lindamire et Indamore prétendent, à l'exclusion de l'autre, aux droits de la maternité. Williams et Matapan réclament, chacun de leur côté, le titre et les prérogatives de père. Tous quatre soutiennent leur prétention avec chaleur et souvent avec animosité. Lindamire et Indamore vont quelquefois jusqu'à l'injure; et Williams reçoit, comme à l'ordinaire, des taloches de Matapan. Ces excès troublaient quelquefois le spectacle de Randall, et Williams versait souvent des larmes sur sa déplorable situation. En effet, ces dames, étant bien et

duement *démariées*, ne lui devaient plus rien, et il avait le chagrin poignant d'être témoin des préférences, des faveurs dont on comblait son bienheureux rival.

Cependant la grossesse de madame, ou de mesdames était un attrait de plus pour la curiosité publique ; la ménagerie ne désemplissait pas, et Randall, voulant mettre un terme à des divisions qui devaient à la fin nuire à ses intérêts, eut recours pour la troisième fois à la chambre des communes, qui adjoignit, à ses commissaires naturalistes, trois de ses membres anatomistes et de plus médecins.

L'un des docteurs, homme d'un sens profond, pensa que la beauté double pouvait avoir une double grossesse, ce qui satisferait tout le monde, si les commissaires ses collégues avaient seulement la complaisance de distribuer les enfans par la voie du sort. Cette proposition plut beaucoup à messieurs, qui décidèrent que l'exécution de tout arrêté

serait suspendue jusqu'après l'accouchement de ces dames. A cette époque, on retomba dans l'embarras qu'on avait cherché à éviter : les petites femmes n'eurent qu'un enfant à elles deux ; à quelle mère, à quel père le donnera-t-on?

Lindamire et Indamore se l'arrachaient. Toutes deux se disputaient la douce satisfaction de l'allaiter, et jamais enfant ne fut ni aussi bien nourri, ni aussi dodu; mais sa belle santé ne faisait rien préjuger sur le fond de la question. Williams s'était marié avant son rival, et il arguait de sa priorité pour établir ses droits paternels. Matapan prouvait par cent exemples, que de jeunes mariées n'étaient devenues grosses qu'après trois mois, six mois, un an, et qu'il pouvait prétendre, comme le premier mari, aux honneurs de la paternité. Les commissaires, médecins et naturalistes, convenaient que les deux maris pouvaient avoir raison, et que dans l'impossibilité absolue où était la

commission de se convaincre qu'un d'eux eût tort, elle l'était également de proclamer le père sans vouloir s'exposer à commettre une erreur grave, et préjudiciable au droit naturel de l'une des parties.

Les prétentions des deux petites mamans étaient bien plus faciles à régler. Il était notoire que l'une et l'autre étaient bien mères : il ne restait qu'à les décider à arranger à l'amiable une affaire sur laquelle l'autorité ne pouvait rien, à moins cependant de parodier le mémorable jugement de Salomon, jugement qui pouvait être très-sage dans le temps où il fut rendu, mais qui n'est pas du tout en analogie avec nos usages.

Messieurs les commissaires s'assemblèrent, s'enfermèrent, discutèrent, raisonnèrent ou déraisonnèrent pendant plusieurs semaines. Après s'être inutilement cassé la tête, ils rompirent celle de leurs amis, et tous finirent par avouer

que

que le cas était diablement embarrassant.

Cependant un aveu de cette espèce ne dispense pas des juges de l'obligation de prononcer. Les parties et le public demandaient à grands cris un jugement. Les habitués du café de Lloyd plaisantaient ouvertement sur l'irrésolution de messieurs les commissaires, et on sait quelle influence ont sur toute l'Angleterre les plaisanteries de ces habitués-là. La chambre des lords faisait faire, sur celle des communes, des couplets bons ou mauvais, par les auteurs de *Sadler'swell,* et ces couplets avaient une vogue prodigieuse, parce qu'ils étaient méchans. La chambre des communes, poussée à bout, enjoignit à ses commissaires de juger, bien ou mal, dans les vingt-quatre heures.

En conséquence, la commission prononça :

1°. Que l'enfant avait deux pères, ce qui n'était pas sans exemple, mais ce

qui n'avait jamais été reconnu par aucun jugement.

2°. Que l'enfant avait également deux mères, ce qui paraît impossible, mais ce qui ne laissait pas d'être.

3°. Qu'il succéderait aux biens présens et à venir de ses deux pères et de ses deux mères.

4°. Qu'en attendant que la succession fût ouverte, ils étaient tenus, tous quatre, à lui donner leurs soins et à diriger son éducation, s'ils jugeaient nécessaire de lui en donner une.

5°. Que celui des deux pères qui insulterait ou maltraiterait l'autre, perdrait tous ses droits à la paternité.

6°. Enfin, que la chambre présenterait au prince un projet de loi qui ferait défenses expresses à tous monstres, beaux ou laids, de s'occuper de la propagation, à peine de voir leur postérité privée de l'état civil.

J'ignore si cette loi a été promulgnée, ou non; mais j'invite le lecteur avide

de renseignemens plus étendus, à attendre que je puisse lui en donner, ce qui, probablement, n'est pas très-prochain.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

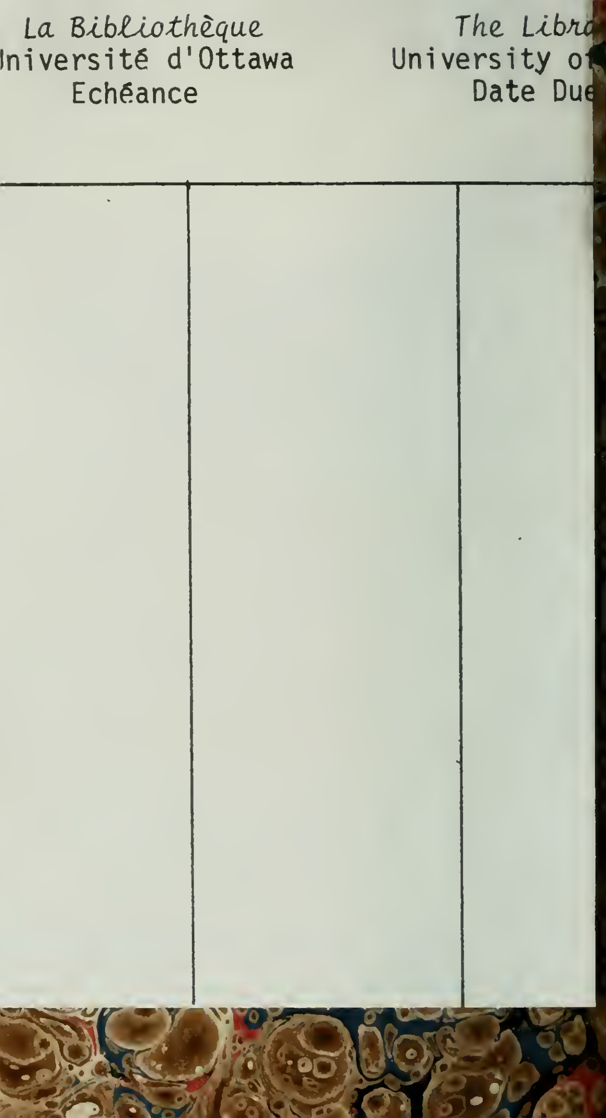
TABLES DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

FIN DES TABLES.




a39003 002137254b

